



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

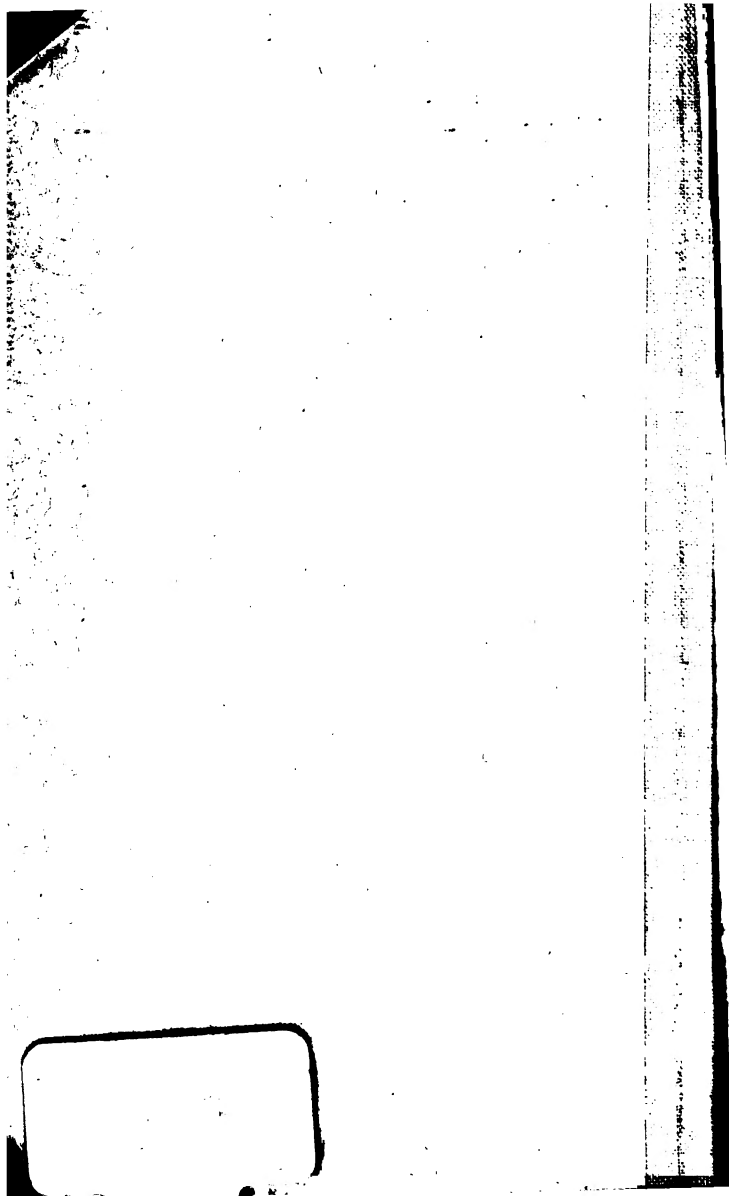
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

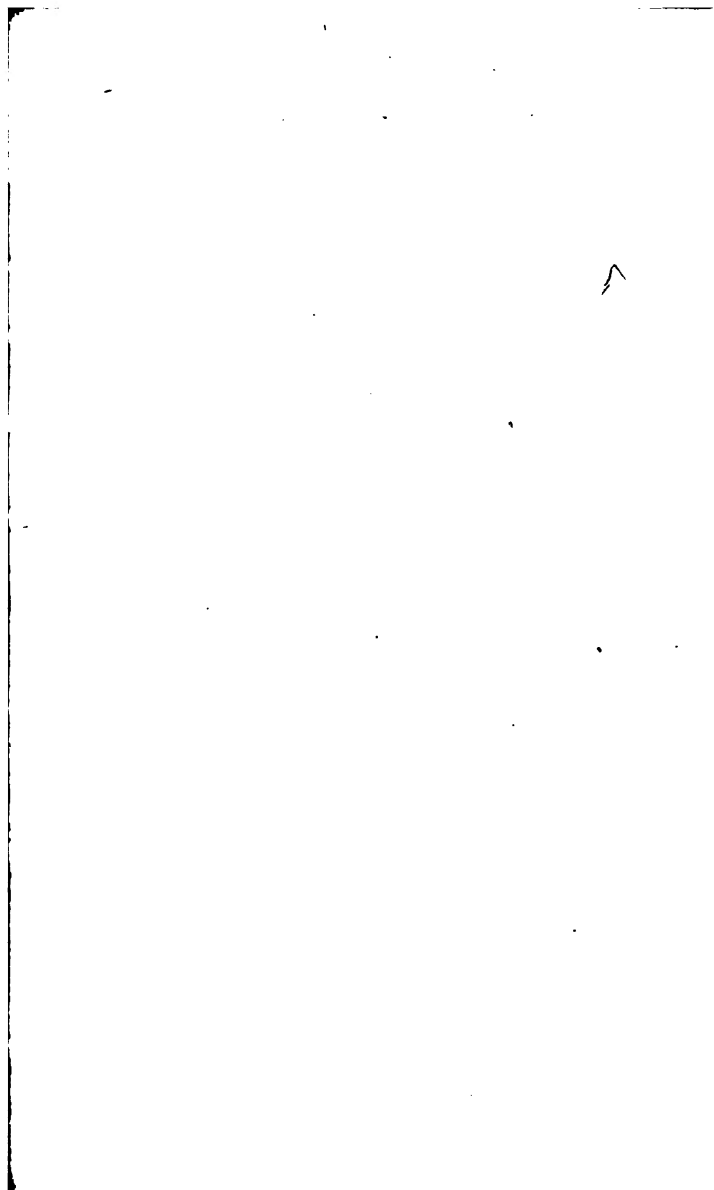
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





DT







LETTRES
DE MONSIEUR L'ABBÉ
JE BLANC,
HISTORIOGRAPHE DES BATIMENTS
DU ROI,

Cinquieme Édition de celles qui ont paru sous le
titre de **LETTRES D'UN FRANÇOIS.**

Quid verum atque decehs, curq; & rogo, & omnis in hoc sum.

TOME SECOND.



A L Y O N,

Chez **AIMÉ DELAROCHE**, Imprimeur-Libraire;
à l'enseigne de la Couronne & de la Rose d'or,
rue Merciere, maison de la Boule du Monde & aux
halles de la Grenette.

M. DCC. LVIII.

NOV 20 1964
CLEAN
YEAR



LETTRES

D'UN

FRANÇOIS.


LETTRE XXXIII.

A Monsieur l'Abbé d'OLIVET.

*Sur le peu de progrès que l'Eloquence
a fait en Angleterre, sur les person-
nalités & le manque de décence qui
regnent dans les contestations des deux
Chambres du Parlement.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

 Es Anglois aiment assez
notre Langue pour se plaire
à lire Cicéron, même en
Français; les Traductions
que vous en avez données, sont ici fort
recherchées. Celle des Tusculanas

Tome II.

A

que vous venez de publier, de concert avec M. le Président Bouhier, a été goûtée en Angleterre de tous ceux qui sont en état de juger des beautés de l'Original, & de la fidélité avec laquelle chacun de vous les a rendues. Les Notes dont cet illustre Magistrat a enrichi le Texte; ont eu l'approbation des Savants d'Oxford & de Cambridge: Ils ont rendu justice & à la profondeur de son érudition & à la justesse de son discernement. Voilà, Monsieur, le jugement qu'ont porté de ce dernier Ouvrage les Gens de Lettres d'Angleterre. Sans vous faire de compliment, je puis vous assurer que vous n'y êtes l'un & l'autre, ni moins connus, ni moins estimés qu'en France.

Pour ce qui regarde les progrès que l'Eloquence a faits en ce Pays-ci, il s'en faut de beaucoup qu'ils y aient égalé ceux des autres productions de l'esprit. Les Anglois sont les premiers Géomètres de l'Europe; ils ont de grands Philosophes, de grands Poètes, de grands Critiques; ils ont eu un Newton, un Milton, un Addison,

mais il ne s'est pas encore trouvé un Orateur célèbre parmi eux. (*) Vous en devez être d'autant plus étonné, que de toutes les Nations polies d'aujourd'hui, la leur est celle où l'on

(*) Quoique ce sentiment ne soit point particulier à l'Auteur de ces Lettres, il a cru devoir plus d'égards à la vérité qu'à l'amour propre de nos Voisins. Ce n'est point inconsidérément, c'est véritablement à regret, qu'il se permet quelquefois d'attaquer leurs préventions les plus outrées. On l'a contredit à Londres sur le fait en question, mais on ne l'a pas réfuté. La seule voie de le convaincre d'erreur, étoit de nommer cet Orateur célèbre, & c'est ce qu'on n'a point fait; quand même il seroit vrai qu'aucun Auteur François ne méritât d'en porter le titre, cela prouveroit-il que les Anglois sont aussi grands dans l'Eloquence que dans la Poésie? Les lumieres ont beau se répandre chez nos Voisins, le préjugé National y est toujours le même. Ils ne se bornent pas à se vanter d'avoir ce qui leur manque, des Orateurs & des Historiens, ils vont jusqu'à prétendre qu'il ne peut y en avoir que parmi eux. Voici ce que je viens de trouver dans un Ouvrage Anglois nouvellement imprimé. (*Essai sur les Ecrits & le génie de M. POPE*) „ Les Beaux „ Arts suivent naturellement la puissance & le luxe; „ mais les Sciences demandent une liberté illimitée pour être cultivées avec cette vigueur qui les „ fait parvenir au plus haut degré de perfection. „ Il peut y avoir dans une Monarchie des Poètes, „ des Peintres, des Musiciens. Des Orateurs, des „ Historiens, des Philosophes, ne peuvent exister „ que dans une République.

Que l'Auteur envisage son Pays comme une Monarchie limitée, ou comme une République, on peut toujours lui répondre que l'Angleterre n'a produit jusqu'ici que des Poètes & des Philosophes.

trouve le plus d'occasions de cultiver la grande & sublime éloquence. Ce qui a produit les Chefs-d'œuvre de ce genre que vous avez si heureusement rendus en notre Langue, ce qui a formé les Demosthenes & les Cicerons, c'est l'avantage qu'avoient les Orateurs Grecs & Romains de parler de la paix & de la guerre, du salut ou de la ruine de la République, & de régir, pour ainsi dire, tout un Peuple par la parole. C'est ainsi, qu'au rapport de Thucydide, Périclès, ayant le don de réfréner les Athéniens quand ils étoient trop hardis, & d'échauffer leur courage quand ils ne l'étoient pas assez, étoit dans le fonds le Roi d'une République titulaire. La persuasion qui avoit son siège sur ses lèvres, faisoit passer toutes ses volontés en loix, & il n'a pas moins régné par la force de son éloquence, que Pisistrate par la force de ses armes.

Les Anglois ont les mêmes avantages & les mêmes occasions; la liberté dont ils jouissent doit donner à l'esprit cette élévation qui produit

le sublime de l'éloquence. Un Pair du Royaume à la Chambre des Seigneurs , les Députés d'une Ville à celle des Communes , ont entre leurs mains les intérêts de l'Etat , & le salut de la Patrie. De même que les Orateurs de Rome & d'Athènes , ils parlent devant des Législateurs qui ne sont assemblés que pour procurer le soulagement & le bonheur du Peuple. Le Parlement d'Angleterre représente la Nation même , & est en possession de la principale partie de la Législation. Quoi de plus capable d'échauffer le génie que ces grands intérêts , que l'amour du bien public , que le salut de tout un Peuple ? Indépendamment de tous ces motifs qui ne peuvent toucher que les ames du premier ordre , en Angleterre , comme autrefois à Rome , les richesses , la réputation , l'autorité même sont encore le prix de l'éloquence. Celui qui par-là se distingue à la Chambre des Communes , peut en devenir le chef , c'est-à-dire , occuper le poste le plus important & peut-être le plus honorable de la Nation ,

puisque l'Orateur de cette Assemblée, est, pour ainsi dire, l'homme du Peuple. Cependant les discours qui se prononcent au Parlement, ne ressemblent non plus pour la force & l'élévation à ceux dont les Orateurs Romains faisoient retentir la Tribune aux Harangues, que les Salles de Westminster ressemblent pour la majesté & la grandeur, aux lieux où le Sénat de Rome tenoit ses assemblées.

Les Anglois sont dans l'usage de parler sur le champ sur tout ce qui se traite au Parlement; les matieres peuvent être préparées, mais rarement leurs discours sont-ils étudiés: aussi y trouve-t-on plus de Logique dans la suite des raisonnements, que de Rhétorique dans l'Art de les faire valoir. *Je me suis toujours étonné, dit un des plus sages Ecrivains Anglois, de ce que notre jeune Noblesse étudie si peu la Science de la parole; c'est de toutes la plus honorable & la plus utile dans un Gouvernement tel que le nôtre, & nos Orateurs ne sont pas pardonnables de négliger si fort à cet égard les préceptes que nous ont laissés*

les Anciens. Il y a, à la vérité, dans l'une & l'autre Chambre des gens qui ont le don de la parole, & qui se font écouter avec plaisir, tels sont à celle des Seigneurs le Comte de C** & Milord C**, qui passent ici pour les hommes les plus éloquents de leur siècle : à la Chambre Basse, M. P** parle avec beaucoup de hardiesse & de vivacité (*); le ton de M.

(*) Le morceau suivant suffit pour en donner la preuve : „ Personne d'entre nous ne peut penser „ que nos Libertés consistent à avoir la ressemblance d'un Parlement. Nous pouvons avoir un Parlement, ce Parlement peut être renouvelé tous les sept ans, & s'assembler chaque année, comme il fait à présent ; il peut donner de l'argent, recevoir des comptes qu'on lui rend, & même faire des recherches, & cependant il se peut qu'il ne nous reste ni Constitution, ni Liberté ; car s'il étoit une fois dans le pouvoir de l'administration d'avoir toujours la majorité dans le Parlement prompt à obéir à ce que dicte le Ministre, il n'y auroit pas de nécessité de détruire la forme même de notre Constitution, ou de faire un abandon direct & absolu de nos Libertés : sans aucun de ces moyens, notre Souverain seroit aussi absolu, & pourroit être plus tyrannique que le Grand-Seigneur lui-même. Un semblable Parlement lui accorderoit autant de Spahis & de Janissaires qu'il le jugeroit nécessaire, pour tenir ses esclaves dans la sujétion, lui donneroient autant de revenu qu'il lui plairoit d'en demander, passeroit toutes les Loix qu'il s'aviserait de proposer, & les Juges n'étant contenus par aucune

W** est plus soutenu & plus affectueux. Mais en général on peut assurer que lorsqu'on vient à lire la plupart des discours qui ont été prononcés au Parlement, on n'y trouve pas cette éloquence noble & vigoureuse, qui nous frappe & nous transporte dans les oraisons d'un Démosthène & d'un Cicéron. Seroit-ce que, comme on le dit, ceux qui font le plus de bruit au Parlement ont moins en vue l'intérêt général de la Nation que le leur particulier ? Il est sûr que les passions basses ne peuvent inspirer aucun sentiment élevé. Le zèle du bien public fait les hommes éloquents, l'esprit de parti ne fait que de vains déclamateurs. Il ne faut pas moins qu'un ardent amour de la Patrie & qu'un dévouement entier au bien du Peuple pour former un véritable Orateur. Ces sentiments généreux ne peuvent toucher que les

recherche Parlementaire pourroient, dans toute
l'étendue de sa domination, rendre des juge-
ments, suivant la direction du premier Vizir ou
du Bacha qui gouverneroit. Ainsi l'oppression
seroit autorisée par les formes de la Loi, le
Peuple seroit pillé, & l'innocent massacré par
l'administration de la Justice.

grandes ames ; & les hommes du génie le plus sublime , font seuls capables de s'élever jusques-là.

Un petit esprit ne cherche pas à sortir de sa sphere , il ne découvre rien au-delà des limites étroites où il se trouve circonscrit , il peut poursuivre avec ardeur son intérêt particulier , ou celui de quelques personnes dont il épouse les passions , mais il n'est pas susceptible de cette louable ambition , qui étend tellement les facultés de l'ame , qu'elle embrasse les objets les plus vastes : l'avantage de toute une Société , le bonheur d'un million d'hommes , sont alors les seuls qui lui paroissent dignes de l'émouvoir. Le vice concentre l'homme dans lui-même : la vertu l'élève au-dessus de l'humanité.

L'illustre Archevêque de Cambray , étoit de cet ordre supérieur des hommes ; l'amour du bien public a pu seul lui inspirer le courage de faire parler la vérité au milieu même de la Cour. Télémaque est la cause des Peuples plaidée au tribunal des Rois. Cet éloquent Prélat y fait sentir conti-

nuellement à ceux que la Providence a placés sur le Trône, que leurs vrais intérêts sont inséparables de ceux de leurs Sujets ; qu'un Roi peut faire du bruit par ses conquêtes, mais qu'il ne peut être grand que par l'amour de son Peuple ; M. de Fénelon prouve enfin que le parfait héroïsme ne consiste que dans l'exercice des vertus les plus utiles au bonheur du genre humain. (*) Que ne doivent pas à leur naissance ceux à qui elle a donné le droit de veiller au salut de leurs Compatriotes ! Pour un Etre raisonnable & sensible, est-il une gloire plus flatteuse, une satisfaction

„ (*) A l'égard de la Morale (de Platon) en-
 „ vérité est-elle comparable à celle du Télémaque.
 „ de l'illustre Archevêque de Cambray, M. de Fé-
 „ nelon ? Si cet Ouvrage étoit on Grec, & qu'il eût
 „ deux mille ans, nous le regarderions comme un
 „ Chef-d'œuvre. Pourquoi transporter à un Philo-
 „ sophe si éloigné de nous, une admiration qui
 „ est dûe avec plus de justice au grand-homme que
 „ j'ai nommé, & que nous avons vu de nos jours ?
 „ Jamais autre n'a pensé si noblement, ni si ver-
 „ tueusement ; & son Télémaque, dont les princi-
 „ pes sont liés à une Religion purement naturelle,
 „ est par-là même propre à tout Lecteur, & sera
 „ toujours du goût de quiconque en aura pour la
 „ vertu. “ *L'Abbé Gadoyn. Des Anciens & des*
Modernes.

plus touchante que de contribuer au bonheur de ses égaux ? C'est approcher autant qu'il est en foi de la Divinité que d'être le Bienfaiteur des hommes. (*) Cependant, en ce Pays-ci comme par-tout ailleurs, que ceux qui n'ont en vue que le bien public sont rares !

Quintilien remarque d'Hortensius, qu'en lisant ses Plaidoyers, on ne les trouvoit pas dignes de la réputation de leur Auteur, dont le principal mérite étoit l'action; si la même chose arrive ici lorsque l'on vient à publier les Discours qui ont fait le plus de bruit au Parlement, ce ne peut pas être par la même raison, puisque les Anglois négligent entierement cette partie de l'Orateur, que Démosthène disoit être la première, la seconde & la troisième. Quelques-uns même, s'ils en étoient crus, profcriroient de leurs Assemblées tout usage de l'éloquence, comme indigne de la Majesté du lieu, & de la gravité des matieres qui s'y traitent.

(†) *Homines ad Deos nullâ re propius accedunt quam salutem hominibus dando.* Cic.

Ils prétendent que l'art Oratoire ne convient qu'à ceux qui se laissent gouverner par la passion, & non à ceux qui obéissent à la raison. Mais les hommes en général sont tels, qu'il est plus aisé de les conduire par l'une que par l'autre. C'est trop présumer d'une Assemblée de cinq cents personnes, que de croire qu'en toute occasion il suffira de leur présenter la vérité pour la leur faire embrasser. La plupart la méconnoîtront si elle n'est pas revêtue de tous les charmes de la persuasion. Pourquoi négliger de se servir d'une arme qui a fait pendant si long-temps le salut de la République Romaine ? N'exigeons pas des hommes plus de perfection que l'humanité n'en comporte ; c'est pour leur propre avantage qu'il faut se conformer à leurs foiblesses, & émouvoir leurs passions lorsqu'on ne peut convaincre leur entendement.

On ne peut nier que dans les Républiques de la Grece, des Orateurs violents & mercenaires n'aient souvent employé le talent de la parole à faire triompher l'injustice, & à

opprimer la vertu. (*) Est-il rien, en effet, dont la malignité & la corruption des hommes ne pervertissent l'usage ? Mais ces abus même de l'éloquence en prouvent le pouvoir, & par conséquent l'avantage que l'on en peut retirer pour le bien public, quand on a assez de vertu pour le préférer à tout autre intérêt.

Le but de la véritable Eloquence, est de mettre la vérité dans tout son jour, d'éclairer les hommes sur leurs devoirs, de nous inspirer ces principes, d'échauffer & de faire germer dans nos cœurs ces sentiments généreux qui nous font renoncer à tout avantage personnel contraire à celui de nos Concitoyens, de nous convaincre enfin qu'il ne peut y avoir de vrai bonheur que celui qui est fondé sur les vertus morales.

Mais un Orateur ne nous persuade guere, à moins qu'il n'ait lui-même l'air persuadé. Lorsqu'un Ecrivain

(*) *Quid obest quin publica dementia sit existimanda, summo consensu maximas virtutes quasi gravissima delicta punire, beneficiaque injuriis rependere.*
Val. Maxim.

pense ce qu'il dit , sans se le proposer il se peint dans ses Ouvrages , & c'est-là ce qui les fait paroître naturels : on s'apperçoit qu'il parle d'après le sentiment par la chaleur avec laquelle il s'exprime. Celui qui ne sent pas ce qu'il dit , raisonne & ne s'échauffe pas : l'un ne veut que prouver , l'autre veut convaincre. Celui qui est persuadé veut persuader les autres ; il veut se faire des prosélites , l'autre ne veut que faire briller son esprit. Combien d'anciens Philosophes n'ont fait que prêcher la vertu ! Cicéron , Epictète me la font aimer.

Si ceux qui ont l'avantage d'être au Parlement d'Angleterre les Défenseurs de la liberté , y suivoient les exemples des Orateurs de Rome & de la Grece , ils inspireroient leurs sentiments non-seulement aux Députés , à qui la garde des Loix est confiée , mais au Peuple même qui les a choisis pour être ses Protecteurs. Tout ce qui se dit dans ces Assemblées , devient bientôt public. Ici , comme autrefois à Rome , (*) il se

(*) Cicéron parle de cet Art d'écrire par abrégé.

trouve d'habiles Copistes , qui par une écriture abrégée ont l'art d'emporter un discours quelque rapide qu'en soit la prononciation. On travaille actuellement à un Recueil de tous ceux qui ont été prononcés dans l'une & l'autre Chambre depuis la grande époque de la Restauration de Charles II. (*)

J'ai entendu agiter à la Chambre des Seigneurs une des questions qui intéressent peut-être le plus la liberté de la Nation ; il s'agissoit de savoir si on continueroit l'Armée sur le pied de seize mille hommes , ou si on la réduiroit sur celui de douze mille. Je fus frappé d'abord du respect que doit inspirer cette auguste Assemblée ; mais dans la chaleur du débat il échappa à ceux qui parlerent , plusieurs traits qui ne pouvoient que le diminuer. Je trouvai , dans tout ce qui s'y dit , plus de haine pour le Ministère , que

viation dans l'Épître XXXII. à Atticus , Liv. XIII. Plutarque dans la Vie de Caton , dit qu'on en attribuoit l'invention à Cicéron même.

Les Persans ont aussi une sorte de Chiffre dont ils se servent au lieu de l'Écriture ordinaire.

(*) Ce Recueil a paru en 1741.

d'amour pour le bien public. Les invectives & les plaifanteries tinrent lieu de raifon dans la difpute. Les Ennemis du Miniftre foutinrent que les Puiffances qui pouvoient donner de l'ombrage à l'Angleterre , & la France même , la plus à craindre de toutes , ne refpiroient aujourd'hui que la juftice & la paix. Milord Carteret fit l'éloge du Miniftre qu'un Roi , qui nous fait bénir chaque jour la douceur de fon regne , a mis à la tête de fes Confeils. Un des Partifans de la Cour foufcrivit à ces louanges , mais dit que ce Miniftre , quel qu'il fût , n'étoit pas immortel. Un troifieme , qui n'eft pas moins connu par fon efprit que par fon oppofition à M. Walpole , repartit à celui-ci , & convint qu'en effet le Miniftre de France n'étoit pas immortel. *Mais , dit-il , fon Successeur ne le fera pas non plus , ni celui par qui fon Successeur fera remplacé , & c'est une chofe trifte pour l'Angleterre , fi elle eft obligée d'entretenir de nombreuses Armées , parce que les Miniftres de France ne font pas immortels.* Ce trait fit rire , mais
n'étoit

n'étoit pas capable d'ébranler, ce qui est le but de l'éloquence, & qui auroit dû être l'objet de celui qui parloit.

En 1739, M. Windham & plusieurs autres Membres de la Chambre Basse après s'être opposés inutilement à la ratification de la Convention avec l'Espagne, prirent le parti de cette *Sécession*, qui leur a été depuis si souvent reprochée; lorsque l'année suivante, après la déclaration de la guerre, ils revinrent au Parlement, M. George Littleton, un des Membres de cette Chambre de la plus haute réputation, quoique des plus jeunes, pour justifier la conduite de ses amis, la compara à celle que tiendroient des Médecins désintéressés, qui prendroient congé d'une chambre de malades, lorsqu'ils croiroient, par leur présence, n'y pouvoir plus faire aucun bien, plutôt que d'imiter le grand nombre de ceux qui sont si friands d'honoraires, qu'ils resteroient & signeroient encore volontiers des ordonnances après la mort des malades. Le frere du

premier Ministre , prit la parole &c
crut mettre les rieurs de son côté ,
en se servant de la même comparai-
son. » La remarque , dit-il , de l'*ho-*
» *norable Gentilhomme* qui a parlé le
» dernier , me rappelle un passage
» assez plaisant d'une Comédie Fran-
» çoise. On y demande à un Valet
» comment se porte son Maître : il
» est , répond-il , à présent vérita-
» blement en train de se bien porter ,
» car son Médecin a pris congé de lui.

Un troisième Membre fit peut-être
repentir M. Horace Walpole de sa
citation , par la nouvelle application
qu'il en fit. » La plaisanterie Fran-
» çoise ne nous fait pas autant d'hon-
» neur que se le persuade celui qui
» s'en est servi, repartit le Lord Gage.
» Ce qui l'a occasionnée , c'est le
» mépris où étoient tombés les Mé-
» decins François de ces temps-là ,
» soit en laissant voir leur ignorance ,
» soit en se montrant plus avides
» d'argent, qu'appliqués à la guérison
» de leurs malades. Ils, s'étoient ainsi
» rendus ridicules par tout le Royau-
» me , excepté dans leurs propres

» **Assemblées.** Les Membres de cette
 » **Chambre** sont les vrais Médecins
 » politiques de la Nation : leur de-
 » voir est de rechercher les causes
 » des désordres & des maladies qui
 » peuvent altérer la Constitution du
 » Gouvernement , & d'y appliquer
 » les remèdes convenables. Si par
 » notre ignorance , ou en montrant
 » plus d'attachement pour les pen-
 » sions & pour les places , que pour
 » le bien de notre pays , nous lais-
 » sons faire des progrès au mal dont
 » il se plaint , nous ne pouvons man-
 » quer de nous couvrir du même
 » mépris. Nous deviendrons bientôt ,
 » comme les Médecins François , un
 » objet de ridicule pour tout le
 » Royaume , excepté nos propres
 » Assemblées.

Le même Horace Walpole fut en-
 core plus maltraité par M. William
 Pitt qui commence sa carrière aussi
 heureusement que M. Littleton. Le
 frère du Ministre avoit reproché à
 ce jeune Membre du Parlement d'a-
 voir donné dans de vaines déclama-
 tions , dont , selon M. Walpole , le

nouveau Député avoit contracté le
 ton pour avoir trop vécu avec des
 personnes de son âge , & point assez
 avec celles qui avoient eu plus d'oc-
 casions d'acquérir la connoissance
 des affaires , & un art plus heureux
 de communiquer leurs sentiments.
 » Je n'ai dessein, répondit M. Pitt,
 » ni de pallier, ni de nier le crime
 » atroce d'être jeune , dont l'hono-
 » rable Gentilhomme vient de m'ac-
 » cuser avec tant d'esprit & de dé-
 » cence, je me contenterai de sou-
 » haiter que je puisse être de ceux
 » dont les folies cessent avec la jeu-
 » nesse ; & de ne pas ressembler à
 » tant d'autres qui sont ignorants en
 » dépit de l'expérience. Je n'entre-
 » prendrai pas de décider si la jeu-
 » nesse peut être un sujet de reproche
 » pour qui que ce soit ; mais sûre-
 » ment l'âge peut devenir méprisable
 » à juste titre , si l'on n'a pas profité
 » du temps pour se rendre meilleur ,
 » & si le vice semble encore préva-
 » loir lorsque les passions n'ont plus
 » de force. Le malheureux, qui après
 » avoir vu les conséquences fatales

» d'un millier de bévues , continue
 » encore à se tromper lourdement ,
 » & dont l'âge n'a fait qu'ajouter
 » l'obstination à la stupidité , est sû-
 » rement un objet d'horreur ou de
 » mépris , & ne mérite pas que ses
 » cheveux gris le mettent à l'abri de
 » l'insulte. Combien plus doit-on
 » abhorrer celui qui s'est éloigné de
 » la vertu à proportion qu'il a avan-
 » cé en âge & qui devient plus mé-
 » chant avec moins de tentation ,
 » qui se prostitue lui-même pour un
 » argent dont il ne peut jouir , &
 » qui passe les restes de sa vie à tra-
 » vailler à la ruine de son pays.

Ainsi , selon leurs différents carac-
 teres , les uns déclament avec vio-
 lence contre tout ce que fait le Mi-
 nistre , les autres badinent quelque-
 fois indécemment sur les matieres
 les plus graves & les plus importan-
 tes. L'un est dans l'usage de faire
 des plaifanteries , l'autre est dans
 celui de les relever. On fait des
 compliments à ceux de son parti ,
 on invective ceux dont on combat
 les opinions. On s'offense & on se

demande pardon ; & pendant qu'on écoute ainsi des affections particulières , ou des animosités personnelles , on perd de vue le fond de la dispute , & l'on sacrifie l'intérêt public à celui de son parti.

De combien les affaires , dit un jour M. Walpole à la Chambre des Communes , seroient plus promptement & mieux discutées , si dans nos disputes on vouloit renoncer aux injures personnelles , & aux plaisanteries offensantes. Par de pareilles pratiques on fait passer le mensonge pour la vérité ; & l'ignorance qui y a recours , tient lieu de capacité. Si le badinage & la plaisanterie entraînent nos suffrages , il n'est pas nécessaire, pour en obtenir la supériorité, d'être sage & honnête , il suffira de rire & de railler ; ce que tout homme peut communément faire avec autant de succès qu'un autre.

Il est cependant vrai que ce Ministre devoit s'en tenir à cette réflexion & laisser à ses adversaires des armes qui lui ont toujours mal réussi. Quelques jours après M. Windham ayant fait rire plus d'une fois la Chambre aux

dépens de M. Walpole , il échappa à celui-ci dans sa réponse de se comparer lui-même à une bête fauve à qui l'on donnoit la chasse pour réjouir l'Assemblée. M. Pulteney , qui prit la parole après lui , dit que par cette comparaison *le très - honorable Gentilhomme* faisoit un assez mauvais compliment à ceux devant qui il parloit, & qu'elle étoit un peu trop bouffonne pour la dignité de l'Assemblée. Mais , continua-t-il , *puisque celui que vous venez d'entendre a eu recours à une similitude du genre le plus bas, je demande la permission d'en hazarder une autre de même espece : Il y a vingt ans que le très-honorable Gentilhomme maquignonne la Nation ; il est temps de le démontrer. C'est à la Chambre à juger si cette comparaison ne vient pas plus à propos que la sienne. Quant à l'objet de la chasse dont il a parlé , je ne fais si réellement il vaudroit la peine d'être poursuivi , si ce n'étoit pour le plaisir que cette chasse pourroit donner.*

Sans prendre aucun parti dans la dispute , je ne puis m'empêcher de trouver l'une & l'autre comparaison

également indécentes. Celle-ci a de plus une dureté qui ne peut passer pour plaisanterie qu'en ce pays-ci.

Voici un discours qui ne vous surprendra pas moins, prononcé à la Chambre des Pairs par un de ceux qui s'y sont fait la plus grande réputation pour l'éloquence.

Milords, les deux jeunes Seigneurs qui ont ouvert le débat, ont parlé avec une telle dignité, une si grande force dans les raisonnemens, & tant de propriété dans les expressions, que je commençois à me croire dans un Sénat de Rome, d'Athènes, ou de Lacédémone; c'est pourquoi je dois remercier le noble Duc qui a parlé le dernier, de m'avoir ramené à une véritable Chambre de Seigneurs Anglois. ()* N'est-ce pas attaquer l'honneur même de l'Assemblée, que d'oser lui témoigner un mépris aussi éclatant, & que d'imputer à tous ceux qui la composent, ce qui peut n'être que l'erreur d'un particulier? Est-il étonnant que de vils

(*) Discours de Milord Bathurst. Actes de la Chambre des Pairs, Vol. 7. pag. 554.

Auteurs de Brochures parlent avec si peu de circonspection des Membres du Parlement, lorsqu'entr'eux-mêmes ils observent si mal les égards qu'ils se doivent les uns aux autres, qu'ils donnent les premiers le scandaleux exemple de ce manque de respect. Ainsi quand un d'entr'eux accuse le plus grand nombre d'être vendus au Ministre, & dit, *que comme ils en reçoivent des gages, il voudroit aussi qu'ils portassent sa livrée, afin qu'on pût les reconnoître (*)*; il a fourni matière aux Commentaires les plus injurieux.

Puisque l'on pose ici pour maxime que le Gouvernement n'est fondé que sur l'opinion, on en devroit conclure que ceux qui détruisent la réputation de la Puissance Législative, en détruisent l'autorité.

Sir John Barnard, Député de la Ville de Londres, qui depuis si longtemps fait une guerre ouverte au Ministre & à ses Partisans, & l'un des Membres de la Chambre des

(*) Actes de la Chambre des Pairs. Vol. 6. pag. 379.

Communes , dont la vivacité s'est portée le plus souvent aux excès dont je parle , loin d'en rougir , n'a pas craint de les justifier en pleine Assemblée , & de se faire une vertu de ce qu'on lui reprochoit comme un crime : voici sa réplique à l'un des Chefs du parti de la Cour qui avoit porté ses plaintes à l'Orateur des injures qu'on venoit de lui dire. » C'est une » preuve d'intégrité lorsque la lan- » gue & le cœur étant d'accord , les » paroles font la représentation des » sentimens ; ainsi j'ai toujours tâché » d'exposer ce que je pense avec » clarté , & ce que je sens avec » force. Je trouve que c'est une hy- » pocrisie de traiter la stupidité avec » respect , & d'honorer d'une réfuta- » tion des discours destitués de bon » sens. La folie qui ne se peut cor- » riger ne mérite pas plus de ménagement que la friponnerie. Si je » suis repris par ceux que je puis » offenser en me servant de termes » qui servent à mes idées , du moins » par un lâche silence je ne leur donnerai pas lieu de soupçonner que

» je me crois coupable , & je n'aurai
 » pas plus d'égards pour les défen-
 » seurs que pour les auteurs d'une
 » absurdité. Je ne nierai pas que la
 » décence ne soit d'un grand usage
 » dans nos débats : elle peut quel-
 » quefois mettre la folie à l'abri du
 » ridicule , & empêcher que l'infamie
 » ne soit exposée publiquement ;
 » jamais cette décence n'est plus soigneusement
 » observée que lorsque
 » l'on avance ici des propositions que
 » rien ne peut sauver du mépris , si
 » ce n'est la forme solennelle avec
 » laquelle on tâche de les établir.
 » La décence est un accessoire de
 » convenance dans nos discussions
 » Parlementaires ; mais la Liberté
 » en est l'essence. Il est des cas où
 » la vérité & la décence ne peuvent
 » s'accorder ensemble. Toutes les
 » propositions , tous les hommes doivent
 » être ici traités comme ils méritent
 » de l'être , & il y en a plusieurs
 » qui n'ont aucun droit ni au respect ,
 » ni à la décence (*).

(*) Au Sénat de Rome où l'on ne connoissoit pas moins les droits , & où certainement on portoit

Vous sentez, Monsieur, combien la pratique d'une pareille morale est dangereuse dans des Assemblées où l'on traite les matières les plus propres à réchauffer les esprits, & où chacun peut croire que la cause qu'il soutient est la seule qui soit honnête.

Je ne vous ai parlé de ces abus, que par l'influence nécessaire qu'ils ont sur l'éloquence dont ils ont corrompu le goût. Il se peut que le remède fût plus dangereux que le mal même. Peut-être ne prouvent-ils autre chose, sinon que les Anglois sont des hommes, & des hommes comme les autres.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

plus loin l'amour de la liberté, on tenoit un langage bien différent.

Itaque sine verborum contumelia à te dissentire possum, sine animi summo dolore non possum. (Phil. 2. 5.) Satis multa cum Fusio, ac sine odio omnia, nihil sine dolore. (ibid. 6.) Ex quo judicare debetis me non cum homine solere, sed cum causa dissidere. Phil. xi. 6.

LETTRE XXXIV.

A Monsieur DE BUFFON:

*La raison pourquoi il y a si peu de belles
maisons à Londres. La magnificence
de la Noblesse Angloise à la Campa-
gne. De quelle maniere les hommes &
les femmes y passent leur temps.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LONDRES étant une Ville fort grande, fort riche & fort triste, & où la fumée du charbon de terre empoisonne en quelque façon l'air que l'on y respire, il n'est pas étonnant que les gens aisés, de quelque état qu'ils soient, s'y plaisent si peu, & n'y demeurent qu'autant que leurs affaires les y obligent. Un Duc est ici logé plus à l'étroit que beaucoup de Bourgeois ne le sont à Paris. Il y a peu de maisons remarquables pour la beauté des bâtimens, ou la richesse des meubles. Je compterois au seul Fauxbourg Saint-Germain

économique ; les autres à des jeux d'exercice, la plupart très-violents. Celui pour lequel ils paroissent avoir le plus de goût, en est un où ils jouent avec tous leurs valets, & cela, dit-on, *parce que les Anglois ont une idée plus juste de la véritable grandeur, que d'autres Nations, & qu'ils ne craignent pas de compromettre la leur en se familiarisant avec les petits.* En souscrivant à cet éloge, on peut douter que ce soit là en effet la raison d'un pareil usage. Il me semble en entrevoir une plus sensible & plus vraie : c'est qu'ils s'ennuient quand ils sont seuls. Les Anglois à la Campagne se visitent les uns les autres, mais ils n'y vivent guere ensemble. L'ennui est le tyran de la vie de la plupart des hommes ; & quoique son empire s'étende aux Champs comme à la Ville, les Grands en souffrent plus que les petits.

Le bonheur n'est pas attaché à la possession des richesses. Le Paysan est souvent plus heureux que son Seigneur ; le travail constant du premier le fait jouir de cette tranquillité
d'ame,

d'ame, qui est le plus précieux de tous les biens, & que tout l'or du monde ne fauroit payer. Au milieu des richesses on est dévoré de la soif de les accumuler, ou tourmenté de l'inquiétude de les perdre. Peu d'hommes en savent jouir. La Nature y a attaché je ne fais quel poison, presque toujours funeste au repos de ceux qui les possèdent.

Ainsi, c'est au sein même de l'abondance que l'on a plus de besoin de dissipation. Ne nous déguisons pas la vérité, quelque humiliante qu'elle puisse être pour nous : ce n'est point par amitié que les hommes se cherchent les uns les autres, ce n'est que par besoin. C'est ce qui fait que dans la solitude le Domestique devient l'ami de son Maître. L'homme est pour lui-même la plus dangereuse compagnie. Voilà pourquoi il y a tant de gens qui s'ennuient. Il n'est pas donné à tous de jouir avec sensibilité de toutes les richesses que la Nature nous présente, de prendre du goût pour l'Agriculture, d'aimer le jardinage, de se plaire à voir une

rose s'épanouir; tous ne savent pas profiter de la leçon de travail que nous donne l'abeille laborieuse, lorsqu'elle va sur tant de fleurs recueillir les sucs dont elle compose son miel : ce sont-là cependant les seuls plaisirs qui ne lassent ni ne dégoûtent à la Campagne, & il faut les aimer pour s'y plaire véritablement. Mais combien peu de gens ont la tranquillité d'ame qui produit cette sensibilité ! L'homme sage, l'homme heureux est celui qui peut également & goûter la solitude au milieu du tumulte des Cours, & se trouver en compagnie dans le silence de son cabinet. Qu'arrive-t-il aux autres hommes ? Que l'ennui qui les a chassés de la Ville, les suit à la Campagne ; & pour me servir d'une expression familière, mais très-énergique, qu'on fait tout, qu'on va jouer avec ses valets *pour tuer le temps*. (*) Quelle est notre

(*) M. de Fontenelle a fait les Vers suivans sur cette façon de parler particuliere à notre Langue ; c'est le Temps qui parle :

*Lorsque pour s'amuser sans cesse ils s'évertuent ,
Ces Messieurs les Humains , ils disent qu'ils me tuent ;
Moi , je ne me vante de rien ,
Mais , ma foi , je m'en venge bien.*

folie ! Le temps est notre unique trésor , & nous ne sommes embarrassés que sur les manieres de le perdre ; nous nous plaignons que notre vie est courte , & il n'est point de jour qui ne nous paroisse trop long. Nous la précipitons nous-mêmes , en ne jouissant pas du présent qui est à nous , & en courant sans cesse après l'avenir , qui ne nous appartient pas.

De leur côté, les Angloises , qu'on n'a jamais soupçonnées d'être moins fieres que les Françoises , s'amusent à la Campagne avec leurs femmes de chambre , & sont souvent réduites à danser avec elles , faute de savoir à quoi employer leur loisir. Elles ne peuvent triompher de leur ennui , que dans la foule & dans le tumulte. De-là viennent ces danses de douze & de dix-huit personnes à la fois. Le même ennui , qui , à la Campagne , réduit un Pair d'Angleterre à jouer avec son palefrenier , fait qu'ailleurs on n'ose pas quitter la Ville. Combien de gens croient en effet que

hors Paris il n'y a pas de salut pour

les honnêtes gens ? L'homme né pour le travail, doit regarder l'ennui comme une espèce de tribut, que celui qui veut vivre dans l'oisiveté est forcé de payer à la nature. C'est pour s'en exempter, qu'en différents pays on a recours aux voies les plus opposées. A Londres, on passe sa vie au cabaret ou au café. A Paris, on ne fait chaque jour que se visiter les uns les autres sans avoir ensemble aucune affaire, souvent même sans avoir rien à se dire. Le plus grand nombre de ceux qui viennent dans une maison, feroient aussi-bien, & pour eux-mêmes & pour les autres, de se contenter de se faire écrire à la porte. Ce que tant de gens cherchent par ce mouvement continuel, à Constantinople où l'on est plus sédentaire, on ne le trouve que par le secours de l'opium & du tabac en fumée. L'art de jouir n'est pas à la portée de la plupart des hommes ; parmi ceux même qui ne cherchent qu'à s'étourdir, il n'en est que trop qui n'y réussissent pas. C'est pour fuir ce cruel ennui qui les persécute,

que l'un se ruine en bâtimens & l'autre au jeu , que les uns se plongent dans le malheur , & que les autres donnent dans les travers les plus ridicules. Cette maladie de l'esprit tourne en autant de manies qui avilissent la raison , les différentes sortes de goûts que les gens sages ne se permettent que pour leur amusement. Un homme passe sa vie à entasser des Livres qu'il ne lit pas : une femme se trouve malheureuse , si elle n'a pas toujours une douzaine de chiens autour d'elle. Tant de gens ne s'entretiennent avec des perroquets , que parce qu'ils n'ont pas de quoi s'entretenir avec eux-mêmes. L'ennui , si je ne me trompe , est la source de presque toutes les folies & de toutes les sottises des hommes.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble , &c.

LETTRE XXXV.

A Monsieur FRERET.

*La Pierre de touche pour distinguer les
Torys des Whigs.*

De Londres , &c.

MONSIEUR ,

BIEN des gens se laissent tellement prévenir sur la réputation de sagesse des Anglois, qu'ils ferment les yeux à tout ce qui n'y répond pas ; d'autres uniquement frappés de quelques défauts qui leur sont particuliers, n'admirent peut-être pas assez leur zèle pour le maintien de leurs Loix & de leur Liberté ; entre ces deux extrémités , il est un milieu que le Sage doit tenir , & que vous observez constamment dans tout ce que vous m'écrivez. Il est sûr que chez eux la différence de sentimens sur le Gouvernement entraîne plusieurs inconvénients dans la Société civile. On trouve , pour ainsi dire , deux Nations dans la même. S'ils n'ont pas nos ridicules , ils en ont

d'autres , & vous connoissez trop bien les hommes pour en être étonné : les ridicules sont l'appanage de l'humanité.

Vous vous souvenez , Monsieur , d'avoir lu dans le Spectateur , qu'il y a eu un temps en Angleterre où les femmes affichoient le parti dont elles étoient, par le côté du visage où elles plaçoient leurs mouches. Il vient de paroître un Ouvrage qui tient de cette bizarrerie fanatique , & qui mérite , si je ne me trompe , d'être connu , du moins par sa singularité. En voici le Titre :

LA PIERRE DE TOUCHE ,

Ou MÉTHODE simple & aisée de discerner le bon & véritable Anglois de l'Anglois corrompu ; c'est-à-dire l'Ami de la Liberté & de la Patrie , de l'Esclave de la Fortune & de la Cour ; Ouvrage utile à tous Gentils-hommes, Marchands, Artisans, Laboureurs & autres, qui ont droit de donner leurs voix aux Elections. Par NATHANAEL SMITH , de la ville de LEICESTER.

Timeo Danaos & dona ferentes.

A Londres, chez BERNARD LINTOT. 1737.

Je commence par l'Avertissement que je vous traduirai tout entier ,

pour que vous puissiez mieux juger du caractère & de la façon de penser de l'Auteur.

» L'Etat florissant & la gloire de
» l'Angleterre s'éclipsent à mesure
» que la dépravation de nos mœurs
» augmente; la corruption est aujourd'hui si générale, qu'on n'entre plus
» au Parlement (*) sans acheter les
» suffrages de sa Ville ou de sa Province. Tout homme qui aspire à
» devenir Membre de la Chambre-Basse, est obligé de tenir table ouverte pendant le temps de son élection : ceux en qui réside le droit
» d'élire ne voient guere qu'en ces occasions les personnes des différents partis qui emploient toute
» sorte d'artifice pour les surprendre.
» Le loup dévorant s'y revêt de la peau de l'innocent agneau. Celui
» qui en secret est vendu à la Cour,
» jure sur les Saints Evangiles d'être
» toujours contraire au Ministère ;
» l'honnête Artisan , le simple Fermier l'en croient sur sa parole ;

(*) L'Auteur veut parler de la Chambre Basse , comme on le voit par ce qui suit.

„ le plus grand nombre , soit faute
 „ d'expérience , soit faute de capaci-
 „ té, n'est pas en état de reconnoître
 „ le fourbe sous le déguisement qui
 „ le cache. Ainsi tel croit choisir un
 „ homme zélé pour sa Patrie , qui
 „ donne sa voix à un ambitieux prêt
 „ à tout sacrifier à sa fortune.

„ Les malheurs qui arrivent tous les
 „ jours par les ruses que les Whigs(*)
 „ emploient pour nous séduire, m'ont

(*) Ces noms de *Whigs* & de *Torys* n'ont pas toujours signifié le Parti de la Cour & celui qui lui est opposé. Dans les Lettres de Milord B** , Ouvrage qui , pour l'élégance du style & la solidité du raisonnement , est au-dessus de tout ce que les Anglois ont produit en ce genre , on voit qu'on appelle *Tory* ou *Whig* tour à tour le même Parti , selon qu'il a adopté tel ou tel principe. M. Smith donne le nom de *Tory* à quiconque est opposé à la Cour, quels que soient ces principes. Ce qui est d'autant plus étonnant que celui de *Whig* a été pendant long-temps le terme distinctif pour caractériser ceux de la faction du Peuple.

Selon l'Auteur de la *Dissertation sur les Partis*, sous le regne de Charles II. & sous celui de Jacques II. son frere, le pouvoir & la majesté du Peuple, un contrat original, l'autorité & l'indépendance du Parlement, liberté, résistance, exclusion, abdication, déposition, étoient les idées associées alors à l'idée d'un *Whig*, & les idées opposées étoient associées dans plusieurs esprits à l'idée d'un *Tory*, c'est-à-dire, droit divin & héréditaire, succession linéale, obéissance passive, prérogative, esclavage, & quelquefois même le Papisme.

„ déterminé à rendre publiques les
„ Observations que j'ai faites sur
„ une matiere si importante. Ce sont
„ autant de regles sûres pour distin-
„ guer un véritable Tory de celui
„ qui n'en a que le masque. Ces
„ regles en même temps sont à la
„ portée de tout le monde, il n'est
„ nécessaire ni d'avoir étudié, ni
„ d'avoir hanté les Caffés de Lon-
„ dres, pour en faire l'application.
„ Celui qui aura des yeux verra,
„ & celui qui aura des oreilles en-
„ tendra. J'apprends à discerner un
„ Whig d'un Tory, à sa maniere de
„ se vêtir, d'agir, de parler, de
„ boire, de manger, &c. En un
„ mot, avec ma méthode, il n'est
„ plus besoin que d'avoir des yeux
„ & des oreilles pour ne s'y jamais
„ méprendre.

Le premier Chapitre est intitulé :
*Du tempérament, de la physionomie,
du ton de voix, &c. des Torys.* Je ne
me propose que de vous rendre comp-
te des idées de l'Auteur, sans les
époufer. L'envie de faire rire lui a
fait souvent sacrifier dans ses remar-

ques la justesse à la singularité. La sorte de plaisanterie & l'exagération continuelle qui régneront dans son Ouvrage , vous feront sentir assez que c'est une Satyre aussi outrée que bizarre.

Il établit d'abord comme un fait incontestable que les Torys en général ont meilleure mine , & sont d'une constitution plus forte que les Whigs , soit parce qu'ils se nourrissent d'une substance plus solide , & qui leur convient mieux , soit parce qu'il n'altèrent pas autant que les Whigs leur tempérament dans le commerce des filles débauchées. Ce sont les propres termes de l'Auteur. • „ Il est aisé , dit-il ,
 „ de distinguer le descendant d'une
 „ suite d'ancêtres qui ont vécu de
 „ bœuf & de pouding , de celui dont
 „ le pere & le grand - pere se sont
 „ gâtés l'estomac en ne vivant que
 „ d'entremets à la Françoisise. L'un
 „ a une abondance de chair & une
 „ certaine rotondité qui annonce la
 „ force de son tempérament & celle
 „ de son esprit ; l'autre , au contraire ,
 „ a toujours l'air pâle & défait , ce

„ qui doit faire craindre un esprit
„ qui se sente de la foiblesse du corps.
„ On nourrit Achille avec de la moë-
„ le de lion , pour le rendre fort
„ & courageux. Le suc du bœuf a
„ la même vertu pour les naturels
„ de ce pays-ci. C'étoit la nourriture
„ de ces braves Anglois qui ont rem-
„ porté tant & de si glorieuses vic-
„ toires sur les François. Tout autre
„ aliment ne peut qu'affoiblir le corps,
„ & disposer l'esprit à cette mollesse
„ dont la politique d'un Ministre fait
„ profiter. Le Roi Charles II. avoit
„ bien ses raisons quand il nous a
„ apporté la cuisine Françoisé.

M. Smith prétend donc que les
Torys ont un air plus sérieux , plus
mâle & plus pensant que les autres
Anglois ; en même temps il a la bon-
ne foi de convenir aussi que la plû-
part sont d'un tempérament mélanc-
colique : Mais il ne perd rien à cet
aveu , car fondé sur Aristote , cité
par Plutarque dans la vie de Lyfan-
der , il prétend que *les grandes natures*
sont sujettes à la mélancolie comme celles
de Socrate , de Platon & d'Hercule.

Pour les Whigs , il assure que le grand nombre d'entr'eux ont le visage efféminé , à la Cour sur-tout , & qu'en général ils ont l'air léger , éventé & inconfidéré ; en un mot l'air François : vous voyez , qu'en passant , l'Auteur nous donne aussi quelques coups de patte.

A l'égard du ton de voix , il dit que les Whigs l'ont doux & insinuant , & que les Torys l'ont vif & animé. A l'en croire tout est efféminé dans les uns , & tout est mâle dans les autres. Il va jusqu'à dire qu'il peut reconnoître au seul son de la voix un Tory d'une ancienne famille , & qui ne s'est point mésalliée , celui , par exemple , qui descendroit d'un Tory du temps de Cromwel , car son opinion est que les Torys sont aussi anciens que le Gouvernement Anglois , & que tout ennemi du Ministre en quelque temps qu'il ait vécu , étoit Tory. Au surplus , il soupçonne que les meilleurs sont de race Bretonne.

Le second Chapitre traite de la maniere de s'habiller ; mais comme

les Whigs contrefont en cela les Torys, quand ils ont envie de plaire au Peuple ; l'Auteur avoue qu'il ne faut pas trop s'y arrêter. *Le matin, au Parc S. James, dit M. Smith, on prendroit nos jeunes Seigneurs pour des Anglois raisonnables & de véritables Torys : le soir à l'Opéra on les trouve poudrés, frisés, chargés de dorure, en un mot, ce qu'ils sont, de méprisables Whigs.* Le reste de ce Chapitre ne pourroit que vous paroître insipide à vous qui n'avez pas vécu en Angleterre. Rien n'est indifférent pour M. Smith. Une perruque plus ou moins courte, un habit fait de telle ou telle façon, tout est pour lui matière à conjecture.

Je passe aussi les trois Chapitres suivans, comme ne contenant que des remarques superficielles, ou des conjectures trop hasardées, & je viens au cinquième que je vous traduirai tout entier. C'est le plus singulier & le plus important de l'Ouvrage ; le seul titre excite la curiosité. Le voici.

Observations à faire à un Repas d'Élection , pour découvrir si celui qui demande à être Député est un véritable Tory , & si l'on peut compter sur lui. •

„ Vous remarquerez d'abord de
 „ quel air votre homme vous récé-
 „ vra. Si , en entrant , il vous prend
 „ loyalement la main , & vous la
 „ serrant de toutes ses forces , il vous
 „ la secoue bonnement & simple-
 „ ment , comme c'étoit la coutume
 „ de nos Pères , louez-en le Ciel ; &
 „ dites en vous-même : celui-ci est
 „ des nôtres ; si au contraire il vous
 „ fait une humble inclination de
 „ corps , accompagnée d'une pro-
 „ fonde révérence ; craignez cette
 „ politesse étrangère , prenez garde
 „ à vous ; vous êtes en pays ennemi.

„ Vous ferez ensuite attention à
 „ ce qu'on servira sur la table ; si
 „ vous y voyez paroître des pota-
 „ ges , des entrées & telles autres
 „ inventions ridicules de la cuisine
 „ Françoisise , celui qui vous traite
 „ est à coup sûr un Whig , quelques

„ protestations contraires qu'il vous
 „ fasse. Ceux de ce Parti n'osent pas
 „ manger selon leur goût naturel ;
 „ ils suivent à leurs tables les loix
 „ de quelque éminent glouton de
 „ Paris , & préfèrent une poularde
 „ à la Béchamel , à notre oie rôtie
 „ avec une sausse aux pommes cuites.
 „ Si sur la table du Candidat il n'y
 „ a pas de *Plum-Pudding* (*), ou si
 „ y en ayant , il n'en mange pas ,
 „ autre preuve qu'il est Whig. Dis-
 „ moi qui tu fréquentes , & je te
 „ dirai qui tu es , est une maxime
 „ sûre ; dis-moi de quoi tu vis , &
 „ je te dirai comment tu penses , en
 „ est une autre qui ne l'est pas moins.
 „ S'il fait servir le rôti , soit viande
 „ de boucherie , soit viande blanche
 „ ou gibier , sans qu'il soit inondé de
 „ beurre , foyez bien sûr que ce n'est
 „ pas un Tory , un homme de ce
 „ Parti ne commettrait pas une faute
 „ si essentielle , dans la crainte de
 „ blesser le goût de quelques préten-
 „ dus docteurs en cuisine , qui blâ-
 „ ment dans la nôtre , tout ce qui n'est

(*) Pudding où il y a des raisins secs.

pas

„ pas conforme aux usages François.

„ S'il se sert de sa fourchette pour
„ porter les morceaux à sa bouche ,
„ au lieu de les prendre & de ramas-
„ ser la sausse même avec son cou-
„ teau , ainsi que nos Peres l'ont
„ toujours pratiqué , c'est un hom-
„ me que la mode a gâté , & sur
„ qui l'on ne peut compter.

„ A l'égard de la boisson , elle ne
„ donne pas lieu à des remarques
„ moins sûres. Les liqueurs fortes
„ donnent du courage , & c'est pour
„ cela que les Torys les aiment.
„ Tout homme qui préfère le vin
„ de Bordeaux à celui de Portugal ,
„ doit vous prévenir contre lui ; il
„ n'a sûrement pas à cœur l'intérêt
„ de sa Patrie , puisque le premier
„ de ces vins nous vient d'un pays
„ dont le commerce nous est à char-
„ ge , & que nous faisons au con-
„ traire un commerce très-avanta-
„ geux avec le pays d'où nous tirons
„ l'autre. ♦

„ Si celui qui veut être Membre du
„ Parlement alloit jusqu'à boire du
„ vin de Bourgogne préférablement

„ à celui de Bordeaux , c'est un hom-
 „ me qui a perdu le goût naturel aux
 „ Anglois , & qui par-là donne tout
 „ lieu de croire qu'il en a aussi perdu
 „ la façon de penser : l'un est une
 „ suite de l'autre. Jamais un vérita-
 „ ble Tory , eût-il séjourné dix ans
 „ en France , n'a pu se faire à la fa-
 „ veur du vin de Bourgogne , ni au
 „ fumet d'une perdrix.

„ Enfin , si le Candidat aime mieux
 „ le vin de Champagne que les vins
 „ blancs que nous tirons d'Espagne
 „ ou de Portugal (*) , ou que nous
 „ fabriquons dans notre Île , il n'y
 „ a plus rien à examiner , c'est un
 „ Whig déguisé : quoi qu'on puisse
 „ vous alléguer en sa faveur , refu-
 „ sez-lui constamment votre voix.
 „ On choisit un jour , contre mon sen-
 „ timent , un homme dont je m'étois
 „ méfié , parce que je l'avois vu boire
 „ trois verres de vin de Champagne.
 „ Six mois après il nous tourna casa-
 „ que , & se rangea du parti de la
 „ Cour. On ne peut se fier à ceux qui

(*) L'Auteur veut parler de ces Vins communs
 que les Anglois appellent Vins de Montagne.

„ aiment une boisson si peu faite pour
 „ notre Nation ; ils n'ont pas plus
 „ de solidité que la mousse de la
 „ liqueur qui leur plaît si fort.

„ Il est juste aussi d'avertir l'Anglois
 „ honnête & bien intentionné pour
 „ sa Patrie , d'une mode que les
 „ Whigs ont introduite depuis peu
 „ à leurs tables , je veux parler des
 „ Seigneurs de ce Parti , ou des par-
 „ ticuliers fort riches , assez ridicules
 „ pour les imiter , c'est-à-dire , en
 „ général des Anglois qui ont le goût
 „ le plus dépravé. On connoît la
 „ maniere scandaleuse dont les Whigs
 „ affectent d'établir parmi nous les
 „ modes & les vices des Nations
 „ étrangères. Aujourd'hui, la plupart
 „ d'entr'eux boivent leur vin à la gla-
 „ ce, & ce n'est constamment que par
 „ air , ce goût ne nous étant point
 „ du tout naturel. Il en est néan-
 „ moins qui affectent de s'en servir,
 „ même au mois de Décembre , &
 „ cela parce que c'est l'usage chez
 „ les François qui ont le cerveau
 „ brûlé. J'étonnerai bien plus nos
 „ bons Anglois du Nord , qui ne

„ connoissent que leur Campagne ;
„ & n'ont vu de Ville que celle
„ d'York , quand je leur apprendrai
„ qu'à certaines tables de Londres
„ on sert aujourd'hui de la glace à
„ manger , comme on sert sur les
„ leurs de la gelée de groseille.

„ A quel point de corruption sommes nous parvenus ? O temps ! ô mœurs ! Et que diroient nos vertueux Ancêtres de ce luxe étranger ! Heureusement cette dépravation ne s'est pas encore introduite chez les sages Torys , & ceux de ce Parti qui sont simples & honnêtes , font encore chauffer leur vin avant que de le boire , ainsi que l'ont toujours pratiqué les véritables Anglois , ce qui est d'un usage salutaire pour l'estomac. C'est aussi la coutume des Chinois : chez ce Peuple si sage , on mange froid , & on boit chaud.

„ Ce qui distingue le plus les Torys des Whigs , c'est qu'en effet ils boivent beaucoup plus que ceux-ci.
„ On peut juger de quelle façon un homme pense sur le Gouvernement

„ à sa maniere de boire. Un simple
 „ Tory boit le double d'un Whig.
 „ Un Tory un peu ardent dans son
 „ Parti, boit autant que douze Whigs
 „ ensemble. Il n'y en a point, de ceux
 „ de la premiere classe, qui ne soit
 „ en état de boire à un repas d'élec-
 „ tion en rasades bien mesurées tou-
 „ tes les santés du Parti, & toutes
 „ les malédictions que, selon l'usage,
 „ on y donne aux Chefs du Parti
 „ contraire; & de plus, la confusion
 „ de la haute Eglise en général, &
 „ la damnation de tous nos Seigneurs-
 „ spirituels en particulier.

„ J'avoue que la regle n'est pas
 „ sans exception; nous avons quel-
 „ ques Lords qui ne boivent pas mal
 „ pour des gens de Cour: il y en a
 „ même tel d'entr'eux que l'on voit
 „ tous les jours ivre au Caffé; mais
 „ la façon de penser de ceux-là est
 „ connue, & par conséquent ils ne
 „ sont point dangereux.

„ La dernière réflexion qui me
 „ reste à faire sur ce sujet, est que
 „ tout homme qui presse un autre
 „ de boire & ne boit pas lui-même,

„ est un ennemi qui cherche à le
„ surprendre : c'est ainsi qu'en usent
„ grand nombre de Whigs. Le franc
„ & loyal Tory n'a pas recours à de
„ si lâches bassesses; comme il est sans
„ malice, il est sans ruses, & si l'in-
„ térêt de son Parti ou la simple poli-
„ tesse exige qu'il enivre ses convi-
„ ves, il est le premier à leur donner
„ l'exemple qu'ils doivent suivre.

En voilà assez, Monsieur, pour vous faire connoître quel est l'esprit de cet Ouvrage. Si le ton exagéré de l'Auteur n'avertissoit pas tout Lecteur sensé de se défier de ses jugemens, ne seroit-il pas en effet singulier, qu'un homme, selon qu'il est, pour ou contre la Cour, donnât plus ou moins dans les excès de la table? & en ce cas, quelles pourroient être les raisons de cette différence? Quelques-uns prétendent que le lieu où l'on a été élevé y fait quelque chose, & que l'on boit plus à l'une des Universités qu'à l'autre; mais cette raison ne me paroît pas satisfaisante, quand même la chose seroit vraie. Ceux qui épousent

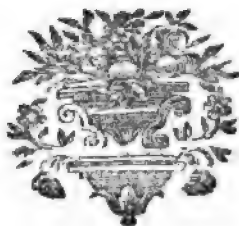
Fun ou l'autre Parti , ont été indifféremment élevés à l'une ou l'autre Université. Puisque sur ce fait , déjà douteux par lui-même , on ne peut donner que de simples conjectures , ne pourroit-on pas dire que les regrets qu'ont ceux du Parti opposé au Ministère , de voir échouer tous leurs projets , le désespoir de voir réussir ceux de leurs adversaires , en un mot le mécontentement continuel où ils vivent , leur rend plus nécessaire tout ce qui est un remède à l'ennui & au chagrin ? D'un autre côté , les Partisans de la Cour donnent davantage dans ce qu'on appelle le commerce du monde & la galanterie , ils vivent un peu plus avec les femmes , ils sont plus dans le goût de fréquenter la Comédie , l'Opéra , & tous les lieux où il n'est pas nécessaire de boire pour s'amuser.

Cependant , je ne prétends en aucune manière faire ici ni la critique des uns , ni l'éloge des autres. Je me garderois bien d'oser rien décider sur ce sujet. A l'exemple de Socrate , l'homme le plus sage de la Grece ,

Caton , ce grand Caton , cet esprit si Républicain , ce Romain si vertueux , buvoit souvent plus que la tempérance ne le permet , & celui qui a pouffé le plus loin le luxe , Lucullus , étoit le plus honnête homme de toute l'Antiquité.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE XXXVI.

A Monsieur le Comte DE CAYLUS.

Sur l'Architecture en Angleterre , le mauvais goût des Anglois dans leurs Bâtimens & le goût ridicule qui commence à régner en France dans les ornemens de toute espece.

De Londres , &c.

MONSIEUR,

VOUS connoissez le *Vitruve Anglois* ; & comme vous possédez non-seulement les regles de tous les Arts, mais ce goût sûr , bien supérieur aux regles mêmes , puisqu'il en est le principe caché ; ne vous semble-t-il pas que l'Auteur de cet Ouvrage ait fait exprès dessiner & graver tout ce qu'il y a de bâtimens remarquables en Angleterre , pour nous apprendre que l'Architecture est un Art qui n'y est pas naturalisé ? Il est de ceux qui dépendent du goût, ainsi il peut être encore long-temps étranger dans cette Isle. Ce n'est pas

que l'Architecture n'ait des principes connus & des regles certaines , fondées les unes sur la nature , telle est celle-ci , par exemple , que le plus fort doit porter le plus foible ; les autres établies successivement , & reconnues unanimement comme le résultat de l'expérience de ceux qui nous ont précédés , mais la partie la plus difficile & la plus étendue , celle de la décoration & des ornements dont elle est susceptible ; le goût seul peut la donner , & le goût ici donne peu.

L'Architecture est une des choses qui annoncent le plus la magnificence d'une Nation ; & de la magnificence , on conclut aisément la grandeur. Quand nous ne pourrions juger des Romains que par ce qui nous reste de leurs superbes Amphithéâtres , ne seroient-ils pas encore l'objet de notre admiration ? Tout ce que l'Histoire rapporte des Egyptiens , fait moins d'impression sur nous que ces Pyramides immenses qui subsistent dans leur pays depuis tant de siècles. Quelle idée ne laissera pas à la postérité la façade du Louvre , de la

puissance du Monarque qui l'a fait élever , & du point de perfection où les Arts ont été portés sous son Regne (*).

Le pays de l'Europe où l'Architecture moderne a produit le plus de Chefs - d'œuvre , c'est l'Italie. Les Anglois n'ont encore que le mérite d'en avoir copié quelques-uns. L'Architecte (†) qui a bâti leur fameuse Eglise de Saint Paul de Londres , aux proportions près qu'il a très-mal observées , n'a fait que réduire le plan de Saint Pierre de Rome aux deux tiers de sa grandeur : pour peu que l'on ait de connoissance , il est aisé de s'appercevoir , que par-tout où il s'est écarté de son modele , il a commis les fautes les plus grossieres.

(*) Avec quel plaisir les Citoyens ne voient-ils pas aujourd'hui mettre la dernière main à ce Chef-d'œuvre d'Architecture. Le zele de M. le Marquis de Marigny pour la gloire du Roi & pour celle de la Nation , qui sont inséparables , assure enfin au Louvre la durée de ces superbes restes de l'Antiquité , qui sont encore l'ornement de Rome moderne. Ce monument rappellera à jamais les Regnes les plus glorieux de la Monarchie Française , celui de LOUIS LE GRAND & celui de LOUIS LE BIEN-
AIME.

(†) Christophle Wren.

La plupart des maisons de Campagne , car il est peu de bâtimens à Londres qui méritent qu'on en parle , sont encore ici dans le goût Italien ; mais on ne l'a pas toujours appliqué juste. Un des premiers soins d'un Architecte doit être d'avoir égard au climat où il bâtit ; ce qui convient à un pays aussi chaud , & dont l'air est aussi pur que celui de Naples , devient incommode dans un climat beaucoup plus froid , & dont le Ciel n'est pas aussi serein. Les Italiens dans leurs maisons doivent se défendre du trop grand jour ; les Anglois , qui ne voient pas le Soleil aussi souvent qu'ils le voudroient , doivent le chercher. La maison de plaisance qui orne une vigne de Rome , n'est pas un modele pour une maison de Campagne des environs de Londres.

On prétend qu'il en coûte beaucoup ici aux Anglois qui veulent passer pour avoir du goût ; ils sont forcés de contraindre le leur en tout , & d'en affecter un qui leur est étranger. Ils paient , dit-on , fort cher

pour entendre une musique qui leur déplaît. Ils ont leur table couverte de mets auxquels leur palais ne peut s'accoutumer ; ils portent des habits qui les gênent , & habitent des maisons où ils ne sont point à leur aise. Ce pays n'est pas le seul où l'on trouve des hommes qui sont la dupe de cette espece de manie , qui sacrifient leurs commodités aux usages du bel air , & le plaisir réel à ce qui n'en est que l'ombre. Combien une pareille folie n'apprête-t-elle pas à rire aux véritables Philosophes ?

Le célèbre Inigo Jones a orné Londres de quelques Edifices qui ont du goût , & entr'autres de cette magnifique salle de White - Hall , l'un des plus beaux morceaux d'Architecture qui soit en Europe. D'un autre côté , Milord Burlington , qui a joint les exemples aux préceptes , soit par l'Hôtel qu'il s'est bâti lui-même à Londres , soit par quelques Ecrits sur l'Architecture , a tâché d'en communiquer le goût à ses Compatriotes. Mais ces modeles n'ont pas rendu les Architectes Anglois plus habiles ;

& toutes les fois qu'ils veulent être autre chose que de simples copistes , ils n'élèvent encore que de pesantes masses de pierre , telles que le château de Blenheim , dont vous trouverez le plan & la façade dans le *Vitruve Anglois*.

Bien plus souvent encore , les Anglois , dans les décorations de leurs bâtimens , tombent dans un goût véritablement puérile. On a construit pour la Reine , dans le parc de Richemont , un petit endroit , où l'on a placé sa Bibliothèque de Campagne. On l'appelle la Grotte de Merlin , ce n'est autre chose qu'un pavillon octogone , dont la voute est Gothique. Rien n'y répond à l'idée qu'on peut s'en former sur le nom. On n'y voit pour toute curiosité , que cet enchanteur , & quelques autres figures en cire , grandes comme nature. Loin qu'en ce salon il y ait rien qui ressente l'enchantement & la puissance du magicien , le spectacle qui s'y voit ne peut étonner que des enfans.

Les Anglois ne sont pas toujours

heureux dans leurs inventions ; mais en quelque chose que ce soit , ils ne connoissent ni la justesse des proportions , ni l'élégance des formes ; aussi ne réussissent-ils pas mieux dans le goût des meubles , que dans celui des autres ornemens de leurs maisons. Nous regardons les Italiens comme nos maîtres pour l'Architecture & la décoration extérieure des grands Edifices , mais pour la distribution & les proportions intérieures, les François paroissent s'y entendre mieux qu'aucune Nation de l'Europe , & c'est précisément où le manque de goût des Anglois se fait le plus sentir.

L'Amour de la vérité ne me permettra pas néanmoins de flatter mes Compatriotes , jusques dans leurs défauts. J'oserois avouer & condamner les effets pernicioeux de notre inconstance naturelle. Aujourd'hui parmi nous dans tout ce qui dépend du dessein , de même que dans les Ouvrages d'esprit , on commence à s'écarter de cette noble simplicité que les grands Maîtres de l'Antiquité ont

suivie en tout , & que les nôtres ont tâché d'imiter. Ce n'est pas par stérilité que les uns & les autres l'ont adoptée ; ceux qui affectent de s'en éloigner , prouvent moins leur fécondité que leur mauvais goût. Quoiqu'ils disent pour couvrir leur ignorance ou leur manque de talent , il est bien plus aisé de courir après l'esprit & de coudre des Epigrammes les unes aux autres , que d'imaginer une belle Scene , & d'y rendre la nature dans toute sa vérité. Cette abondance apparente est une stérilité réelle. Celui qui a tout à la fois un génie fécond & un goût sûr , se fait un devoir de sacrifier toute beauté superflue. Mais en ce genre de richesses , comme dans les autres , il faut en avoir beaucoup , pour n'avoir pas regret à celles que l'on a mal employées. Le plus médiocre Dessinateur invente des ornemens de toutes formes , & les entasse les uns sur les autres : un homme comme Bouchardon , n'en imagine que de nobles , & les distribue avec intelligence. Les Goths en ont été aussi prodigues que les
les

les Grecs en ont été avares , & l'exemple de ces derniers nous fait voir que l'effort du génie , & la perfection de l'art , sont de parvenit à cette heureuse simplicité.

Je suis certain , Monsieur , que vous voyez avec regret , qu'en plus d'un genre on affecte déjà de s'éloigner du goût du siècle de Louis XIV. L'âge d'or des Lettres & des beaux Arts en France, Rien n'est plus monstrueux , comme le remarque Horace , que de marier ensemble des Etres d'une nature opposée ; c'est cependant ce que grand nombre de nos Artistes se font aujourd'hui gloire de pratiquer. Ils contrastent un Amour avec un Dragon , & un Coquillage avec une aile de Chauve-Souris. Ils ne suivent plus aucun ordre , aucune vraisemblance dans leurs productions. Ils entassent avec confusion des corniches , des bases , des colonnes , des cascades , des joncs , des rochers ; dans quelque coin de ce cahos , ils placeront un Amour épouvanté , & sur le tout , ils feront régner une puirlande de fleurs. Qui

siècle plus hardi , on veut que tout le paroisse , & l'on renverse tellement les choses , que je ne fais si ce mauvais goût ne prouve pas quelque renversement dans les têtes. Ceux de nos Artistes qui ont quelque sens , rougissent souvent des choses qu'ils sont obligés de faire , mais le torrent les entraîne ; il faut , pour être employés , qu'ils fassent comme les autres. On leur demande du goût nouveau , de ces formes qui ne ressemblent à rien , & ils en donnent.

Cette maniere se fait sentir surtout dans ceux de nos meubles qui sont les plus consacrés à l'ornement , & réellement le goût qui se permet

de Daniel de Volterre. C'est aux Minimes de la Trinité du Mont , à la Chapelle où il a peint notre fameuse Descente de Croix. Sous le fronton qui couronne le Tableau on voit de chaque côté un buste d'Ange adossé à la bordure , dont la tête ne sert pas d'appui à l'entablement , ainsi qu'on a coutume d'employer les Cariatides. Ces Anges d'une main soutiennent un chapiteau Corinthien , & de l'autre tirent à eux la colonne qui commence à y toucher , & qu'ils semblent vouloir mettre en place. Ce célèbre Architecte avoit le droit de prendre des licences , mais l'effet de celle-ci n'est pas heureux.

tout aujourd'hui , s'égare auffi peut-être plus qu'il n'a jamais fait. A quoi ressembtent ces pendules devenues si à la mode , qui n'ont ni base ni console , & qui paroissent sortir du lambris où elles sont appliquées ! Ces cerfs , ces chiens & ces piqueurs , ou ces figures Chinoises , qu'on distribue d'une façon si bizarre autour d'un cadran , en sont-ils les ornemens naturels ? Ces cartouches , qui soit en haut , soit en bas , soit dans les côtés , n'ont aucunes parties qui se répondent , sont-ils en effet de bon goût. ! Loin qu'une forme soit heureuse lorsqu'elle est vague , pour ainsi dire , & qu'elle s'éloigne de toutes les formes connues , on ne peut imaginer rien d'élégant qui ne soit terminé , & qui ne doive ressembler à quelque chose. Il est dans tous les genres un vrai sans lequel il ne peut rien subsister de beau , & c'est le sentiment de ce vrai qui constitue le goût.

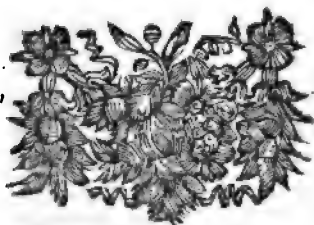
Quoi de plus ridicule que d'appliquer le vernis de Martin aux bronzes dont on orne les feux d'une

cheminée ! Quoi de plus fou que d'y attacher des pagodes de porcelaine ! C'est ainsi qu'à force de varier les objets , nous donnons dans l'extravagant , & qu'en voulant mettre trop de richesse dans les ornements , nous tombons dans le papillotage. A peine évitons-nous un excès, qu'un autre plus vicieux s'introduit à sa place. Rien n'est si difficile que de détruire entièrement le mauvais goût. C'est une espèce d'hydre à plusieurs têtes , on n'en a pas plutôt coupé une , qu'il en renaît une autre. Il est des mortels heureux , qui par une force supérieure viennent à bout d'en triompher. Ainsi Molière, de son temps, par les beautés de ses Pièces, força le Parterre à renoncer aux mauvaises plaisanteries, aux jeux de mots & aux équivoques auxquels le Public étoit accoutumé. Ainsi le Puget de notre siècle peut, par les productions d'une imagination aussi sage que féconde , & d'un jugement exquis , ramener le vrai goût dans le Dessin , & en nous rappelant à la belle nature , faire tomber dans le

mépris tout ce que l'ignorance & le mauvais goût ont enfanté depuis peu. Celui d'aujourd'hui, Monsieur, est si dépravé, que je ne pense pas qu'il puisse durer encore long-temps, & si quelque chose peut en accélérer la chute, c'est l'attention & l'encouragement que vous donnez aux Arts.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



 LETTRE XXXVII.

A Monsieur l'Abbé d'OLIVET.

Sur la Chicane autorisée par la Jurisprudence Angloise , soit dans les Causes Civiles , soit dans les Causes Criminelles.

De Londres; &c.

MONSIEUR,

DANS tous les pays policés , la défense des malheureux a toujours été du ressort de l'éloquence ; c'est à elle à implorer la protection des Loix contre l'oppression de l'injustice ; mais comment prêteroit-elle ici sa voix à la veuve & à l'orphelin , lorsque les plus grands intérêts de l'Etat ont tant de peine à l'émouvoir ?

Aux différents Tribunaux de Westminster , bien plus communément qu'à nos Cours de Justice , l'art de la parole se borne aux subtilités & aux détours de la chicane. Chez nous , à la vérité , ce monstre aussi ennemi du bon sens que de la bonne foi ,

paroît tous les jours à la Barre en bonnet quarré & en robe longue, avec une effronterie que lui donne l'impunité ; mais si la véritable éloquence s'y montre moins souvent, elle n'y est pas cependant étrangere. De temps en temps elle élève sa voix à nos Tribunaux, & y fait sentir son pouvoir. Nous avons aujourd'hui des Le Normans, des Cochins, des Aubris, qui y soutiennent encore sa gloire, & qui ne font pas moins d'honneur à notre Nation, qu'à cette noble Profession qu'ils exercent avec tant de célébrité (*).

* Il faut que la Chicane qui a passé en Angleterre à la suite des Normands & de leurs Loix, ait trouvé d'aussi heureuses dispositions dans les esprits des Anglois, que dans

(*) Ces trois célèbres Avocats sont morts depuis que ces Lettres ont été écrites. Ce que le Public a perdu en eux, il le retrouve aujourd'hui dans M. de Reverfaut & dans M. de la Monnoie, petit-fils de celui qui s'est rendu si illustre dans la République des Lettres.

La mort qui nous a encore enlevé le premier, me force, en revoyant cette Edition, d'ajouter ici des regrets qui ne sont pas moins sinceres que l'éloge que j'avois fait de lui dans cette Note.

ceux des Normands mêmes. Sa puissance n'est pas moins établie dans ce pays-ci, que dans celui dont elle est originaire. L'Angleterre est sans contredit la plus vaste & la plus glorieuse de ses conquêtes. Du jour où la Chicane a établi son siege au milieu des différents Tribunaux de la Salle de Westminster, elle y a régné en Souveraine absolue, sans interruption & sans rivale. Son empire y est peut-être plus assuré, & sûrement plus goûté que le Gouvernement présent ne paroît l'être par la Nation. Le Roi n'a pas vingt mille hommes pour faire respecter les Loix, ce qui sans doute est l'objet de cette Milice perpétuelle, autrefois inconnue chez les Anglois. La Chicane a cinquante mille Jurisconsultes pour appuyer son pouvoir & perpétuer son regne. On les appelle *les Gens-d'armes de la Loi*. Quelques-uns même en font monter le nombre jusqu'à cent mille. L'Auteur d'un petit Ouvrage sur le Commerce, prétend qu'il y en a plus en Angleterre que dans tout le reste de l'Europe. Il dit qu'ils

possèdent la quatrième partie des terres de la Nation. Comme les Cadets en Angleterre sont réduits à leur légitime , ils épousent volontiers la profession d'Avocat , parce que c'est une des plus lucratives.

A Westminster les Avocats disputent moins sur la justice de la Cause, que sur la lettre de la Loi. Ils font naître plus de difficultés sur la signification des mots qui doivent déterminer les Juges , qu'ils ne donnent d'attention à l'examen des faits disputés par les Parties. Comme un frippon se tire souvent d'affaire par les subtilités les plus frivoles & les plus puériles , c'est à en imaginer tous les jours de nouvelles que les Jurisconsultes s'appliquent ; c'est-là l'étude continuelle de ce grand nombre de Colleges d'Avocats , qui , à proprement parler , ne sont à Londres que les Séminaires de la Chicane. C'est par leur artifice que la masse des Loix a tellement surchargé la Justice , qu'elle est devenue un fardeau pour les Peuples qui y ont recours , & qui , parce qu'ils en

souffrent , devroient être plutôt appelés Patients que Clients , ainsi que le remarque très-bien un Auteur de cette Nation.

De pareilles dispositions dans les Loix , dans les Juges & dans les Avocats , sont absolument contraires à l'éloquence ; & il est aussi impossible qu'elle s'établisse parmi les Jurisconsultes de Westminster , que parmi les Procureurs au Châtelet de Paris.

Pour vous confirmer l'idée que je vous donne ici de la Jurisprudence Angloise , je veux vous rapporter un fait singulier dont M. Pope fait mention dans ses Epîtres morales (*).

Il y a quelques années , qu'un fripon du premier ordre acquit des biens considérables par des voies également iniques. La première en forgeant un faux transport à lui-même d'une terre dont il retira de très-grandes sommes. Le délit prouvé , il fut condamné à avoir le nez & les oreilles coupées. L'autre voie dont il s'étoit servi

(*) Voyez la III. Epître du II. Livre.

pour augmenter ses richesses, & pour laquelle il fut poursuivi en même-temps, fut celle-ci ; il avoit fabriqué un Testament frauduleux, par lequel il avoit fait déshériter un frere, & s'étoit donné à lui-même la succession. Pour cette dernière fripponnerie, la Chancellerie le condamna à une prison perpétuelle, où il a joui jusqu'à sa mort de ces biens si mal acquis, & dont il a disposé comme des siens propres en faveur de ses Héritiers naturels. En France, outre la punition corporelle, les biens dont ce misérable s'étoit emparé sans autre titre que son effronterie, auroient été restitués à leurs véritables Propriétaires ; mais la Jurisprudence est toute différente en Angleterre, & les Avocats de Londres soutiendront dans leurs Plaidoyers que la punition imposée pour de pareils délits, devient un titre d'acquisition légitime à l'égard de celui qui les a commis. C'est comme si ce malheureux avoit acheté ces biens au prix des peines auxquelles il a été condamné. Ainsi si quelqu'un aime mieux acquérir

dix mille livres de rente que de conserver son nez ou ses oreilles , ce qui doit être naturel aux ames basses, telles que sont toutes celles des fripons , la Justice lui enseigne une voie d'y parvenir , & lui en assure la tranquille possession. Quel jeu indigne dans une matiere si grave ! Et quel abus des Loix dans une Nation si sage ! N'est-ce pas-là favoriser le vice , & donner aux artifices du crime des moyens assurés de triompher de la simplicité de l'innocence ?

La Procédure criminelle en Angleterre , n'est ni plus sérieuse , ni mieux réglée : elle est ici traitée d'une manière qui , pour ne rien dire de plus , étonneroit par-tout ailleurs. Mais pour que vous puissiez juger vous-même des subterfuges par lesquels la chicane peut dérober un coupable aux rigueurs de la Justice , voici ce que j'ai trouvé dans un Procès qui fut fait pour le crime de haute trahison en 1722 , devant la Chambre des Seigneurs , au fameux Chrifto-phle Layer , si connu par les Gazettes de ce temps-là.

» Une seconde fin de non-recevoir,
 » dit l'Avocat de l'accusé, en adres-
 » sant la parole au Chancelier, c'est
 » à l'égard du mot *Christopherus*, écrit
 » avec un *e*; votre Grandeur sait
 » que ce moyen de nullité est ex-
 » pressément contenu dans l'Acte du
 » Parlement sur les mots mal orthogra-
 » phiés, ou dont le Latin est impropre.

» Milord, il n'étoit pas possible que
 » je pusse apporter avec moi toutes
 » mes autorités sur ce sujet; mais
 » j'ai ici plusieurs des Dictionnaires
 » & des Lexicons les meilleurs, qui
 » prouvent que le mot doit être
 » *Christophorus*, & je crois que mes
 » adverses Parties ne pourront m'ap-
 » porter aucun exemple tiré d'un
 » Livre autentique Grec ou Latin,
 » où ce mot ne soit pas écrit avec
 » un *o*, & non pas avec un *e*. C'est
 » *Christophorus*, de *κρῆμα*, le Pré-
 » terit *Mediam* du verbe Grec *πέπα*,
 » & les règles de l'etymologie, & la
 » formation des noms verbaux, prou-
 » vent qu'il doit être ainsi orthogra-
 » phié, & ne peut l'être autrement.

» Dans tous les Dictionnaires le mot
 » Latin pour Christophe , c'est *Chris-*
 » *tophorus*.

» Milord, j'espere que votre Gran-
 » deur, me pardonnera ; la vie d'un
 » homme est ici intéressée ; & com-
 » me je ne voudrois pas m'appuyer
 » d'aucune raison qui en pareil cas
 » ait été rejetée , aussi ne dois-je
 » pas non plus en rejeter aucune
 » qui puisse être essentielle pour un
 » prisonnier dont la Cour m'a confié
 » la défense. Je passe aux mots dont
 » le Latin est impropre : *Compassatus*,
 » *imaginatus fuit & intendebat*. Je ne
 » sai si ce Latin passera à Salle de
 » Westminster, mais assurément il ne
 » ne passeroit pas aux Ecoles de
 » Westminster.

» *Et intendebat*. Et, une conjonc-
 » tion copulative entre des verbes
 » employés en différents temps. *Com-*
 » *passatus & imaginatus fuit*, sont
 » au Prétérit parfait, & *intendebat*
 » au Prétérit imparfait. Pourquoi
 » ce dernier verbe n'a-t-il pas été
 » mis au Prétérit parfait comme les
 » deux

» deux premiers , suivant les regles
 » du Latin Classique ? C'est pour-
 » quoi, &c. (*)

Peut-on entendre sérieusement de pareilles discussions de vétilles Grammaticales dans une affaire de cette importance , & où il est question de la vie d'un homme ? Que penseroient les Peuples les moins policés , les Sauvages même de l'Amérique, d'une forme de justice aussi extraordinaire ! Après tout , n'est-ce pas comme si cet Avocat disoit : le Prisonnier que je suis obligé de défendre peut être un traître à sa Patrie , mais ceux qui lui ont fait son procès ont commis des solécismes contre les regles de la Grammaire Latine ; c'est pourquoi je demande qu'il soit remis en liberté , dût son crime , tout énorme qu'il est , demeurer impuni. Oseroit-on donner le nom de Jurisprudence à celle qui autoriseroit un pareil raisonnement ? La Philaminte de Moliere

(*) Malgré la chicane & l'habileté de ses Avocats, ce malheureux ne laissa pas d'être condamné au supplice des Traîtres. Son Procès est imprimé *in-folio*, à Londres, 1722. avec celui qui fut fait au Docteur Atterbury, Evêque de Rochester, qui est mort à Paris en 1731.

qui chasse Martine à cause des incongruités que cette pauvre Villageoise commet contre la Langue , est-elle plus ridicule que l'Avocat qui protège un coupable , parce que ceux qui l'accusent parlent mal Latin ?

Je fais ce qu'on peut me répondre , & qu'en cela les Avocats ne font que se conformer à la Loi : je fais aussi que celle-ci , tout étrange qu'elle paroît , a néanmoins un objet louable , c'est d'offrir à l'innocent plus de moyens de se défendre , & en tout cas d'épargner autant qu'il est possible la vie des hommes. Mais le but de la plûpart des Loix est toujours sage ; c'est l'exécution qui en démontre le désavantage ou l'utilité. Celles-là seules font honneur aux Législateurs qui contribuent réellement au bonheur & au maintien de la Société. Les Loix sont faites pour punir ceux qui en troublent l'ordre ; la subtilité des Avocats les encourage.

C'est une maxime de tous les pays & de tous les temps que le repos de la Société exige que le crime soit puni ; & n'est-ce pas l'autoriser que

d'ouvrir de pareils subterfuges aux coupables pour se dérober aux rigueurs de la Justice) Que les Loix exigent la plus grande évidence dans les preuves du crime, que l'Avocat fasse valoir les circonstances qui peuvent les exténuer ; à la bonne heure : il suffit d'avoir de l'humanité pour recevoir favorablement tout ce qui tend à conserver les Citoyens, & à sauver les malheureux ; excepté les raisons de non-recevoir, prises des solécismes que peut faire un Officier de Justice.

Quant aux Loix, elles doivent également empêcher & que l'innocence ne soit opprimée, & que le crime ne demeure impuni. C'est encore un reste de la barbarie des derniers siècles, que de faire le Procès en Latin à un Anglois. Le Parlement en a enfin reconnu l'abus. Dans les dernières années du règne de George I. il a été réglé que les Actes de toute espèce seroient désormais écrits dans la Langue naturelle. C'est en 1731 que M. George Saville, que j'ai l'honneur de connoître parti-

ticulierement , présenta à cet effet un Bill à la Chambre des Communes. Il est étonnant que les Anglois aient tant tardé à s'aviser d'un moyen si facile de rogner les ongles à la Chicane ; mais qu'il leur reste encore de réformes à faire pour perfectionner leur Jurisprudence ! Il est aussi dangereux de permettre à la subtilité des Avocats d'éluder la disposition des Loix , qu'il le seroit d'en abandonner l'esprit à l'interprétation des Juges. Ceux-ci les rendroient arbitraires, les autres les rendent inutiles.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE XXXVIII.

A Monsieur DE BUFFON.

*Sur l'aisance où vivent les Paysans
d'Angleterre, & la différence qu'il
y a entr'eux & ceux de France.*

De Stamford, &c

MONSIEUR,

C'EST à la Campagne que l'on remarque le mieux la différence qu'il y a entre la France & l'Angleterre; on pourroit presque dire qu'autant en France le luxe regne dans les Villes, autant en Angleterre il est commun dans les Campagnes. Le Payfan Anglois est riche, & jouit avec abondance de toutes les commodités de la vie : s'il laboure pour le Commerçant, il participe comme les autres hommes de sa Nation aux avantages du Commerce. En plus d'un endroit, le valet d'un Fermier prend son Thé avant que d'aller à la charrue.

On ne peut que louer la sagesse

du Gouvernement Anglois , qui veille si utilement au bonheur de cette classe d'hommes , que l'on devroit regarder comme la première , puisque c'est celle qui fait vivre toutes les autres. Un Etat où le Payfan est à son aise , ne peut qu'être un Etat riche. La culture des terres , & le bien-être de ceux qui y sont employés , doivent être le premier objet de la Législation. Il n'est pas juste que celui qui sème ne recueille que pour les autres , & que celui qui travaille ne jouisse pas des fruits de son labeur. Quelles que soient ces maximes , dictées par un fonds de dureté pour les malheureux , qui n'accompagne que trop souvent la mollesse & l'opulence , & reçues par une politique mal éclairée , les terres sont toujours mieux cultivées à mesure que les Payfans sont plus riches ; du moins il est sûr que celui qui est mal nourri , n'est pas en état de soutenir le travail.

Nos Voisins , à cet égard , ont des principes tout différents ; l'humanité les dicte , & l'expérience en prouve

la sagesse : le soin avec lequel les Campagnes sont cultivées chez eux, est l'effet de l'abondance où vit le Payfan ; & s'il est vrai que communément parlant il soit ici plus fort qu'en France , c'est peut-être encore parce qu'il est mieux nourri. Non-seulement le fruit de son travail suffit à ses besoins , il le met de plus en état de se procurer cette espece de superflu , qui fait ce que l'on appelle la douceur de la vie ; il est différent selon les différents Etats , & l'on peut dire que chaque condition a son luxe. Aussi en Angleterre , de même qu'en Hollande , les Villages sont plus rians & mieux bâtis qu'en France ; tout y annonce la richesse de ceux qui les habitent : on s'apperoit dans les maisons des Payfans Anglois , qu'ils sont assez aisés pour avoir le goût de la propreté , & qu'ils ont le loisir pour le satisfaire. Je les ai trouvés par-tout bien vêtus. Ils ne sortent pas en Hyver sans une *Redingotte*. Leurs femmes, leurs filles ne se contentent pas de s'habiller , elles se parent. L'Hyver elles ont

de petits manteaux de drap pour se munir contre le froid ; l'Été , des chapeaux de paille pour se garantir des ardeurs du Soleil. Les Angloises ont toutes le teint beau , celles de la Campagne même ne l'ignorent pas ; & l'aïssance dont elles jouissent , leur permet de songer à le ménager. Une jeune Villageoise ailleurs n'est qu'une Paysanne , ici , souvent à la propriété de sa parure & à la gentillesse de toute sa personne , on la prendroit pour une de nos Bergeres de Roman. Je connois des Provinces en France où les femmes ne diffèrent de leurs maris que par la jupe ; aussi quelques-unes n'ont-elles guere moins de peine , dans le pays sur-tout où elles partagent avec eux le travail fatigant de la charrue. Il est rare de voir des Angloises occupées à des ouvrages pénibles.

Tout se sent ici de la sage économie qui regne à la Campagne , jusques aux animaux même , & la terre rend avec usure au Laboureur , ce qu'il lui en coûte pour avoir de bons chevaux , & pour les bien nourrir.

S'il conduit son bled au marché , il en a un particulier pour sa monture. C'est sur-tout aux courses que l'on voit des preuves de l'aisance où vit le Payfan Anglois. Il ne s'en fait aucune où l'on ne trouve deux mille Villageois , dont la plûpart ont en croupe leur femme , leur fille ou leur maîtresse. Souvent même on y voit galopper de grosses & grasses Fermieres , assez heureuses pour avoir des chevaux qui les puissent porter. On ne court après le plaisir que quand on n'est pas retenu par les soins du ménage.

C'est dommage que cette abondance dont jouit le Payfan d'Angleterre , le rende si fier & si insolent. Il ne se contente pas de disputer le pas à celui que l'ordre de la Société a établi son supérieur , il le heurte quelquefois , & l'insulte pour se réjouir. Quiconque a quarante Shellings de rente , donne sa voix aux élections des Membres du Parlement. Le Payfan Anglois est tout fier de ce droit , & songe plus à s'en prévaloir qu'à en faire un bon usage.

Que le Peuple d'Angleterre feroit en effet heureux , s'il connoissoit bien tous ses avantages ! Mais il ne paroît pas qu'il en sente le prix , puisque tout riche qu'il est , il vend souvent sa voix pour un pot de biere. Rien n'est si commun que l'ivrognerie & la crapule parmi la populace d'Angleterre. L'habitude de ce vice est si puissante sur quelques-uns d'eux , qu'elle leur ôte toute autre considération , & même celle de la mort. Tout le monde sait que ces malheureux , destinés à subir les rigueurs de la Justice , meurent contents , pourvu qu'ils meurent ivres. Voici ce qui arriva à Lincoln , Ville assez grande de ce voisinage , il y a quelques années. Cinq ou six misérables y étoient dans les prisons condamnés à la mort , pour avoir volé sur les grands chemins. Deux jours auparavant celui où ils devoient être exécutés , ils trouverent le secret de sortir du lieu où ils étoient enfermés , par le moyen d'un trou qu'ils pratiquerent dans le mur : malheureusement , l'endroit où ils arriverent en

sortant du cachot , étoit un cellier : ils s'étoient échauffés en travaillant , il y avoit de bonne biere , & ils en burent tant , qu'on les y retrouva tous ivres le lendemain.

Au milieu de toute cette aisance , il est cependant facile de s'appercevoir , qu'ici le Payfan n'est pas aussi gai qu'en France , de sorte que peut-être est-il plus riche , sans être en effet plus heureux. Les Anglois de tous les états se ressentent de cette tristesse , qui fait une partie de leur caractère National. Ici les Payfans montrent peu de gaieté , même dans leur ivresse. En France , au contraire , dans plus d'une Province , le Payfan ne boit que de l'eau , & n'en est pas moins joyeux. Le Berger en conduisant ses troupeaux , le Laboureur courbé sur sa charrue , l'Ouvrier même au milieu des travaux les plus pénibles , parmi nous tout le monde chante : soit que la plupart ne sentent pas les peines de leur état , soit qu'ils ne chantent que pour se soulager , c'est que je ne n'examine pas ; toujours est-il sûr que par tempéra-

ment ou par réflexion, ils prennent le parti le plus sage.

Le Peuple en France est d'humeur douce, & se contente de peu ; c'est celui de l'Europe le mieux constitué pour être heureux, & sa modération prouve, ce me semble, combien il mérite de l'être. Henri IV. qui le connoissoit & qui l'aimoit, eut à peine rétabli le calme dans son Royaume, qu'il sentit la nécessité de soulager les Campagnes. Aussi sage Politique, que bon Roi, il vouloit que ceux qui cultivent la terre pussent en recueillir les fruits sans amertume. La mort l'enleva trop tôt à la France. Je souhaite qu'un Roi qui aime autant ses Sujets que le sage Monarque sous lequel nous vivons, puisse exécuter ce projet, digne de celui de ses Ancêtres qui s'est appelé le Pere du Peuple.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR ;

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXXIX.

A Monsieur DU CLOS, de l'Académie
des Inscriptions & Belles Lettres.

Sur les Tragédies de Shakespear.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

ON nous a donné depuis quelques années différents Ouvrages Anglois, qui ont été bien reçus parmi nous. Le Traducteur de Milton, qui a rendu le sublime de ce Poëte avec autant de force & d'élévation que la Prose en comporte, du moins dans notre Langue, nous a fait admirer le *Paradis perdu* : les deux Essais de M. Pope, que M. l'Abbé du Resnel a mis si heureusement en Vers François, ont reçu les applaudissemens qu'ils méritent ; nous avons accueilli tout ce qu'on nous a traduit des Ouvrages du Docteur Swift. Mais quant aux Pièces du Théâtre Anglois, que vous désireriez de connoître, la plupart auroient de la peine à réussir

parmi nous. Les Tragédies Angloises ne sont pas moins opposées à notre goût, que leurs Comédies le sont à nos mœurs. Il seroit même très-difficile d'en donner des extraits dans le goût de ceux que le P. Brumoy a faits du Théâtre Grec. Si un pareil travail satisfaisoit les gens de Lettres, je doute qu'il eût de quoi plaire aux gens du monde.

Le premier Auteur Dramatique Anglois, Shakespear, n'en doutez pas, Monsieur, est un grand Poète ; quelques beautés de ses Ouvrages qui ont été rendues dans notre Langue, en sont une preuve ; mais des Traductions complètes, ou des extraits fidèles de ses meilleures Pièces, feroient beaucoup de tort en France à sa réputation (*). Peut-être qu'en ce qu'il a de beau, il ne le cède à aucun Auteur ancien ou moderne : c'est dommage qu'il tombe

(*) Le Théâtre Anglois de M. De la Place, qui a paru depuis, n'a pas laissé de réussir, & ce succès est dû autant aux talents du Traducteur qu'aux peines prodigieuses qu'il a prises, pour que les défauts de ce Poète n'empêchassent pas de goûter dans notre Langue les beautés réelles de ses Ouvrages.

si souvent dans le bas & dans le puérile. Autant on a de plaisir à voir un morceau détaché d'une de ses Tragédies, autant on auroit de peine à en lire aucune d'un bout à l'autre. Les productions admirables de son génie, font un contraste perpétuel avec celles de son mauvais goût ; à la suite de la plus belle Scene, il faut s'attendre à la plus ridicule. En faveur de ces beaux endroits, les Anglois lui pardonnent tout le fatras dont ses Ouvrages sont remplis ; nous ne serions pas si indulgens. Quelques Scenes languissantes de Corneille empêchent qu'on ne joue plusieurs de ses Pièces, où il y en a tant d'autres de si belles. Sertorius, Othon, sont des Tragédies que l'on peut regarder comme prosrites au Théâtre.

Les Anglois ont pour leur Shakespear une admiration outrée : quand il paroîtroit en François avec tout le mérite qu'il peut avoir dans sa Langue, nous rabattrions toujours beaucoup des éloges qu'ils en font, & ses Admirateurs ne nous le pardoneroient pas. Nous serions révoltés

avec justice de voir allier perpétuellement la force & le sublime du grand Corneille, au Comique bas & trivial, aux pointes, aux jeux de mots, & à toutes les misérables plaisanteries de nos anciennes Tragédies sur les Mysteres de la Passion.

Je vais vous en donner quelques exemples ; la Scene du troisieme Acte de la Tragédie de *Jules-César* est sans contredit celle où le génie de Shakespear s'éleve le plus haut, & tombe au plus bas. Le célèbre M. De Voltaire en a déjà fait connoître l'esprit ; pour vous mettre mieux en état de juger de l'Auteur même, je me propose de vous la traduire mot à mot.

B R U T U S.

» Romains , compatriotes & amis,
 » écoutez-moi pour ma défense, &
 » soyez attentifs pour que vous puissiez
 » m'entendre ; croyez-moi pour
 » mon honneur, & rendez justice à
 » mon honneur pour que vous puissiez
 » me croire ; jugez - moi dans
 » votre sagesse, & éveillez vos sens,
 » pour que vous puissiez me juger
 » plus

» plus équitablement. S'il y a dans
 » cette Assemblée quelques Amis de
 » César , je leur déclare que l'amitié
 » que Brutus portoit à César , n'étoit
 » pas moindre que la leur ; si donc
 » un de ses Amis me demande pour-
 » quoi Brutus s'est élevé contre Cé-
 » sar , voici ma réponse : ce n'est
 » pas que j'aimasse moins César , c'est
 » que j'aimois Rome encore davan-
 » tage. Choisissez-vous de voir César
 » vivant & de mourir ses esclaves ,
 » plutôt que d'être tous libres par sa
 » mort ? Comme César m'aimoit , je
 » le pleure ; comme il étoit heureux ,
 » je m'en réjouis ; comme il étoit
 » vaillant , je l'honore ; mais comme
 » il étoit ambitieux , je l'ai tué. Ainsi ,
 » voilà des larmes pour sa tendresse ,
 » de la joie pour ses succès , du res-
 » pect pour sa valeur , & la mort
 » pour son ambition. Qui de vous
 » est assez lâche pour vouloir être
 » esclave ? S'il en est un seul , qu'il
 » parle , car c'est lui que j'ai offensé.
 » Qui de vous est assez dépravé pour
 » ne vouloir pas être Romain ? S'il
 » en est un seul , qu'il parle , car c'est

» lui que j'ai offensé. Qui de vous
 » est assez méprisable pour ne pas
 » aimer sa Patrie ? S'il en est un seul ,
 » qu'il parle ; car c'est lui que j'ai
 » offensé.... J'attends que quelqu'un
 » me réplique....

P L E B E I E N S.

» Personne , Brutus , personne.

B R U T U S.

» Je n'ai donc offensé personne ?
 » Je n'ai pas plus fait à César que
 » vous feriez vous-mêmes en pareil
 » cas à Brutus. La raison de sa mort
 » est enregistrée dans le Capitole. Sa
 » gloire n'est point obscurcie en ce
 » qu'il avoit de grand , ni ses offen-
 » ses même pour lesquelles il a souf-
 » fert la mort , ne sont point aggra-
 » vées. Voici son corps qu'on appor-
 » te , suivi de Marc-Antoine , qui le
 » pleure , & qui , sans avoir eu de
 » part à sa mort , en recevra le bé-
 » néfice ; & qui de vous ne le recevra
 » pas ? Je vous laisse , en vous assu-
 » rant , que comme j'ai tué mon meil-
 » leur Ami pour le bien de Rome ,
 » j'ai le même poignard pour moi-
 » même lorsqu'il plaira à mon Pays
 » de demander ma mort.

Antoine parle ensuite , & détruit l'effet de cette Harangue par une autre , qui n'est pas moins pathétique. (*) Cette Scene , où sont ces deux Chefs-d'œuvre , finit par le Comique le plus bas & le plus ridicule. Antoine n'a pas plutôt inspiré au Peu-

(*) Quelles images ! Que de force ! Quelle Poésie ne trouve-t-on pas dans la peroraison du Discours d'Antoine ? Quoi de plus propre à émouvoir les esprits & à toucher les cœurs d'un Peuple aussi sensible à ces sortes de spectacles , qu'on a remarqué que l'étoient les Romains :

A N T O I N E.

„ Romains, vos larmes peuvent couler... Regardez : Ici, Cassius enfonce son poignard... Ici, Casca plonge le sien... Là, Brutus a frappé... C'est jusqu'ici que le sang a réjailli , comme pour s'assurer qu'il étoit versé par la main de ce même Brutus si chéri de César... Ce coup affreux lui fut le plus sensible : César y succomba. L'ingratitude, plus meurtrière encore aux yeux de ce Héros , que les poignards des Conjurés , pénétra , perça ce grand cœur... César ne vit plus rien après avoir vu Brutus armé contre lui... La trace de son sang peut encore peindre à vos yeux & sa marche & sa chute... Quelle chute, grands Dieux ! Quel spectacle , mes amis ? Le même coup nous a tous fait tomber : Quoi , vous pleurez... La pitié vous saisit ? Ne cachez point vos larmes : elles honorent l'humanité. Ne retenez point vos sanglots à l'aspect de ce corps déchiré.... Le voilà , ce César qui vous aimoit ; le reconnoissez-vous en cet affreux état ?

P L E B I E N S.

„ O César !... O jour terrible !... Il faut qu'il soit vengé , &c.

ple l'ardeur de venger la mort de César , qu'on voit paroître un nouveau Personnage. Le Peuple l'entoure avec empressement , lui demande quel est son nom , d'où il vient , & où il va , s'il est garçon ou marié , &c. Il répond qu'il s'appelle Cinna , & aussitôt le Peuple s'écrie : *C'est un des conspirateurs , mettons-le en pieces. Non , Messieurs , dit le pauvre misérable , tout effrayé , je suis Cinna le Poète. N'importe , reprend la populace , déchirons - le pour ses mauvais Vers.* Voilà comme finit d'ordinaire tout le Tragique de Shakespear , voilà comme toutes ses Pieces sont bigarrées de Scenes pathétiques & de Scenes bouffonnes.

Il transporte le quatrieme Acte de la même Piece au camp de Sardis. Brutus y reproche à Cassius son avarice , non d'un ton sévère , mais d'un ton de crocheteur ; & lorsque ces deux Généraux sont occupés des plus grands intérêts , un nouveau Poète ne vient les interrompre que pour se faire traiter de bélître , & se faire chasser à coups de pied.

Au cinquieme Acte , la Scene est à Philippes. Avant que la bataille se donne , il s'y passe un pourparler entre Brutus & Cassius d'un côté , & Octave & Antoine de l'autre. A la grossiereté des injures qu'ils se disent les uns aux autres dans cette entrevue , on ne peut pas les prendre pour des Romains ; & souvent en effet dans les Personnages que Shakespear a mis sur la Scene , on reconnoît le ton du compere & de la commere de l'Auteur. Ce Poète , qui peint la Nature sans aucun choix , ne craint pas de faire paroître César en bonnet de nuit ; vous sentez par là combien il doit le dégrader , s'il est vrai qu'il n'y ait point de Héros en robe de chambre. Dans quelques-unes de ses Pieces il fait paroître les siens en deshabillé. Quelquefois même il nous les représente ivres.

Outre cela , la plûpart de ses Ouvrages ne sont ni des Tragédies , ni des Comédies , ce sont ce que les Anglois appellent des Pieces Historiques , c'est-à-dire l'Histoire de quelque Prince mise en Dialogue , &

bigarrée de la plus basse bouffonnerie. Ceux qui ont assez de patience pour dévorer l'ennui qu'elles causent à la lecture , en sont dédommagés par de beaux morceaux qu'on y trouve de temps en temps : comme Shakespeare étoit un homme de génie , la plus mauvaise de ses Pièces en conserve le caractère. Son Comique, toujours original , est quelquefois heureux. On y trouve par-ci par-là d'excellentes plaisanteries ; mais le plus souvent le gros ventre ou le large chapeau de l'Acteur , font la plus grande partie du Comique de son rôle. Ce *Falstaff* , si célèbre sur le Théâtre Anglois , n'est communément qu'un Bouffon du ton de *Dom Japhet d'Arménie* , excepté que celui-ci ne parle que d'Empires & de Couronnes , & l'autre que de couper des bourses , & de détrouffer les Passants.

A l'égard du style , c'est la partie qui distingue le plus Shakespeare des autres Poètes de sa Nation , c'est celle où il excelle. Il peint tout ce qu'il exprime. Il anime tout ce qu'il

dit. Il parle, pour ainsi dire, une Langue qui lui est propre, & c'est ce qui le rend si difficile à traduire. Il faut pourtant avouer aussi, que si quelquefois les expressions sont sublimes, souvent il donne dans le gigantesque. Ainsi, dans cette Piece de *Jules - César*, Portia, femme de Brutus, se plaint à lui de ce qu'il a des secrets pour elle, & lui demande si elle ne demeure plus que dans les fauxbourgs de son bon plaisir? Croiroit-on que cette phrase ridicule pût être de l'Auteur de la Harangue que vous venez de lire?

D'un autre côté, je ne puis passer sous silence un trait de cette Tragédie, qui marque, ce me semble, autant de finesse d'esprit, que le discours de Brutus suppose d'élévation. Décius dit, en parlant de César : *Il se plaît à entendre dire, qu'on surprend les lions avec des filets, & les hommes avec des flatteries, &c. mais quand je lui dis qu'il hait les Flatteurs, il m'approuve, & ne s'apperçoit pas que c'est en cela que je le flatte le plus.*

L'idée que je vous donne ici de

ce grand Poète , est si différente de celle qu'en ont les Anglois , qui , la plupart , le préfèrent à Milton , & du jugement même que quelques-uns de nos Auteurs en ont porté , que je ne puis trop appuyer un sentiment qui doit vous paroître hazardé ; voici donc encore une de ses Scenes les plus pathétiques : elle est de CORIOLAN. Acte V.



INTERLOCUTEURS.

CORIO LAN, VIRGILIE, VOLUMNIE,
VALERIE, *le jeune* MARTIUS,
AUFIDIUS, *suite.*

CORIO LAN.

„ **M**A vertueuse Epouse s'avance
 „ la premiere ; cette mere
 „ aussi tendre que respectable à qui
 „ je dois le jour, la suit & conduit
 „ par la main son petit-fils. Mais,
 „ étouffons tout sentiment de ten-
 „ dresse ; la Nature doit être sans
 „ pouvoir sur moi. Que l'endurcis-
 „ sement me tienne lieu de vertu.
 „ Ne faisons attention ni à l'état où
 „ elles paroissent, ni à ces regards
 „ touchants, auxquels les Dieux mê-
 „ me ne feroient pas insensibles.....
 „ Que fais-je ? Je m'attendris malgré
 „ moi : je sens que je suis homme
 „ comme un autre. Lorsque ma mere
 „ se prosterne en m'abordant, n'est-ce
 „ pas comme si l'Olympe suppliant,
 „ se courboit devant une motte de
 „ terre ? L'intercession peinte sur le

„ visage de mon jeune fils réclame les
 „ droits de la Nature. Non , que les
 „ Volsques ravagent l'Italie, & fassent
 „ passer la charrue sur les murs dé-
 „ truits de Rome. Je ne serai point
 „ assez foible pour obéir à l'instinct
 „ qui commande aux animaux , je
 „ demeurerai aussi ferme que si j'étois
 „ dans le cas d'être l'Auteur de moi-
 „ même & de ne connoître aucun
 „ parent.

V I R G I L I E.

„ Seigneur ! Cher Epoux !

C O R I O L A N.

„ Mes yeux ne sont plus les mê-
 „ mes que ceux que j'avois à Rome.

V I R G I L I E.

„ La tristesse , qui nous a si fort
 „ changées , nous le fait penser ainsi.

C O R I O L A N.

(à part.)

„ Tel qu'un mauvais Aâteur , j'ai
 „ déjà oublié mon rôle , & je suis
 „ totalement déconcerté.

(à Virgilie.)

„ O moitié de moi-même la plus
 „ précieuse ! oubliez ma tyrannie ,
 „ mais n'exigez pas que je pardonne

„ à nos Romains. Souffrez ce baiser,
 „ il est aussi doux que ma vengean-
 „ ce , je le voudrois aussi long que
 „ mon exil.... O Dieux que j'in-
 „ voque ! O vous , la mere la
 „ plus noble qui soit sur la terre !
 „ Voyez-moi tomber à vos pieds (*),
 „ & vous donner des marques d'un
 „ respect au-dessus de celui des fils
 „ ordinaires.

V O L U M N I E.

„ Non , mon fils , leve-toi. C'est
 „ moi qui veux embrasser tes ge-
 „ noux (†), & qui contre l'ordre
 „ de la Nature te veux rendre les
 „ mêmes devoirs que si elle se trom-
 „ poit entre le fils & la mere.

C O R I O L A N.

„ Comment ? Que je vous souffre
 „ devant moi dans cet état ! Vous ,
 „ à genoux devant un fils malheu-
 „ reux ! Tout est donc renver-
 „ sé : les cailloux d'un rivage aride
 „ vont donc occuper la place des
 „ étoiles ; & les Cédres orgueilleux

(*) Il se met à genoux.

(†) Elle se met à genoux.

„ qu'agitent les vents en courroux ,
„ celle du brillant Astre du jour.
„ N'est-ce pas recourir jusqu'à l'im-
„ possibilité , pour obtenir la chose ,
„ à la vérité , la plus difficile ?

V O L U M N I E.

„ Je vois dans mon fils un Héros ,
„ que du moins j'ai aidé à former.
„ Connois-tu cette Dame ?

C O R I O L A N.

„ Oui , c'est la noble Sœur de Pu-
„ blicola. L'Astre le plus brillant de
„ Rome , chaste comme la glace for-
„ mée par le froid, de la neige la plus
„ pure , & que l'on voit pendre au
„ fronton du temple de Diane. Chère
„ Valérie.

V O L U M N I E *montrant le jeune*
M A R T I U S.

„ Voici encore un petit abrégé de
„ Coriolan , qui , avec le temps, peut
„ devenir un jour aussi grand que
„ lui-même.

C O R I O L A N.

„ Veuille le Souverain des Dieux
„ que celui de Rome & des Guer-
„ riers t'inspire de nobles pensées !

„ afin que tu puisses vivre sans re-
 „ proche , & que tu sois dans les
 „ guerres , remarquable comme une
 „ Balise dans les mers qui fait éviter
 „ les écueils & sauve ceux qui la
 „ regardent.

V O L U M N I E.

„ A genoux , petit.

C O R I O L A N.

„ Oui , tu es mon fils.

V O L U M N I E.

„ Ce fils , votre épouse , la noble
 „ Valérie & moi , nous vous sup-
 „ plions tous....

C O R I O L A N.

„ Et moi , je vous en conjure ,
 „ arrêtez ; ou si vous avez quelque
 „ chose à me demander , souvenez-
 „ vous auparavant que vous ne pou-
 „ vez pas prendre pour un refus ce
 „ que j'ai juré de ne vous point ac-
 „ corder. Ne me commandez pas de
 „ renvoyer mes soldats , ni de capi-
 „ tuler de nouveau avec de perfides
 „ Romains. Ne me reprochez point
 „ d'être en cela dénaturé. N'espérez
 „ pas enfin que de froides raisons
 „ puissent éteindre l'ardeur de la

„ sang de ta femme & de tes enfants.
 „ Quant à moi , mon fils , tu dois me
 „ connoître , du moins mon parti est
 „ pris ; ne crois pas que j'attende que
 „ le sort termine une semblable guer-
 „ re. Si je ne puis te persuader de
 „ préférer à la destruction d'un des
 „ Partis , une paix qui peut être avan-
 „ tageuse à tous les deux , sois sûr
 „ qu'au premier pas que tu feras
 „ pour attaquer ton Pays , il te fau-
 „ dra fouler aux pieds les entrailles
 „ de la mere infortunée qui t'a mis
 „ au monde.

V I R G I L I E.

„ Oui , cruel , & celles aussi qui
 „ ont mis au jour cet enfant , pour
 „ être l'héritier de votre nom & de
 „ vos vertus.

Le jeune M A R T I U S.

„ Il ne me foulera pas aux pieds ,
 „ je me sauverai jusqu'à ce que je
 „ sois plus grand , & alors je me
 „ battraï.

C O R I O L A N.

„ Pour ne point éprouver de ten-
 „ dresse de femme , il faudroit ne
 „ voir

„ voir ni femme, ni enfant. Je me suis
 „ arrêté trop long-temps.

V O L U M N I E.

„ Non , ne vous éloignez pas ainsi.
 „ Si nous vous demandions de sau-
 „ ver les Romains , en perdant les
 „ Volsques que vous servez , vous
 „ pourriez nous reprocher de vou-
 „ loir votre déshonneur. Non , tout
 „ ce dont nous osons vous conjurer,
 „ c'est de réconcilier les deux Peuples,
 „ que les Volsques puissent dire :
 „ *nous avons accordé cette grace ; les*
 „ Romains : *nous l'avons reçue , &*
 „ que chacun dans l'un & l'autre
 „ Parti comble de bénédictions l'au-
 „ teur d'une paix si désirée ! Tu fais,
 „ ô fils magnanime ! que l'événement
 „ de la guerre est douteux ; mais
 „ que si tu conquiers Rome , un nom,
 „ l'objet des malédictions publiques,
 „ sera l'unique fruit de ta victoire.
 „ Voici ce que l'Histoire dira de toi :
 „ ce Romain avoit des vertus , mais
 „ ses derniers exploits en ont terni
 „ tout l'éclat. Il a détruit son Pays ,
 „ & son nom sera toujours en abo-
 „ mination à la postérité. Pourquoi

„ ne me réponds-tu pas , mon fils ?
„ Penses-tu qu'il soit d'un homme
„ généreux de ne pouvoir oublier
„ des injures ? Ma fille , parlez donc
„ à votre tour , il est insensible à
„ vos larmes. Parle , Martius , ton
„ enfance le touchera peut-être plus
„ que toutes nos raisons. Il n'est
„ point d'homme au monde qui doive
„ plus à sa mere ; cependant tous
„ mes discours ne peuvent l'émou-
„ voir. Fils ingrat ! tu n'as jamais
„ témoigné à ta mere aucune ten-
„ dresse , à cette tendre mere , qui ,
„ jalouse de ton honneur , t'a ouvert
„ elle-même les chemins de la gloire.
„ Dis que ma demande est injuste
„ & renvoie moi avec mépris ; mais
„ si elle ne l'est pas , tu manques de
„ probité comme de sentiment , &
„ les Dieux te puniront de ne pas
„ rendre à une mere ce que tu lui
„ dois. Il veut fuir ; qu'il rougisse
„ du moins de nous voir encore à
„ ses pieds. Son surnom de Corio-
„ lan enfle plus son orgueil que nos
„ prieres ne lui inspirent de pitié.
„ A genoux , Virgilie , c'est le dex-

„nier effort dont je me sens capable.
 „Après quoi il ne nous reste plus
 „qu'à retourner à Rome & qu'à
 „mourir parmi nos Compatriotes.
 „Regarde-nous du moins , regarde
 „cet enfant qui ne fait comment
 „s'expliquer , mais qui , à genoux ,
 „& les mains levées vers toi , donne
 „plus de force à nos prieres que tu
 „n'en as pour les refuser.... Il ne
 „répond rien.... Allons. Il semble
 „que le barbare ait eu une Volsque
 „pour mere , que sa femme soit dans
 „Corioli , & qu'il ait un fils qui lui
 „ressemble. Renvoie-nous du moins,
 „je n'ai plus rien à dire , j'attendrai
 „que Rome soit en feu pour rompre
 „le silence.

CORIO LAN , *tenant sa mere par la main , après un moment de silence.*

„O ma mere ! qu'avez-vous fait ?
 „Peut-être , du haut des Cieux , les
 „Dieux ont - ils été frappés d'une
 „Scene si extraordinaire. O ma
 „mere ! en triomphant de moi , la
 „victoire que vous remportez est
 „toute entiere pour Rome ; mais ,

„ croyez-moi , elle expose si elle ne
 „ perd pas votre fils. N'y pensons
 „ plus.... Aufidius , quoique je pren-
 „ ne le parti de cesser la guerre , je
 „ saurai faire une paix convenable.
 „ Dites , mon cher Aufidius , si vous
 „ eussiez été en ma place , auriez-
 „ vous pu refuser d'écouter une mere,
 „ lui auriez-vous moins accordé ?

A U F I D I U S.

„ J'ai été moi-même ému.

C O R I O L A N.

„ Oui , je jurerois que vous l'avez
 „ été , & j'ose dire qu'il n'étoit pas
 „ aisé de m'arracher les pleurs que
 „ je n'ai pu retenir. A présent , si
 „ vous avez de l'amitié pour moi ,
 „ conseillez-moi , quelle paix vou-
 „ lez-vous faire ? Pour moi , je n'irai
 „ point à Rome , je retourne avec
 „ vous , & je vous conjure d'ap-
 „ puyer de tout votre pouvoir le
 „ parti que je viens de prendre.
 „ O ma mere ! O mon épouse !

A U F I D I U S *à part.*

„ Je suis charmé que ta pitié te
 „ fasse manquer à ton honneur , j'en
 „ saurai profiter pour mes propres
 „ intérêts.

C O R I O L A N.

„ Allons, ami, nous boirons bien-
 „ tôt ensemble, & vous, (*à Volum-*
 „ *nie, Virgiliè, &c.*) vous reporte-
 „ rez à Rome un témoin plus sûr
 „ que des paroles. Entrez avec nous.
 „ Vous méritez que les Romains
 „ vous bâtissent un Temple. Toutes
 „ les forces de l'Italie & de ses
 „ Alliés, n'auroient pu me réduire
 „ à faire cette paix.

L'Histoire est rendue dans cette Scene avec une fidélité trop grande peut-être pour le Théâtre : la Tragédie n'admet pas ce que la Nature a de commun & de familier. La dignité n'est pas moins essentielle que la vérité, aux Personnages qui chauffent le Cothurne. En admirant dans ce tableau le coloris & l'expression même des figures ; je les voudrois dessinées d'un goût plus pur & plus élégant. Il est peint vigoureusement, mais il tient plus de la maniere de Rimbrant que de Raphael. J'aurois pu à la vérité supprimer ou changer des détails trop familiers ; mais ce n'eût pas été remplir mon objet :

J'ai voulu vous donner des preuves de ce que je vous ai avancé sur le compte d'un Poète dont les Anglois ne parlent qu'avec enthousiasme ; quelque art qu'ils emploient à exté-
nuer ses défauts , je me ferois un crime de les aggraver. Je suis son exemple , & me contente d'être fidèle dans mes portraits. Il a voulu peindre Coriolan tel qu'il l'a apperçu dans l'Histoire. Je tâche de rendre Shakespear tel que je le vois dans ses Pieces.

C'est dans le même esprit que j'ai traduit encore deux Scenes des genres les plus opposés , & où les Anglois prétendent qu'il a réussi également. J'ai cru devoir vous donner du moins un léger crayon de ce *Fals-taff* , qui étoit si fort du goût de la Reine Elizabeth , qu'en sa faveur Shakespear fut obligé de le ressusciter. Voici ces deux tableaux qui font un contraste assez marqué , & auxquels sûrement vous n'attacherez pas le même prix.

S C E N E I I.

De la premiere Partie D'HENRI IV.

LE PRINCE DE GALLES. SIR JEAN
FALSTAFF.

F A L S T A F F.

„ **H**ENRI, mon fils, quelle heure
est-il ?

L E P R I N C E.

„ A force d'avoir bu du vin d'Es-
„ pagne & dormi l'après-midi sur des
„ bancs avec ton gros ventre débou-
„ tonné, te voilà tellement absorbé
„ dans la crapule, que tu as oublié
„ en effet ce que véritablement tu
„ voudrois savoir. Que diable as-tu
„ à faire avec le temps qui se passe,
„ à moins que les heures ne fussent
„ des verres pleins de vin ; les mi-
„ nutes, des chapons ; les cadrans,
„ des enseignes de mauvais lieux ;
„ les cloches, des langues de femmes
„ qui y invitent les passants, & que
„ le brillant soleil lui-même ne fût
„ quelque effrontée appétissante en
„ taffetas couleur de feu ? Quelle

H iv

„ autre raison peux-tu avoir pour
 „ faire une pareille question ?

F A L S T A F F.

„ Tu veux la savoir , la voici.
 „ Nous autres qui mettons les Pas-
 „ sants à contribution , nous ne mar-
 „ chons qu'à la clarté de la Lune &
 „ des Etoiles , la grande lumière de
 „ ce beau blond , Mr. Phébus , nous
 „ déplaît ; & je t'en prie , mon cœur ,
 „ quand tu seras Roi , comme Dieu
 „ veuille que ta grace , (Majesté de-
 „ vois-je dire) car de grace , tu n'en
 „ as aucune.

L E P R I N C E.

„ Quoi , aucune ?

F A L S T A F F.

„ Non , je te jure , pas la moindre.

L E P R I N C E.

„ Hé bien donc , alors ? Parle fran-
 „ chement.

F A L S T A F F.

„ Je t'en conjure donc , mon cœur ,
 „ quand tu seras Roi ne permets pas
 „ pas que nous autres , qui sommes
 „ les gardes du corps de la nuit ,
 „ nous soyons appelés voleurs de la
 „ beauté du jour. Fais-nous plutôt
 „ nommer

„ nommer Gardes-forêts de Diane ,
 „ Gentilshommes de l'obscurité , Mi-
 „ gnons de la Lune , & qu'on nous
 „ regarde comme gens de bon gou-
 „ vernement , étant gouvernés com-
 „ me la Mer l'est , par notre noble
 „ & chaste maîtresse la Lune , sous
 „ la protection de laquelle nous dé-
 „ trouffons les Passants. •

LE PRINCE.

„ Tu as raison , & cela est juste ;
 „ car la fortune de nous autres Che-
 „ valiers de la Lune , étant , ainsi
 „ que la Mer , gouvernée par elle ,
 „ a , comme la Mer , aussi son flux
 „ & reflux. Une bourse d'or enle-
 „ vée courageusement le Lundi au
 „ soir , dépensée le Mardi matin dans
 „ la débauche , en est la preuve ; elle
 „ est tantôt aussi bas que le pied de
 „ l'échelle , tantôt elle s'élève aussi
 „ haut que le sommet de la potence.

FALSTAFF.

„ C'est répondre comme il faut ,
 „ Henri : & mon Hôtesse , n'est-ce
 „ pas une drôlesse aussi douce qu'il
 „ en soit ?

L E P R I N C E.

„Douce comme le miel d'Hybla ;
 „mon vieux garçon du château , &
 „que dis-tu d'un pourpoint de buffle ,
 „n'est - ce pas une robe de prison
 „tout aussi douce ?

F A L S T A F F.

„Oh, oh, tu reviens à tes quo-
 „libets. Qu'ai-je à faire de ton pour-
 „point de buffle ?

L E P R I N C E.

„Et qu'ai-je à faire , moi , de ton
 „Hôteffe de taverne ?

F A L S T A F F.

„Comment ne l'as - tu pas fait
 „venir souvent pour compter avec
 „elle.

L E P R I N C E.

„Et t'ai - je jamais appelé pour
 „payer mon écot ?

F A L S T A F F.

„Non , je te rends justice , tu as
 „toujours tout payé ici.

L E P R I N C E.

„Sans doute , ici & ailleurs , tant
 „qu'il m'est resté un fol dans ma
 „poche ; je voudrais bien n'avoir
 „pas usé mon crédit.

F A L S T A F F.

„ Oui , de par tous les diables ,
 „ tu l'as usé , ton crédit , de maniere
 „ que s'il n'étoit pas ici apparent que
 „ tu es l'héritier apparent....

*(Il y a en Anglois un jeu de mots ,
 qui comme tant d'autres , ne peut se
 rendre en François.)*

„ Mais écoute , mon mignon , y
 „ aura-t-il encore des potences en
 „ Angleterre quand tu seras Roi ?
 „ La bride rouillée de nos vieux
 „ peres , la Loi gênera-t-elle tou-
 „ jours la résolution des braves gens ?
 „ Oh , je t'en prie , quand tu seras
 „ Roi ne pends pas un voleur .

L E P R I N C E.

„ Non , ce sera toi.

F A L S T A F F.

„ Moi ! En merveille. Oh , je ferai
 „ un bon Juge.

L E P R I N C E.

„ Tu juges déjà mal , je veux dire
 „ que tu auras la pendaïson des vo-
 „ leurs , & qu'ainsi tu seras un mer-
 „ veilleux bourreau.

F A L S T A F F.

„ A la bonne heure , j'aimerois

„ autant , en quelque forte , faire ce
 „ métier là , que celui de valeter à
 „ la Cour. Ma foi , j'y suis auffi mé-
 „ lancolique qu'un chat ou qu'un
 „ ours qu'on traîne par les rues.

L E P R I N C E.

„ Ou qu'un vieux lion , ou que
 „ le luth d'un amoureux.

F A L S T A F F.

„ Fort bien. Ou que le bourdon.
 „ d'une cornemuse de Lincolnshire.

L E P R I N C E.

„ Et que dis-tu d'un lievre ou d'un
 „ fossé marécageux ?

F A L S T A F F.

„ Tes comparaisons ne font rien.
 „ moins qu'agréables , & cependant
 „ tu ne te lasses pas d'en faire
 „ Avec cela tu es le meilleur enfant ,
 „ le plus charmant jeune Prince . . .
 „ Mais , laissons la bagatelle , il seroit
 „ à souhaiter pour toi & pour moi
 „ qu'il y eût quelque boutique où
 „ l'on pût acheter une bonne renom-
 „ mée. Un vieux Seigneur du Con-
 „ seil me parla vivement , l'autre
 „ jour , dans la rue , à ton sujet ; j'a-
 „ vouerai que je n'en tins aucun

„ compte , cependant il parloit très-
 „ fagement , & dans la rue encore.

LE PRINCE.

„ Tu fis bien , car la sagesse crie
 „ dans la rue , & personne ne l'écoute.

FALSTAFF.

„ Tu es incorrigible , mais si sé-
 „ duisant , que tu corromprois un
 „ Saint. Tu m'as fait beaucoup de
 „ tort , Henri , Dieu te le pardonne.
 „ Avant que je vécusse avec toi ,
 „ j'étois la simplicité même , & main-
 „ tenant , à dire la vérité , je sens
 „ que je suis un véritable vaurien.
 „ Il faut changer de vie , je le veux ,
 „ je te le jure. Si je ne le fais pas ,
 „ je suis un malheureux. Je ne veux
 „ pas me damner à jamais , pour
 „ aucun fils de Roi de la Chrétienté.

LE PRINCE.

„ Oh ça , maître Jean , où irons-
 „ nous demain couper une bourse ?

FALSTAFF.

„ Où tu voudras , mon fils , me
 „ voilà prêt , & si je ne paie pas
 „ de ma personne , je consens que
 „ tu me traites comme un misérable.

L E P R I N C E.

„ Voilà un bel amendement de
„ vie ! Tu te repens , dis-tu , & tu
„ veux encore couper des bourses.

F A L S T A F F.

„ Que veux-tu , Henri ? c'est ma
„ vocation. Ce n'est point pécher
„ pour un homme , que de travailler
„ dans sa vocation.

S C E N E I I I.

P O I N S , & les Acteurs précédents.

P O I N S.

„ **S** Achons si Gadshill aura arran-
„ gé la partie. S'il y a des hom-
„ mes de sauvés par leurs bonnes
„ actions , vous en voyez un pour le-
„ quel il n'y a pas en Enfer des
„ chaudières assez bouillantes , cette
„ panse monstrueuse est celle du plus
„ grand scélérat qui ait jamais crié
„ à un honnête-homme : la bourse
„ ou la vie.

L E P R I N C E.

„ Bon jour , Ned.

P O I N S.

„ Bon jour , notre cher Henri ;

„ bon jour , Jack. Comment vous
 „ êtes - vous arrangés le Diable &
 „ toi , au fujet de ton ame que tu
 „ lui as vendue le Jeudi-Saint pour
 „ une bouteille de ~~vin~~ de Madère
 „ & une cuiffe de chapon froid.

L E P R I N C E.

„ Sir Jean est homme de parole.
 „ Le marché tiendra , il ne fera pas
 „ mentir le proverbe , qui dit que le
 „ Diable aura ce qui lui appartient.

P O I N S.

„ Ainsi tu te damnes pour garder
 „ ta parole au Diable.

L E P R I N C E.

„ Autrement , il eût été damné
 „ pour le tromper.

P O I N S.

„ Oh ça , mes enfans , j'ai don-
 „ né pour demain rendez - vous à
 „ Gadshill , à quatre heures du
 „ matin. Il y a des Pélerins qui
 „ vont à Cantorbery avec de riches
 „ offrandes & des Marchands en
 „ route pour Londres , dont les bour-
 „ ses sont bien garnies , j'ai des mas-
 „ ques pour vous tous , vous avez

„ des chevaux , Gadshill couche ce
 „ soir à Rochester , j'ai commandé
 „ le souper pour demain à l'Auberge
 „ d'Eastcheap. Si vous acceptez la
 „ partie , elle ~~peut~~ peut manquer , je
 „ remplirai vos poches d'écus. Si
 „ elle ne vous plaît pas , allez-vous
 „ faire pendre.

F A L S T A F F.

„ Ecoute , pendart , si je n'y vais
 „ pas , je te pendrai pour y avoir été.

P O I N S.

„ Hé bien , ferez-vous des nôtres ?
 (*au Prince.*)

F A L S T A F F.

„ Réponds ? le promets-tu ?

L E P R I N C E.

„ Qui , moi ! que je vole. Moi ,
 „ un voleur ! Non , par ma foi.

F A L S T A F F.

„ Tu n'es ni bon compagnon , ni
 „ honnête homme , ni courageux ,
 „ enfin , tu n'es pas du sang royal ,
 „ si tu n'oses pas crier arrête , pour
 „ dix shellings.

L E P R I N C E.

„ Oh bien , une fois en ma vie ,
 „ je veux donc être coupeur de
 „ bourses.

FALSTAFF.

F A L S T A F F.

„ Ah ! c'est bien dit , &c.

Falstaff retiré , Poins détermine le Prince à se trouver au rendez-vous pour l'aider à jouer un tour qu'il ne pourroit exécuter seul.

„ *Falstaff, Harvey, Rossilt & Gadshill*, dit-il , feront le vol dont nous
 „ avons parlé vous & moi , nous n'y
 „ ferons pas , & lorsqu'ils auront le
 „ butin , si vous & moi ne les volons
 „ pas , je veux qu'on m'ôte la tête
 „ de dessus les épaules. *Il a d'autres*
 „ *masques & des habits différents pour*
 „ *les empêcher d'être reconnus de leurs*
 „ *camarades* , il les donne pour d'aussi
 „ grands poltrons qu'aucun de ceux
 „ qui ont jamais tourné le dos , les
 „ fanfaronnades , les exagérations ,
 „ les mensonges incompréhensibles
 „ que ce gros coquin de Falstaff ne
 „ manquera pas de faire , seront un
 „ fonds de plaisanterie inépuisable
 „ pour toute une semaine.

La partie s'exécute comme elle est
 projetée , & l'on en rit encore tous
 les jours au Théâtre Anglois.

ACTE IV. SCENE X.

Seconde Partie du Roi Henri IV.

*La Scene est dans la chambre du Roi,
le Roi étant dans son lit.*

*Le Duc de GLOUCESTER, le Duc de
CLARENCE, WARWICK, le Prince
HENRI, les Seigneurs de la Cour.*

L E P. H E N R I.

„ Quelqu'un a-t-il vu le Duc
„ de Clarence,

C L A R E N C E.

„ Je suis ici, mon frere, & je suis
„ fort assoupi.

L E P. H E N R I.

„ Comment se porte le Roi ?

G L O U C E S T E R.

„ Fort mal.

L E P. H E N R I.

„ Sait-il les bonnes nouvelles ? Il
„ faut les lui dire.

G L O U C E S T E R.

„ Son état a encore empiré en les
„ apprenant.

L E P. H E N R I.

„ S'il est malade de joie, je vous
„ garantis qu'il guérira sans les Mé-
„ decins.

W A R W I C K.

„ Milords, ne faites pas tant de
„ bruit ; Prince, parlez plus bas, le
„ Roi votre pere paroît avoir en-
„ vie de dormir.

C L A R E N C E.

„ Passons dans une autre chambre.

W A R W I C K *au Prince.*

„ Votre Altesse veut-elle venir
„ avec nous ?

L E P. H E N R I.

„ Non, je veux rester seul & veil-
„ ler ici auprès du Roi.

Ils sortent tous.

L E P. H E N R I *seul.*

„ Pourquoi cette Couronne, si
„ contraire au repos, se trouve-t-elle
„ sur cet oreiller ? O toi, vain or-
„ nement, que l'or & les diamants
„ rendent si éclatant ! Tu fatigues
„ encore plus que tu n'ornes la tête
„ qui te porte ; celui qui n'a sur la
„ sienne qu'un simple bonnet, dort
„ mille fois plus à son aise. C'est toi

» qui est cause que les soins & les
» allarmes environnent le lit des Rois,
» ne permettent pas au sommeil d'en
» approcher. O Majesté Royale ! tu
» n'es souvent pour le Prince, revêtu
» de ton éclat , que comme une riche
» cuirasse , qui , dans la chaleur du
» jour , fait payer cher par son poids,
» l'utilité dont elle est. Mais quoi !
» je vois près de la bouche du Roi
» du duvet qui est immobile , c'est
» une preuve qu'il ne respire plus.
» Sans doute ce sommeil est trop
» profond ; c'est celui qui a fait per-
» dre ce riche Diadème à tant de
» Rois d'Angleterre. O mon Pere !
» je te dois des pleurs & des regrets
» la nature , l'amour & la tendresse
» filiale te payeront abondamment ;
» tu me dois, à moi , cette Couronne
» Impériale , qui m'appartient comme
» à ton successeur immédiat. La voici.
» Le Ciel me la garde. Toute la force
» du monde réunie dans le bras d'un
» Géant , ne m'arrachera pas cet hon-
» neur héréditaire , & telle que je
» l'ai reçue de toi , telle je la laisserai
» aux miens.

Il sort.

SCENE XI.

LE ROI, WARWICK, GLOUCESTER,
CLARENCE.

LE ROI.

„ Warwick ! Gloucester ! Cla-
rence !

CLARENCE.

„ Le Roi n'appelle-t-il pas ?

WARWICK.

„ Que souhaitez votre Majesté ?
„ Comment se trouve-t-elle ?

LE ROI.

„ Milords, pourquoi m'avez-vous
„ laissé seul ?

CLARENCE.

„ Nous avons laissé ici le Prince
„ mon frere , qui devoit ne vous
„ pas quitter.

LE ROI.

„ Le Prince de Galles ! où est-il ?
„ je veux le voir.

WARWICK.

„ La porte est ouverte , il faut
„ qu'il soit sorti par-là.

G L O U C E S T E R.

„ Sûrement il n'est point passé par
„ la chambre où nous étions.

L E R O I.

„ Où est la Couronne ? Qui l'a
„ ôtée de dessus mon oreiller ?

W A R W I C K.

„ Sire , lorsque nous nous sommes
„ retirés , nous l'y avons laissée.

L E R O I.

„ Le Prince l'a emportée. Allez
„ le chercher : son impatience lui
„ a-t-elle déjà fait prendre mon som-
„ meil pour celui de la mort ? Mi-
„ lord Warwick , tâchez de le trou-
„ ver & amenez-le à l'instant ; le cha-
„ grin que me donne une telle action
„ de sa part , joint à ma maladie , ache-
„ ve de me tuer. Hélas , mes enfants ,
„ vous voyez quelle est la perversité
„ de l'homme , & combien peu il est
„ sensible à la voix de la Nature , lors-
„ que celle de l'ambition lui parle.
„ C'est en vain qu'un pere tendre
„ veille & se fatigue sans cesse pour
„ ses enfants , toute sa tendresse ; tous
„ ses soins lui sont comptés pour rien ;
„ on veut le dépouiller : ainsi , lorsque

„ l'abeille , ayant voltigé de fleurs
 „ en fleurs , revient après beaucoup
 „ de travail à la ruche chargée de
 „ cire & de miel , on l'affaffine pour
 „ ses peines. Voilà l'image triste ,
 „ mais fidelle , de ce qui m'arrive.

Warwich rentre.

„ Où est donc le Prince ? Il attend
 „ apparemment que la maladie , qui
 „ seconde si bien ses vœux , l'ait dé-
 „ livré de moi.

W A R W I C K.

„ Sire , j'ai trouvé le Prince dans
 „ la chambre prochaine tellement
 „ abymé dans la douleur & dans les
 „ regrets , & répandant des larmes
 „ avec un air si touchant que l'hom-
 „ me , dont le cœur seroit le plus
 „ dur & le plus feroce , en seroit
 „ attendri , & ne pourroit s'empê-
 „ cher de mêler ses pleurs aux siens.
 „ Le voici.

L E R O I.

„ Mais pourquoi a-t-il emporté
 „ ma Couronne ?

Le Prince Henri entre.

Je l'apperçois.

„ Approche-toi , Henri. Sortez de

» la chambre & laissez - nous seuls.

Ils sortent.

L E P. H E N R I.

» Je n'espérois plus vous entendre
» parler encore.

L E R O I.

» Tu ne le souhaitois peut - être
» pas , Henri , je te lasse , je vis trop
» long - temps pour toi. L'ardeur
» d'occuper ma place te transporte
» au point , que tu t'empares de mes
» honneurs avant que ton heure soit
» arrivée ? O jeunesse insensée ! Aussi
» aveugle que coupable , tu cherches
» la grandeur , c'est un fardeau dont
» tu ne pourras soutenir le poids.
» Attends encore un moment ; le
» peu qui m'en reste est prêt à s'é-
» clipser. La nuit s'approche , tu as
» ravi ce qui , dans quelques heures,
» étoit à toi sans injustice ; ainsi à
» ma mort , tu ne trompes pas mon
» attente. Ta vie ne m'a que trop
» prouvé que tu ne m'aimois pas ,
» tu veux que j'en emporte l'assuran-
» ce dans le tombeau. Tes secrètes
» pensées sont autant de poignards ,
» que tu as aiguisés sur ton cœur de

» pierre , pour m'arracher une demie
 » heure de ma foible vie. Quoi , ne
 » peux-tu me supporter encore une
 » heure ? Hé bien ! va , creuse mon
 » tombeau : ordonne que la cloche
 » annonce au peuple , non que je
 » suis mort , mais que tu es déjà cou-
 » ronné. Que les pleurs dont tu de-
 » vois arroser mon cercueil te tien-
 » nent lieu de l'huile sacrée qui doit
 » oindre ta tête. Ne vois plus en moi
 » que ce que je vais bientôt devenir.
 » Donne aux vers ce qui t'a donné
 » la vie , chasse mes Officiers , romps
 » mes Decrets , change , bouleverse
 » tout ; car le temps est arrivé de
 » ne plus reconnoître de Loi. Henri
 » V. est couronné. La vanité est sur
 » le Trône , la grandeur Royale s'é-
 » clipse. Hors d'ici , vous tous , Mi-
 » nistres sages & fidelles. Le Roi
 » d'Angleterre n'aura , pour présider
 » à ses Conseils , que les infâmes
 » débauchés avec qui il a passé sa
 » jeunesse. Rassemblez-les , Prince ,
 » de tous côtés. Recevez à votre
 » Cour tous les mauvais sujets dont
 » nos voisins vont purger leurs Etats.

» Quel charme pour eux ! Ont-ils
» des misérables qui sachent jurer ,
» boire , danser , faire la débauche
» toute la nuit , voler , assassiner ;
» commettre en un mot les plus
» grands crimes & les plus grandes
» infamies ? Qu'ils se réjouissent , ils
» en feront délivrés. C'est aux der-
» niers des hommes , c'est à ces scé-
» lérats que l'Angleterre donnera des
» charges , des honneurs , du crédit .
» Henri V. a rompu le frein qui le
» retenoit. L'injustice va régner , &
» tout innocent va devenir sa proie .
» O mes tristes sujets , que je plains
» votre sort ! O mon pauvre Royau-
» me , que les guerres civiles ont fi-
» cruellement déchiré , si tous mes
» soins n'ont pu empêcher les désor-
» dres dont tu gémis , que deviendras-
» tu lorsque les désordres feront l'uni-
» que soin de ceux qui te gouverne-
» ront ? Tu redeviendras un désert
» & ne seras plus peuplé que de
» loups , tes anciens habitants .

L E P. H E N R I à genoux.

» O mon Pere & mon Roi ! con-
» noissez mieux votre fils , & rendez-

» lui votre tendresse. Sans l'abon-
 » dance de mes larmes qui ne me
 » permettoient pas de pouvoir parler,
 » j'aurois arrêté le cours des cruels
 » & sévères reproches où votre cha-
 » grin s'est livré contre moi, & que
 » j'ai eu la douleur d'être forcé d'en-
 » tendre. Voilà votre Couronne.
 » Puiffe-t-elle vous être long-temps
 » conservée par celui qui porte la
 » Couronne immortelle! A vos pieds,
 » où je vous rends mon hommage
 » avec toute la soumission & tout le
 » respect que je vous dois, & j'ose
 » dire encore avec une satisfaction,
 » qui ne peut venir que de la sensi-
 » bilité de mon cœur, puiffai-je ex-
 » pirer si j'ai formé quelque coupable
 » desir, & si votre vie ne m'est
 » plus précieuse que toutes les Cou-
 » rones du monde! Le Ciel m'est
 » témoin du désespoir où j'ai été, lors-
 » que m'approchant de ce lit, votre
 » Majesté m'a paru n'avoir plus aucun
 » signe de vie. Si je vous en impose,
 » que je meure dans cette habitude
 » de férocité & de dissolution où j'ai
 » passé ma jeunesse, & que je ne vive

» pas pour montrer au monde incré-
» dule le digne changement que je me
» propose ! Approchant , pour vous
» voir , & vous croyant mort , (&
» tout autre , en effet , s'y fût trompé
» comme moi) j'ai parlé à cette Cou-
» ronne comme si elle eût eu du sen-
» timent , & je lui ai adressé ces re-
» proches : les soins que tu entraînes
» ont abrégé les jours de mon pere ,
» c'est pourquoi l'or dont tu es com-
» posée , est de tous le moins dési-
» rable , quoique le plus éclatant :
» D'autre de moindre titre , est beau-
» coup plus précieux ; celui qui est
» potable en médecine conserve la
» vie ; mais toi qui est si fin , si re-
» nommé , tu as fait périr celui qui
» te portoit. C'est en tenant ce dis-
» cours que je l'ai mise sur ma tête ,
» comme pour m'essayer avec un
» ennemi qui vient d'affaîner mon
» pere devant moi , & en héritier
» légitime épouser votre querelle ;
» mais si son aspect a infecté mon
» cœur de sentiments de joie ou de
» pensées d'orgueil , si la puissance
» qui y est attachée m'a causé le

» moindre plaisir , que le Ciel l'éloi-
 » gne à jamais de ma tête & me
 » réduise à l'état du plus pauvre de
 » tous vos sujets , qui s'agenouillent
 » devant cette Couronne avec crain-
 » te & tremblement.

L E R O I.

» C'est le Ciel même , ô mon fils ,
 » qui t'a inspiré la pensée de l'enle-
 » ver pour te donner les moyens de
 » regagner l'amour de ton pere , par
 » la maniere dont tu viens de t'ex-
 » cuser. Je ne crains point de te
 » laisser voir combien je suis touché
 » de la sagesse de tes discours & de
 » l'honnêteté de tes sentiments. Viens,
 » Henri , viens mon fils , assieds-toi
 » près de mon lit , & écoute les
 » derniers conseils que probablement
 » je pourrai te donner. Le Ciel, ô mon
 » cher fils , fait par quelles voies in-
 » directes j'ai obtenu cette Couron-
 » ne, & je fais moi-même avec quelle
 » inquiétude je l'ai portée. Elle pas-
 » sera à toi plus tranquillement &
 » tu la pourras posséder de même ;
 » on ne sera pas surpris de voir le
 » fils en hériter du pere , & tout ce

» qu'il m'en a coûté pour y parvenir
» sera enterré avec moi. Elle ne pa-
» roissoit sur mon front que comme
» un honneur arraché par des mains
» violentes. Plusieurs de ceux qui ,
» gagnés par mes artifices , m'ont
» aidé à la conquérir se sont repro-
» ché les secours qu'ils m'ont prêté
» & le sang qu'ils ont versé , ce qui
» a été cause qu'il a fallu continuer
» à en répandre , & que tant de que-
» relles & de massacres ont troublé
» la paix que j'aurois voulu procurer
» à mes peuples. Toutes ces craintes
» m'ont mis moi-même dans un péril
» continuel : c'est ainsi que tout mon
» Regne s'est passé. Maintenant ma
» mort change l'état des choses , ce
» que j'ai eu tant de peine à acquérir,
» parvient à toi naturellement , la
» Couronne est à toi par droit de
» succession. Cependant, quoique tu
» sois plus sûr que je ne pouvois
» l'être , tu n'es ni assez bien établi ,
» ni assez ferme sur le Trône , pour
» n'avoir pas besoin d'artifice & de
» prudence pour t'y maintenir. Ce
» n'est même que depuis peu, que ceux

„ dont la cruauté a été utile à mes des-
 „ feins , & dont la puissance m'étant
 „ depuis devenue suspecte , ont eu
 „ la douleur de se voir arracher leurs
 „ aiguillons & leurs dents dont ils
 „ auroient pu se servir pour me nuire.
 „ J'en voulois mener plusieurs à la
 „ Terre-Sainte ; de crainte que l'oi-
 „ siveté & le repos ne les fissent
 „ regarder de trop près à mon gou-
 „ vernement. C'est pourquoi , mon
 „ fils , si tu veux regner tranquille-
 „ ment , songe à occuper ces esprits
 „ remuants à des guerres étrangères.
 „ Par-là tu feras oublier mon regne
 „ & tu rendras le tien glorieux. Je
 „ voudrois pouvoir t'en dire davan-
 „ tage , mais mes poumons sont tel-
 „ lement viciés , que je n'ai plus la
 „ force d'articuler une parole. O
 „ Dieu , tout puissant & tout bon !
 „ pardonnez-moi les voies par les-
 „ quelles je suis venu à la Couron-
 „ ne , & faites-moi la grace de me
 „ donner la paix dans l'autre monde.

LE P. HENRI.

„ Seigneur , vous l'avez conquise
 „ cette Couronne, vous l'avez portée,

Comteſſe de Sunderland, dont il étoit amoureux, & que je ne vous traduis en Proſe, que parce qu'il faut être bien hardi pour vous envoyer des Vers.

APPLICATION DE LA FABLE
D'APOLLON ET DAPHNÉ.

TYRCIS, un jeune Poète, aimoit la belle SACHARISSE, & l'aimoit en vain. Il chantoit comme Apollon, & n'étoit pas moins épris. Elle, au contraire, étoit auſſi farouche que Daphné, mais n'étoit pas moins aimable. Il pourſuit la Nymphe fugitive, Apollon n'eût pas employé des ſons plus touchans pour l'émeuvoir. C'eſt ainſi que l'Amour & l'Imagination le font errer ſur les Coteaux deſſéchés, & à travers des Prairies émaillées qu'il prend à témoin de ſes peines, & où il ſe retrace ſans ceſſe l'image de la Beauté cruelle qu'il adore. Preſſé par ſa paſſion, il court, il approche enſin : ſes ſons harmonieux parvinrent à la Nymphe, tous leurs charmes ne purent l'arrêter. Cependant ſi ſes accords immortels furent ſans ſuccès près.

d'elle , ils ne lui furent pas inutiles. Tout le monde , excepté la Nymphé qui auroit dû réparer ses injustices , l'écouta avec attention , & approuva ses Vers. Ainsi , comme Apollon , acquérant une gloire qu'il ne cherchoit pas , il en vouloit à l'Amour , & il embrassa des Lauriers.

Parmi les Poètes que nous avons aujourd'hui en France , j'en connois un qui pourroit donner à cette Piece toutes les graces qu'elle a dans l'Original , & qui en effet ressemble parfaitement à Waller du côté du talent. Celui dont je parle , aussi recommandable par sa naissance que par son esprit , a eu des Ancêtres , qui , comme lui , se sont fait honneur de cultiver cet Art aimable. C'est le Poète de nos jours dont les Vers sont le plus remplis de sentiment & de délicatesse. Ne pourriez-vous pas le deviner ?

Clarendon fait de grands éloges de la probité de Waller , mais s'il avoit les mœurs pures , il n'avoit pas l'ame forte. Il changeoit de façon de penser selon les temps & les

circonstances. Il est peu de Poètes qui aient autant flatté leurs Souverains, & ce défaut est d'autant plus remarquable en lui, qu'il n'en est peut-être point qui aient vécu sous tant de Princes différents.

Dans ses Ouvrages Jacques I. est le plus grand des Rois; Charles son fils lui succède à peine, qu'il l'efface. Cromwell est encore plus grand qu'aucun d'eux. Charles II. rétabli sur le Trône, y éclipsé le Protecteur. Il est lui-même à son tour éclipsé par Jacques II. son frere. Enfin, selon lui,

Le Monarque qui regne est toujours le plus grand.

Combien tous ces Panégyriques, qui se détruisent les uns les autres, ne dégradent-ils pas celui qui en est l'auteur? Waller sera par-là à jamais flétri dans la postérité. Autant on louera son talent, autant on blâmera l'usage bas & mercenaire qu'il en a fait. C'est ainsi, qu'aujourd'hui encore, la pompe des Vers de Lucain, ne fait que mettre dans un plus grand

jour toute la bassesse de son cœur. Nous ne pouvons lire qu'avec indignation les louanges outrées qu'il a prodiguées à Néron , & qui ne l'ont pourtant pas empêché d'être la victime de ce monstre.

Vous voyez que les Poètes Anglois ont tort de reprocher aux nôtres la flatterie , comme un vice qui leur est particulier. Le célèbre Dryden , Rowe, Addisson, & le Docteur Garth, l'ont portée peut-être plus loin qu'aucun Ecrivain de quelque Nation que ce soit. Malgré les éloges que les Anglois donnent à ce dernier , au sujet de son *Dispensaire* , qui n'est qu'une imitation du Lutrin , il n'a surpassé Despréaux , qu'en exagérant les louanges qu'il a copiées d'après lui , pour célébrer le Roi Guillaume. Voici ce qu'il dit de ce Prince , qui n'a pas moins fait connoître à toute l'Europe son ambition , que les grandes qualités dont elle étoit accompagnée :

D'autres par le ravage , ont imposé la Loi :
 Mais Nassaw , par pitié, consentit d'être Roi.

Où peut-on trouver des exemples d'une flatterie plus outrée ? Soit que nous en croyions trop aisément les Anglois dans le bien qu'ils disent d'eux-mêmes ; soit que ceux d'entre nous qui en ont parlé , se soient plû , dans les éloges qu'ils leur ont donnés , à faire la critique de leurs Compatriotes : nos notions sur ce qui les regarde , sont fausses à bien des égards.

Leurs Auteurs passent pour être moins louangeurs que les nôtres ; il seroit ennuyeux d'examiner par les faits , si cette opinion ne leur est pas trop avantageuse ; il suffit de penser à l'esprit de Parti qui regne en Angleterre , pour sentir que le même principe qui rend ici les Ecrivains si violents dans leurs Satyres , doit les rendre aussi outrés dans leurs Panegyriques. Le zele de Parti exagere tout , parce qu'il est toujours aveugle ou injuste. Egalement occupé à détruire & à édifier , il se permet tout pour abattre les uns & pour élever les autres. L'Auteur qui répand la bile la plus amere contre de

très-honnêtes gens qui ne pensent pas comme lui , prodigue l'encens le plus fort aux hommes sans mérite , dès qu'ils épousent ses sentiments. Selon M. Pope , quiconque est opposé au Ministère présent , est un Héros , & tout Partisan de la Cour est un traître à sa Patrie.

Je ne fais lequel de nos Auteurs a loué les Anglois d'être moins prodigues que nous d'Epîtres Dédicatoires , & plus sobres dans celles qu'ils se permettent. Il avoit apparemment peu lû leurs Ouvrages. Presque toutes leurs Pieces de Théâtre , ainsi que les nôtres , sont accompagnées de cette espece de passeport. Toute femme à qui on dédie une Comédie , est toujours , pour l'esprit , l'étonnement ; & pour le goût , le modele de son siècle : lorsque souvent l'approbation qu'elle a donnée à la Piece est l'unique preuve que l'Auteur puisse alléguer & de l'un & de l'autre. Souvent même, l'on adresse ici à des femmes dont on vante beaucoup la pudeur & la modestie , des Ouvrages dont le fond est si licencieux , que

dans un Pays bien policé on n'en devroit pas permettre l'impression. Il n'est aucune Piece dans Dryden , à la tête de laquelle il ne prodigue son encens plus baslement qu'aucun Auteur que je connoisse : aussi fade dans ses louanges qu'amer dans ses Satyres , il ne craint pas en l'un & l'autre cas de sacrifier la vérité à sa passion ou à son intérêt.

Si l'on en croit les Auteurs de tous ces petits Panégyriques , l'Angleterre est peuplée de Romains. Un Chevalier-Baronet se fixe-t-il à la Campagne pour y faire valoir ses terres ou pour y goûter les douceurs de la vie champêtre ? on en fait un Atticus : un Membre de la Chambre des Communes n'y a pas plutôt déclamé contre le Ministère , qu'il devient un Ciceron : s'il est quelque esprit turbulent qui fasse parler de lui , c'est un Caton qui met tout en œuvre pour sauver la République.

On prétend qu'en Angleterre on paie plus cher cet encens qu'en France , mais je ne veux pas entrer dans un examen qui ne feroit que découvrir

l'esprit mercenaire des Auteurs. Je veux bien ne les pas soupçonner dans leurs louanges d'un motif qui les rendroit méprisables. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ici les Grands aiment fort les Dédicaces. Le Duc de Shrewsbury qui avoit grande envie que le Dictionnaire de Bayle lui fût dédié, lui fit offrir pour cela deux cents guinées. Le Philosophe, plus généreux peut-être encore que le Pair d'Angleterre, eut la noblesse & le courage de les refuser. Un pareil désintéressement ne peut que faire honneur à la mémoire de Bayle, & cette offre au contraire semble plus marquer la vanité que la générosité de cet Anglois.

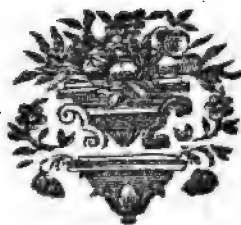
A tous ces égards ne prenons pas les Anglois pour nos maîtres. Il est bien vrai qu'ils sont plus hardis, plus durs, plus forts peut-être que nous dans leurs Satyres, & je doute que nous devions leur envier cet avantage ; mais ils ne sont pas moins excessifs dans leurs Panégyriques. Ces especes de tribut que l'on paie

à l'amitié, à l'estime ou à la reconnaissance, devroient être pesés sinon au poids de la vérité, du moins à celui de la vraisemblance. Les louanges outrées ne font que rendre ridicules & celui qui les donne, & celui qui les reçoit.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLI.

A Monsieur DE BUFFON.

*Du goût des Anglois pour le Jardinage
& les Plantations , du grand nombre
de Livres estimés qu'ils ont sur cette
matiere , & des grands progrès que
la Société Royale de Londres a faits
dans la Philosophie naturelle & ex-
périmentale.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR ,

J'AURAI du plaisir à vous satisfaire & à vous entretenir aujourd'hui du goût qu'ont les Anglois pour le Jardinage & les Plantations , & des merveilleux effets que ce goût a produits dans leur Pays. Je ne vous dirai rien de leur habileté en ce genre, vous la connoissez mieux que moi , vous-même vous possédez si bien tout ce qui regarde le soin des jardins & la culture des arbres , que vous êtes en état d'en donner des leçons aux Anglois mêmes. La sagacité de

voire esprit vous a fait découvrir de bonne heure ce que les autres n'apprennent que de l'expérience : dès l'âge le plus tendre vous vous êtes livré à un goût qui n'est communément que le fruit de la vieillesse. Et quel autre avant vous s'est jamais avisé de planter à dix-huit ans ! En Angleterre même où l'on a tout essayé, tout tenté, personne a-t-il eu le courage de destiner cent arpents de ses terres à faire des expériences sur les bois ? On prétend que Salomon, qui connoissoit depuis l'hyflope jusqu'au cédre, a écrit un Livre sur la maniere de cultiver les arbres & les plantes, que nous avons perdu : dites la vérité, Monsieur, ne l'aurez-vous pas trouvé ? Du moins personne depuis tant de siècles n'a peut-être été plus en état que vous de réparer cette perte. Vous rendrez un grand service, non-seulement à notre Nation, mais à tous les hommes en général, quand vous voudrez bien faire part au Public du fruit de vos Observations. Toutes les études sont louables, toutes les Sciences

ont leur prix , mais les hommes assez raisonnables pour juger des choses par leur utilité , ne balanceront pas de mettre l'Agriculture au premier rang. L'Homme de Lettres qui fait de ses talents un usage si avantageux à la République , participe à la dignité d'Homme d'Etat.

Vous savez , Monsieur , que telle est la façon de penser de ce Pays-ci , & qu'il est peuplé de gens de votre goût. Les Jardiniers ne sont pas les seuls ici qui s'adonnent au jardinage , ou plutôt les Anglois le sont tous plus ou moins. Le Payfan aisé & le Bourgeois opulent, aiment également à planter ; les Grands de l'Etat , beaucoup de Philosophes , même comme vous , en font leur occupation favorite. M. Perrault , dans ses Vies des Hommes Illustres de la France , remarque que M. Arnauld d'Andilly , après sept ou huit heures d'étude chaque jour , se divertissoit à prendre les plaisirs de la Campagne , & sur-tout à cultiver des arbres. C'est ainsi que M. Pope vit à sa jolie

maison de Twitenham (*). Il faut qu'une pareille vie ait de puissants attrait : Dioclétien quitta l'Empire pour en goûter les douceurs , & lorsque dans la nécessité des affaires publiques on vint le presser d'en reprendre la charge , il répondit à ceux qui l'en prioient : *Vous ne me donneriez pas un semblable conseil , si vous aviez vu le bel ordre des arbres que j'ai moi-même plantés , & les beaux melons que j'ai semés.*

Si parmi les Romains , un Caton n'a pas dédaigné d'écrire sur l'Agriculture , il faut l'avouer à l'honneur des Anglois , quelques-uns de leurs Auteurs les plus distingués ont publié des Ouvrages très-instructifs sur cette matiere. M. le Chevalier Temple , un de leurs meilleurs Ecrivains , a donné un Traité très-curieux , sur le jardinage ancien & moderne. L'Ouvrage de M. Evelyn sur les Forêts , est un excellent Livre. M. Mortimer, Secrétaire de la Société Royale

(*) Sur les bords de la Tamise , à cinq ou six milles de Londres.

de Londres , a composé un Traité de l'Agriculture aussi agréable qu'utile. Mais qui connoît mieux tous ces Ouvrages que vous ?

Dire que c'est un genre où les Anglois excellent , c'est faire leur éloge , puisque c'est la partie de la Physique la plus importante. Aucune autre Nation n'a produit tant de Livres utiles de cette espece , entre lesquels je n'ai garde d'oublier ceux de Bradley & le Dictionnaire de Miller , le Jardinier le plus habile qu'il y ait aujourd'hui en Europe. Il seroit à souhaiter pour nous , que quelqu'un prît la peine de traduire ces Ouvrages dans notre Langue , ils nous seroient d'une plus grande utilité que tant de productions bizarres que des Ecrivains sans goût leur ont préférées. Assurément vous avez encore donné un exemple qui mériteroit bien d'être suivi , lorsque uniquement par amour pour la Physique , & pour faciliter les progrès de ceux qui l'étudient , vous avez bien voulu interrompre vos propres occupations , pour traduire le meilleur

Livre que les Anglois eussent en ce genre, *La Statique des Végétaux*, de M. Hales (*).

On voit par tous ces Livres sur le jardinage, qu'il doit être mieux entendu ici qu'ailleurs : en effet on ne cultive nulle part les fruits & les légumes avec plus de soin & d'industrie qu'en Angleterre. Si le climat n'y est pas aussi favorable qu'en France, l'art y est poussé beaucoup plus loin. On trouve à la Halle de Londres des petits pois de meilleure heure qu'à Paris, & des ananas en toute saison ; différentes sortes de légumes que nous n'avons pas, y sont très-communs. Le brocoli, si rare encore chez nous, se sert ici sur les tables d'Auberge. Dans les jardins des environs de Londres, on trouve des especes de melons de tous les Pays, on y mange d'excellentes pêches, & j'ai cueilli moi-même de très-bonnes figues dans le Nord d'Angleterre. De quoi ne vient-on pas à bout avec l'Art & le travail !

(*) Cet Ouvrage a paru en 1735. A Paris chez Jacques Vincent.

La Nature elle-même cede aux efforts de l'homme , quand ils s'obstinent à la vaincre. J'en ai vu un bel exemple dans un lieu près de Kensington , remarquable par une vieille maison où le fameux Cromwell qui en a été le maître , alloit se délasser du poids de son usurpation : l'ambition de celui qui possède aujourd'hui ce terrain , est tout autre , il a entrepris d'y forcer la Nature ; & en effet , malgré l'ingratitude & de l'exposition & du fonds , il a changé un marais triste & infructueux , en une vigne riante , & qui lui produit une très - grande abondance de raisins : il m'a fait goûter du vin de ce crû , qui n'est pas désagréable. Il en envoya l'an passé à M. l'Ambassadeur d'Angleterre en France. Ce vin , tel qu'il est , rapporte encore plus à cet Anglois industrieux , que tout ce qu'il auroit pu semer ou planter dans son enclos.

Non-seulement on trouve en Angleterre des arbres fruitiers de tous les Pays , on y voit même une quantité prodigieuse de ces arbres qui n'ont d'autre mérite que la beauté

ou la singularité de leur forme. Les Anglois font venir à grands frais des différentes parties du monde toutes les especes d'arbres ; & ceux qui réussissent chez eux en pleine terre , ils les naturalisent , & en ornent leurs jardins. Ainsi l'on y trouve le cédre du Liban , le plane de Perse , le tulipier des Iroquois , l'arbre de Judée , &c. Ce même commerce qui rassemble à la Bourse de Londres des hommes de tous les pays , peuple les jardins d'Angleterre des arbres de tous les climats. Dans cet usage de leurs richesses , les Anglois me paroissent plus sages que ceux d'entre nous qui se ruinent en changeant d'équipages tous les six mois , & de tabatieres tous les huit jours.

Ce qui fait que les Anglois aiment mieux à planter que nous , c'est que les gens qui par leur naissance ou par leurs richesses occupent le premier rang dans l'Etat , habitent plus la Campagne que ceux du même ordre ne l'habitent en France. Indépendamment de l'utilité réelle des plantations , elles font une des plus

grandes sources des amusements champêtres. Comme les Grands donnent le ton aux petits, le Payfan plante à l'envi de son Seigneur. Si celui-ci a des bosquets de laurier, de thym & de philaria dans ses jardins, son Fermier veut du moins en avoir quelques plants dans le sien. Dans nos Villages, les Payfans ne plantent guere que des pommiers & des choux; le Payfan Anglois a non-seulement un potager bien fourni & bien tenu, mais s'il a deux toises de terrain devant sa maison qui lui appartient, il en fait un parterre, où il cultive la rose & le muguet; voilà ce qui prouve son aisance: on ne s'occupe guere de la culture des fleurs, que quand la récolte des fruits paroît bien assurée.

Il faut l'avouer à l'honneur de la Société Royale de Londres, c'est son attention continuelle à l'utilité publique, qui a procuré tous ces avantages à l'Angleterre: il est des Arts qu'elle a porté au plus haut point de perfection, comme l'Architecture navale, & tout ce qui regarde la facilité

& la sûreté de la navigation ; il en est d'autres quelle a tiré de la léthargie fatale où ils languissoient depuis si long - temps. C'est cette savante Compagnie qui a remis l'Agriculture en honneur , ce sont ses soins , ses travaux & ses expériences qui ont fait connoître aux Anglois de quelles richesses les plantations pouvoient être la source. La Société Royale est cause que non-seulement en Angleterre , mais en Ecosse , en Irlande , à la Virginie , à la Jamaïque , aux Barbades & dans tous les Pays soumis à la Domination Britannique , on plante des bois & des vergers , & que chacun embellit son héritage en l'enrichissant. On a essayé depuis peu de faire venir du thé à la Caroline , & on prétend qu'il y a assez bien réussi. Rêndons justice à tant d'illustres Savants , qui ont acquis à cette Société une si haute réputation par toute l'Europe. Ce sont eux qui ont le plus éclairé le monde civilisé & lettré , sur tous les avantages que la Société peut retirer des différentes parties de la Physique expérimentale.

Il ne tiendra pas à vous, Monsieur, que nous ne suivions le sage exemple de nos Voisins. Vous n'avez encore donné aucun Mémoire à l'Académie, vous n'avez fait aucune expérience qui n'ait eu pour but immédiat l'utilité publique. La perfection des Arts devroit être l'unique objet de la Géométrie. On ne s'est que trop occupé jusqu'ici de celle que l'on nomme *transcendante*, & que l'on feroit mieux d'appeller inutile. Toutes les découvertes que l'on y peut faire, sont des conquêtes qui ne nous enrichissent pas, les espaces infinis que l'on y parcourt, ne sont qu'imaginaires; les Esprits d'un ordre supérieur sont faits pour les connoître & non pour s'y fixer. Nous regardons les hypothèses comme des chimères qui ne peuvent être enfantées que par des têtes mal organisées; soyons conséquents, & ne craignons pas de mettre au rang des occupations vaines toutes celles qui n'ont pas de fondements plus réels. C'est abuser de la Géométrie que de ne l'employer qu'à calculer des Enigmes,

car j'appelle ainsi toutes ces questions arbitraires que l'on embarrasse exprès pour avoir le plaisir de les développer par le calcul, & d'où il ne résulte d'autre avantage que le mérite de la difficulté vaincue. Combien de Problèmes ne sont en effet que des Enigmes plus compliquées que les Logogryphes du Mercure, mais aussi inutiles à l'avancement de nos connoissances ! Les Savants devroient penser assez bien d'eux mêmes, pour se regarder comme redevables à l'Etat du fruit de leurs travaux. La réputation la plus brillante parmi quelques Particuliers qui n'estiment que ce qui est de leur genre, ne vaut pas la sorte de considération qu'acquierenent infailliblement dans le Public ceux qui s'occupent uniquement de l'avantage de leurs Concitoyens (*).

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

(*) *Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.*

LETTRE XLII.

A Monsieur le Marquis DU TERRAIL.

*Des plaisirs de la table chez les Anglois,
de leurs Toſtes , &c..*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

NE ſoyez pas ſurpris ſi je reſte ſi long-temps à la Campagne , je ſuis ici dans un des lieux de l'Angleterre les plus rians , avec les gens du monde les plus aimables , des gens qui n'ont point les préjugés de leur Nation , & contre leſquels ceux de la nôtre ne tiennent pas ; qui joignent aux qualités d'où dépend la ſûreté de la Société , toutes celles qui en font l'agrément ; qui vous plairoient à vous-même , & qui ſentiroient ce que vous valez ; que votre commerce rendroit François , & avec leſquels vous deviendriez Anglois ſans vous en appercevoir. Si dans ce ſéjour agréable où le plaisir & la liberté habitent , on ne ſuit pas en

tout notre façon de penser, du moins on y suit régulièrement notre façon de vivre : celle de Londres m'a été plus d'une fois à charge , quelques restrictions que j'y aie toujours mises.

Les plaisirs de la table sont différents selon les différentes Nations. Il en est qui les font consister dans le choix de la Compagnie , & de quelques mets délicats , dans l'heureux accord & la bonne humeur des Convives. Il en est d'autres qui font plus de cas de l'abondance des liqueurs , que du choix des mets , & qui songent plus à étourdir l'ennui par les fumées du vin , qu'à le dissiper par les charmes de la conversation. A Londres, communément on se rassemble moins pour s'entretenir ensemble avec cette liberté que la table donne d'ordinaire , que pour boire tristement à la santé les uns des autres.

Dans les temps où l'on buvoit plus en France qu'on ne boit aujourd'hui , cet usage de se saluer ainsi le verre à la main y étoit aussi plus commun. Il paroît tirer son origine de

l'intempérance. Les hommes ont si bien senti qu'il étoit déraisonnable de trop boire , que pour colorer un excès si vicieux, ils ont imaginé cette espece de politesse. Ils ont trouvé par-là le secret de satisfaire leur goût , & de forcer , pour ainsi dire, les autres à s'y conformer. En ce sens, un peuple est d'autant plus poli qu'il est moins tempérant ; les Anglois portent très-loin cette sorte de politesse. S'il est des François qui puissent leur en disputer le prix , on peut guere les trouver que parmi ceux qui doivent leur origine & leur nom aux anciens Habitants de cette Isle. L'Ivrognerie , puisqu'il faut la nommer , est ici très - commune en toute sorte d'états : Hobbes la regarde comme une infraction des Loix de la Nature , à cause qu'elle empêche l'usage de la raison ; il est étonnant que la Nation qui se pique le plus de bon sens , soit pourtant celle où l'on rougit le moins du vice qui y est le plus contraire.

Le deffert est très-peu d'usage en Angleterre ; on y estime plus un

Sommelier intelligent, qu'un Officier qui auroit toute l'habileté & tout le goût de Procope. Aux tables même où l'on sert le fruit avec une sorte d'appareil , on ne fait que l'y montrer , & l'on enleve bientôt jusqu'à la nappe. Les Anglois , que la politesse empêche de dire aux Dames que leur compagnie les gêne , les avertissent ainsi de se retirer quand elles commencent à les ennuyer. Des Écoliers ne montrent pas plus de joie lorsque leur Régent les quitte , que les Convives n'en témoignent lorsqu'elles prennent congé d'eux. La satisfaction qui se répand sur leurs visages , annonce le plaisir qu'ils éprouvent à se sentir délivrés de la contrainte où les tenoit la compagnie des femmes. quelque peu attentifs que les hommes soient pour elles , elles m'ont toujours paru en pareil cas se retirer avec autant de regret, qu'ils marquoient de contentement à les voir s'éloigner. Aussi-tôt on couvre la table de pots , de bouteilles & de verres , souvent même de tabac & de pipes. Tout étant ainsi disposé,

la cérémonie des *Tostes* commence. Comme je ne pense pas qu'aucun de ceux qui ont traité des mœurs & des cérémonies des Nations aient parlé de cet usage , il est juste de vous le faire connoître.

Les Anglois appellent *Tostes* ces fantés de personnes absentes , qu'ils se portent réciproquement , & que chacun est obligé de boire sous peine de l'impolitesse la plus grossière. Je laisse à d'autres à examiner l'étymologie de ce mot , & l'ancienneté de cet usage. Peut-être les Anglois le tiennent-ils des Goths que l'on prétend avoir été de grands buveurs ; mais en ce cas ils ont la gloire de l'avoir beaucoup perfectionné. Le jeune homme porte la santé de sa Maîtresse ; l'honnête Négociant , celle de son Correspondant ; & le grave Ecclésiastique , celle de son Evêque. Pour l'Evêque il y a celle du Primat ; le Primat peut , s'il le veut , porter à ses Convives la prospérité de la cause Protestante , ou telle autre *Toste* que bon lui semble.

Le Maître de la maison est celui

qui commence ces rondes , & il est obligé d'y faire observer l'ordre & l'exactitude , soit pour la manière de les recevoir & de les rendre , soit pour empêcher qu'aucun ne manque à la règle qui astreint tous les Convives à boire les uns autant que les autres. Tel est en abrégé le Rit des *Tostes*. Dans le parti de la Cour on boit la santé du Roi & de toute la famille Royale ; dans le parti contraire on boit celle de Milord Carteret , de M. Pulteney , & de tous ceux qui sont opposés au Ministre. Les Jacobites boivent la santé du Prétendant.

Il est aussi d'usage de porter la santé des Beautés à la mode , de celles même que l'on ne connoît que de vue. Un Petit-Maître se donne par-là l'air d'un homme à bonnes fortunes. Elles-mêmes lui en savent gré lorsqu'elles viennent à l'apprendre. Cet hommage public que l'on rend à leurs charmes , est une preuve de leur célébrité. Un Anglois qui a passé trois semaines à Paris , se fait honneur de porter pour sa *Toste* la

santé de Mademoiselle Gauffin. Aussi pour faire l'éloge d'une jeune Beauté, on dit que *c'est une des premieres Tostes d'Angleterre*. Celle au contraire dont le temps a séché les lys & les roses, s'appelle *une Toste de rebut*. Auprès des gens d'un certain ton, un homme paroîtroit ridicule s'il avoit le malheur de donner pour *Toste* une beauté dont le regne seroit passé. Il faut connoître la carte de Londres pour ne pas tomber dans un pareil inconvénient.

C'est ainsi que les Romains à leurs repas buvoient à la ronde dans une coupe faite exprès, & qu'ils appelloient *la Coupe Magistrale*, la santé des personnes qui leur étoient chères; si c'étoit celle d'une Maîtresse, la galanterie vouloit que l'on bût autant de coups qu'il y avoit de lettres en son nom.

Les Savants en ce Pays-ci, quoique peu soumis aux autres usages de la Nation, sont très-scrupuleux observateurs de la cérémonie des *Tostes*. C'est chez eux qu'elle se pratique le plus fréquemment & avec le

plus de solemnité. Chacun dans son genre porte non-seulement la santé de ceux de sa Nation , mais celle des Etrangers les plus célèbres. On m'a souvent porté celle de M. Bernoulli , de M. Euller , de M. le P. de Montesquieu , de M. de Maupertuis , de M. de Buffon , &c.

Dans les Colleges on *coste* aussi quelquefois en Latin & en Grec , à ce que j'ai entendu dire. Pour moi je n'ai jamais assisté aux élégantes Orgies de Messieurs de Cambridge & d'Oxford. Je n'ai osé pousser jusques-là mes recherches sur les mœurs des Docteurs de ces fameuses Universités.

Ces fantés & ces rondes ne finissent bien souvent que lorsqu'il n'est plus possible de les continuer. A la Campagne , tant qu'elles durent , on parle de chevaux & de chasse , ou bien l'on boit & fume sans parler : je connois un Anglois qui toutes les fois qu'on veut le forcer à rompre le silence , a coutume de répondre que , *parler c'est gâter la conversation*. A la Ville on s'entretient des

affaires du Parlement , des actions du Sud , & des Galions d'Espagne.

Les Dames , qui pendant ce temps-là sont dans un autre appartement , ne boivent guere moins , mais sans courir les mêmes risques : elles prennent du thé , dont elles font usage soir & matin , jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus respirer , ce qui contribue à augmenter le penchant au silence , dont cependant il est peut-être plus aisé de s'accommoder , que du caquet perpétuel de beaucoup de nos Françaises.

Si l'on dîne au cabaret , qu'à Londres les gens de tout état ne se font aucun scrupule de fréquenter , les *Toſtes* sont encore plus variées ; assez souvent après avoir bû à la santé de ses amis , on boit à la ruine & à la damnation de ses ennemis. Il n'est aucune sorte d'extravagance dont on ne s'avise alors pour s'échauffer les uns les autres & s'exciter à boire.

Il y a quelques années que des jeunes Gens de condition choisirent , pour se livrer à cette sorte de débauche , le 30. Janvier , jour auquel

l'Eglise d'Angleterre impose un jeûne général en expiation du meurtre du Roi Charles I. qu'elle honore comme un Martyr. Si-tôt qu'ils furent chauds de vin, ils se mirent à chanter. Le Peuple scandalisé, s'arrêta devant le cabaret, & leur cria des injures. Un de ces jeunes étourdis mit la tête à la fenêtre; & but à la mémoire de l'Armée qui détrona ce Roi, & des séditieux qui lui firent perdre la tête sur un échafaud. Les pierres à l'instant volèrent de toutes parts; les vitres de la maison furent brisées; la populace furieuse y vouloit mettre le feu. Ces jeunes insensés eurent bien de la peine à se sauver eux-mêmes (*).

Voilà de ces excès dont le vin rend capable, & dont on trouve par-tout des exemples; & ainsi

(*) Un Ecclesiastique Anglois qui ne pouvoit souffrir que le Peuple bût à la mémoire du Roi Guillaume, a écrit une Brochure contre l'usage de boire à la mémoire de qui que ce soit, comme étant une profanation de la sainte Cène.

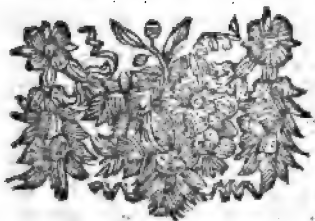
Dans plusieurs autres Ouvrages, l'usage des Tostes est condamné comme contraire au Christianisme.

l'homme,

l'homme , aussi déraisonnable qu'in-
tempérant , convertit dans une four-
ce de troubles & de désordres , ce
que la Nature libérale ne lui avoit
donné que pour son plaisir.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLIII.

A Monsieur l'Abbé L* C***.

Sur l'éloquence de la Chaire , le manque d'action des Orateurs Anglois , & la decadence de la véritable éloquence en France.

De Grantham , &c.

MONSIEUR ,

VOUS m'apprenez bien vos occupations , mais vous ne me dites rien de vos succès ; ne croyez pas cependant que nos Amis communs me laissent ignorer ce que votre modestie vous fait taire. Je fais avec quels applaudissements vous paroissez tous les jours dans la Chaire. Continuez , Monsieur , vous avez pris la route qui mene à la gloire la plus solide ; la plus flatteuse même, s'il étoit permis à l'Orateur Sacré d'écouter la voix de l'amour-propre. Pour l'honnête homme comme pour le Chrétien , quelle fonction plus noble que de contribuer à l'avantage

de la Religion & de la Société ; que de faire la guerre aux vices , qui déshonorent l'une , & qui troublent l'harmonie de l'autre ; que de donner aux vertus le juste tribut de louanges qui leur est dû ; que de rappeler les hommes à leurs devoirs , & par conséquent à leurs véritables intérêts ; que de parler enfin dans cette Chaire de vérité , le seul lieu où sa voix se fasse entendre aux Grands de la Terre !

Il me semble que les Anglois n'ont pas porté aussi loin que nous cette éloquence ; dont les Peres Grecs & les Latins nous ont laissé de si beaux modeles, Foster , Wake , Sharper , le Docteur Sherlock , le Docteur Clarke ne me paroissent pas des Orateurs que l'on puisse comparer aux Bossuets, aux Fléchiers , & aux Massillons , aux Cheminals & aux Bourdaloues. Les Sermons du Docteur Spratt , Evêque de Rochester , sont écrits d'un style affecté. Le Docteur Tillotson , Archevêque de Cantorbéry sous Charles II. est de tous les Prédicateurs Anglois le plus célèbre

& le plus digne d'estime. Cependant ses Sermons sont plus recommandables par la pureté & l'élégance de son style, que par les grandes parties de l'éloquence. On y trouve plus d'agrément que de force, plus de raison que de pathétique. Il se fait lire avec plaisir, mais il ne touche pas.

L'action est une des qualités les plus essentielles à l'Orateur : soit qu'on l'ait reçue de la Nature ou qu'on la tienne de l'Art : celui qui la possède peut faire un grand effet sur ses Auditeurs en récitant un discours médiocre. Cette partie manque absolument aux Anglois. *Un défaut à reprocher à nos Orateurs, dit M. Addisson (*), soit à ceux du Barreau, soit à ceux de la Chaire, c'est le manque d'action & de geste, & c'est peut-être notre modestie qui en est cause; nos Prédicateurs sont en Chaire comme des fouches, & ne remueroient pas un doigt pour faire valoir le plus beau Sermon du monde. A la Barre & dans*

(*) Spectateur : N^o. 47.

tous les lieux publics de contestation, nous retrouvons les mêmes statues. Nous pouvons parler de la vie & de la mort de sang-froid, & garder notre tranquillité dans les Discours qui roulent sur ce nous est le plus cher. Comment accorder ce que dit ici cet Ecrivain si sensé, avec la maniere dont les affaires se traitent dans la Chambres des Communes ; & le sang-froid dont il parle, avec la véhémence ; & quelquefois la grossièreté des injures que l'on y a souvent entendues ? Un de ceux qui la composent aujourd'hui , en donne une idée bien différente, & on ne peut que louer la sagesse de ses réflexions. Lorsque dans la chaleur de la Controverse , dit-il , sur des questions intéressantes, le zèle des Disputants les fait sortir des bornes de la décence & de la politesse , il faut pardonner quelque chose à la foiblesse de notre nature. Personne ne doit donner à une expression qui peut échapper , une interprétation plus offensante , qu'elle ne le comporte nécessairement.

Ce n'est une chose ni louable, ni avantageuse que de recourir aux calomnies

• & aux reproches.... Une candeur générale & des égards mutuels assureront mieux notre repos, & soutiendront mieux la dignité qui convient à cette Chambre, & que l'on ne peut violer sans de dangereuses conséquences (*). Vous voyez que ce discours détruit entièrement l'idée que M. Addison veut donner des Anglois ; mais les plus raisonnables d'entr'eux ne le sont pas toujours sur leur Nation. Ce qu'on pourroit leur reprocher comme défaut, ils ont l'art de le convertir en sujet d'éloges : s'ils ne sont pas éloquents c'est qu'ils aiment mieux être raisonnables ; s'ils manquent de graces, c'est qu'ils les dédaignent par goût pour la simplicité.

La coutume de lire les Sermons en Angleterre est un obstacle qui empêche toute action, & refroidit par conséquent le pathétique du discours. Celui qui récite de mémoire, touche toujours plus, parce qu'il s'affecte lui-même davantage. Cependant un

(*) Discours de M. Henry Pelham rapporté au douzieme Volume des Actes de la Chambre des Communes.

Auteur (*), qui n'avoit peut-être pas assez réfléchi sur les avantages que le Ministère Evangélique peut retirer de l'art de la parole , a proposé aux Evêques d'Angleterre de choisir dans les Ouvrages imprimés une suite de Sermons pour toute l'année , & de ne plus permettre à l'avenir d'en lire d'autres en chaire. Que seroit-il arrivé , si l'on eût suivi les mouvements d'un zele si peu éclairé ? que les lectures de ces discours n'étant plus animées de l'esprit qui les a composés , auroient été encore plus froides , & que par un pareil règlement on eût pour jamais arrêté le peu de progrès que l'éloquence de la Chaire fait en Angleterre.

Nous avons été plus heureux , je pense , que les Anglois , nous sommes peut-être aujourd'hui moins sages. Je vous le dis à vous , Monsieur , qui êtes fait pour le sentir , & qu'un jugement sain doit préserver de la contagion de l'exemple. Nous nous sommes écartés de nos modeles , pour adopter le goût le plus opposé

(*) Sir William Petty.

à la véritable éloquence ; il nous arrive ce qui est arrivé aux Romains. Le naturel ne nous touche plus ; le beau simple & majestueux nous ennuie. Semblables à ces gens dont le palais usé ne peut être affecté que par des liqueurs fortes ; il nous faut, pour nous piquer, des traits d'esprit & des faillies d'imagination, des portraits ingénieux, des amas d'antithèses, un style hérissé d'épigrammes ; en un mot, nous donnons toute notre attention aux détails, & nous négligeons le fonds. Le goût de nos Prédicateurs & de nos Architectes modernes, est à peu près le même. Nos bâtimens sont surchargés d'ornemens, mais l'Architecture n'en vaut rien. L'esprit abonde dans nos Sermons, mais l'éloquence y est absolument étrangère. Les véritables Orateurs ont toujours regardé cette recherche d'agrémens comme une parure indigne de la majesté de l'éloquence. Celle de nos modernes à force de briller, ne fait que nous éblouir ; celle des Cicérons & des Bossuets nous éclaire.

Il en est de même de notre Poésie ; on fait encore de beaux Vers , on ne fait presque plus de Pieces. Dans tous les genres , on ne veut plus que l'esprit , & on ne s'apperçoit pas que celui qui est de trop , est vicieux. La manie de notre siècle est de croire , que l'esprit est aujourd'hui plus commun que dans celui qui l'a précédé. Il n'est point de femme qui n'en donne pour preuve , que l'on en met plus aujourd'hui dans les Ouvrages de toute espece , qu'il ne s'en trouve dans ceux du siècle de Louis XIV. Je ne craindrai pas pourtant d'avancer un paradoxe ; fait pour paroître étrange : cette abondance d'esprit qui regne dans nos Ecris modernes , est peut-être l'effet de notre stérilité. Pour en imposer , nous montrons tout celui que nous avons : sûrs de plaire , les Auteurs du siècle précédent n'employoient que celui qui étoit nécessaire. Ils connoissoient leurs richesses , & ils savoient en faire un usage convenable. Ceux qui affectent de montrer par-tout de l'esprit , sont à l'égard de ces sages

Ecrivains , que ce sont de petits Merciers comparés à de gros Marchands , qui , par la certitude où ils sont d'avoir de quoi renvoyer le monde satisfait , se contentent d'exposer aux yeux ce qu'il faut pour annoncer ce qu'ils sont. Les premiers au contraire n'ayant que peu , sont obligés d'étaler tout ce qu'ils ont pour attirer les Chalands. L'usage sobre que Racine & Despréaux ont fait de leur esprit n'est pas moins une preuve de leur supériorité que de leur sagesse. Ils avoient puisé cette noble simplicité dans l'imitation des bons Auteurs du siècle d'Auguste. Tel est le caractère de Virgile , de Cicéron , de Tite - Live. Quelque grand génie qu'aient eu ceux qui sont venus depuis , ils se sont senti de la dépravation du goût. Tacite ne cherche qu'à s'exprimer extraordinairement. Ce n'est qu'à force de parure , que Sénèque a l'air de grandeur ; ce qu'il fait d'efforts pour l'affecter avertit qu'elle ne lui est pas naturelle. Malheureusement voilà les Auteurs que ceux de notre temps

paroissent imiter. Nous courons après l'esprit, notre éloquence en est pointillée, & le goût se perd à mesure que nous nous éloignons de ces temps heureux, où presque tous les Arts en France ont été portés à leur plus haut point de perfection.

Avouez-le, Monsieur, nous nous sommes déjà tellement écartés, que pour peu que nous tardions à retourner sur nos pas nous courons risque de nous égarer. Nous aurions grand besoin d'un Quimilien pour nous remettre dans la route.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLIV.

A Monsieur DE LA CHAUSSÉE.

*Sur son Ecole des Amis , & sur une
Comédie de M. Steele intitulée : THE
CONSCIOUS LOVERS , tirée de
l'ANDRIENNE de Térence.*

De Grantham , &c.

MONSIEUR ,

VOUS deviez bien être sûr en m'envoyant votre *Ecole des Amis* , du plaisir que j'aurois à lire cette Piece. J'en avois déjà appris le succès , & je n'en avois pas été surpris. Le Public se plaît à vous rendre justice. Le talent augmente de prix par l'usage qu'on en fait. Vos Ouvrages ne tendent pas moins à l'instruction , qu'à l'amusement des hommes : les graces de la Fiction que vous prêtez à la Morale , ne font que la rendre plus utile en la rendant plus agréable. Si dans les Ouvrages des autres , la Raison badine , & se prête à nos folies , pour

nous en mieux faire sentir le ridicule ; dans les vôtres , c'est une Amie qui gagne notre confiance , & nous guérit de nos foibleſſes en nous en faiſant voir le danger.

Continuez , Monſieur , à travailler dans un genre , qui fait autant d'honneur à notre Théâtre qu'à vous : tout ce qui tend à la correction des mœurs , eſt du reſſort de la Comédie : on fait également ſentir le ridicule du vice en intéreſſant le cœur , comme en faiſant rire l'eſprit. Dans la ſeule Comédie de Corneille , qui ſe joue aujourd'hui , les reproches que fait un Vieillard à ſon fils ſur la honte attachée au menſonge , n'expoſent pas moins toute la baſſeſſe de ce vice , que les traits les plus plaiſants de cette Piece. Les vôtres , Monſieur , ſont remplies de beautés de ce genre ; elles ſont faites pour réconcilier au Théâtre ceux que la licence de nos anciennes Comédies en avoit éloignés. Mépriſez les diſcours de ces vils Ecrivains , dont le métier eſt de tout critiquer , parce que c'eſt celui dont ils vivent , &c.

qu'ils n'ont ni assez de talent , ni assez d'honneur pour en exercer un autre. Leurs censures aussi ameres qu'injustes , ne font pas moins de tort à leur cœur qu'à leur jugement. La Critique est un tribut , que le mérite est obligé de payer à la malignité humaine : dans les Triomphes qu'on décernoit à Rome aux Vainqueurs , il lui étoit permis d'élever sa voix parmi les chants de l'allégresse & de la reconnoissance publique ; mais il n'y avoit que les hommes les plus vils qui usassent de ce privilege.

Ce genre de Comédie où vous excellez , n'est pas aussi nouveau que le prétendent ces Censeurs ignorants, ou de mauvaise foi. L'Andrienne de Térence en est une preuve. Il y a long-temps que nos Voisins nous en ont donné l'exemple , & en général ils réussissent mieux dans les Scenes d'intérêt , que dans celle de plaisanterie. Le Comique dans leurs Pieces est souvent outré ; le sentiment y est toujours vrai. Celui qui a mis l'Andrienne en François, ne me paroît pas avoir aussi bien réussi que M. Steele ,

qui l'a accommodée aux mœurs de sa Nation, & qui en a fait une des meilleures Comédies du Théâtre Anglois (*). La Scene du quatrieme Acte pour laquelle il a composé cette Piece, comme il n'a pas fait difficulté de l'avouer dans sa Préface, est extrêmement belle, & n'est qu'à lui. Elle est entierement dans votre goût; & puisque je ne puis vous offrir rien du mien qui vous rende le plaisir que l'Ecole des Amis m'a procuré, je vous envoie la Traduction de cette Scene pour vous témoigner l'envie que j'aurois de m'acquitter envers vous. Il n'est pas nécessaire, pour vous en donner l'intelligence, de vous faire connoître les caractères, il suffit de vous dire les différents intérêts des Personnages que l'Auteur y introduit. M. Bevil & M. Mirtle sont deux amis. Le premier, a la passion la plus vive pour *Indiane*; (c'est l'Andrienne de Térence) mais son pere veut lui faire épouser *Lucinde*, dont M. Mirtle est amoureux.

(*) THE CONSCIOUS LOVERS.

ACTE IV. SCENE I.

Lieu de la Scène ; l'Appartement de
M. BEVIL le jeune.

*BEVIL le jeune , une Lettre à la
main , suivi de TOM son Valet.*

T O M.

» **E**N vérité, Monsieur, je ne fais
» rien de cette affaire ; je n'ai pas
» dit le moindre mot à M. Mirtle de
» la Lettre que vous avez écrite à
» Lucinde.

B E V I L.

» A propos de quoi cet animal-là
» montre-t-il tant de frayeur ? Je ne
» vous accuse de rien ; je veux seu-
» lement savoir si M. Mirtle vous a
» montré quelques soupçons, ou vous
», a fait quelques questions qui vous
» aient conduit à lui dire par hasard
» que vous ayez porté quelque Let-
» tre ce matin de ma part.

T O M.

» Mais , Monsieur , s'il m'a fait
» quelques questions , pouvois-je l'en
» empêcher ?

BEVIL.

B E V I L.

» Ce n'est pas-là ce que je dis,
» Bœuf. Ce n'est pas vous que je
» soupçonné , c'est lui. Que vous
» a-t-il dit ?

T O M.

» Hé bien , Monsieur , lorsque je
» suis arrivé chez lui pour me dé-
» guiser en Avocat , comme il vous
» a plu de l'exiger de moi , il m'a
» demandé si j'avois été ce matin
» chez M. Sealand.... Monsieur , lui
» ai-je dit , j'y ai souvent été... par-
» ce que si je ne lui avois pas dit cela ,
» il auroit pu penser qu'il y avoit
» quelque raison particuliere pour
» m'y faire aller aujourd'hui.

B E V I L.

» Fort bien. (*à part.*) La précau-
» tion de ce drôle-là , est ce qui a
» causé sa jalousie : T'a-t-il fait d'au-
» tres questions ?

T O M.

» Oui , Monsieur , je me rappelle
» à présent , que lorsque nous som-
» mes revenus en carosse de chez M.
» Sealand , il m'a dit : Tom , ce
» matin quand j'étois chez votre

Tomie II.

N

» Maître, il vous a ordonné d'aller
» chercher la réponse à une Lettre
» qu'il avoit envoyée; lui en avez-
» vous apporté une, m'a-t-il dit ? Ah,
» Monsieur, ai-je dit, vous voulez ba-
» diner avec moi, vous voulez savoir
» si je puis garder un secret ou non ?

B E V I L.

» Et ainsi, en lui montrant que
» vous le pouviez, vous lui avez dit
» que vous en aviez un à garder.

T O M.

» Monsieur....

B E V I L.

» A quelles basses actions la jalou-
» sie ne fait-elle pas descendre un
» homme ? Comment peut-on em-
» ployer d'aussi lâches artifices avec
» un Valet pour lui faire trahir son
» Maître ? Hé bien ! & quand vous
» a-t-il donné cette Lettre pour moi ?

T O M.

» Monsieur, il l'a écrite devant
» moi avant que de quitter sa robe
» d'Avocat.

B E V I L.

» Fort bien. Et qu'a-t-il dit quand
» vous lui avez porté ma Réponse ?

T O M.

» Il m'a paru , Monsieur , d'afiez
» mauvaise humeur , & m'a dit que
» cela fuffifoit.

B E V I L.

» Je m'étois bien douté que ma
» Lettre l'étonneroit.... Va-t-en.

T O M.

» Ouais , tout ceci n'annonce rien
» de bon. J'ai bien peur que nous
» n'ayions tous donné à gauche.

(*Il s'en va.*)

B E V I L.

» J'ai affecté d'être tranquille de-
» vant mon Valet : mais cet effort
» m'a beaucoup coûté. Quel emporté,
» de m'écrire un cartel , & de m'ac-
» cuser d'une conduite équivoque
» lorsque je fais profession d'être son
» ami ! Je puis vivre content sans
» gloire , mais je ne puis supporter
» l'infamie. Que dois-je faire ? Pre-
» mierement , relifons la Lettre de
» Lucinde. (*Il lit :*)

*Monsieur , je crois ne rien faire de
contraire aux bienséances de mon sexe ,
en reconnoissant que votre maniere*

d'éluder le mariage que nos parents se proposent , & de souhaiter que le refus puisse venir de moi , a quelque chose de plus obligeant en soi , que la recherche de celui que je crains de voir tomber dans mon lot , à moins que votre Ami ne travaille à notre salut & à notre bonheur commun. J'ai mes raisons pour vous prier de ne point communiquer cette Lettre à M. Mirtle , & je suis votre très-obligée & très-humble Servante ,
LUCINDE SEALAND.

» Voyons le Postcrit.

J'ai fait mes réflexions , & je ne veux rien vous cacher. Le motif que j'ai de vous demander le secret sur cette Lettre , est la jalousie de M. Mirtle , qui , à la vérité , me donne de l'effroi ; mais l'estime que j'ai pour lui , me fait espérer que ce n'est qu'un mauvais effet qui provient souvent d'une bonne cause , & que l'on peut guérir par une conduite prudente & sans reproche.

» Ainsi , cette jeune personne m'a
 » choisi pour son Ami & son Confi-
 » dente & s'est mise en quelque fa-
 » çon sous ma protection. Je ne dois

„ point faire part à M. Mirtle de sa
 „ Lettre, à moins que je ne puisse le
 „ guérir de sa jalousie. Peut-être les
 „ servirois-je mieux l'un & l'autre
 „ en n'observant pas le silence que
 „ Lucinde me demande, qu'en lui
 „ obéissant scrupuleusement : mais je
 „ me sens arrêter par cette obligation
 „ de se battre, que la Coutume a
 „ imposée à tout homme qui veut
 „ vivre avec réputation & honneur
 „ dans le monde. Comment faire
 „ pour éviter tout soupçon qui puisse
 „ m'être défavantageux ? ... Si je
 „ m'explique sans me battre, il croira
 „ que c'est par crainte.... Il faut que
 „ je relise encore une fois sa Lettre.

*Monfieur, vous en avez usé lâche-
 ment avec moi, en travaillant à m'en-
 lever une personne que vous m'avez dit
 vous être indifférente. J'ai changé mon
 épée depuis que je ne vous ai vu ; &
 j'ai cru devoir vous donner cet avis,
 pour que vous soyez en état de vous
 défendre à la première rencontre, entre
 vous & celui que vous avez offensé.*

CHARLES MIRTLE.

(Tom entre.)

T O M.

„ Monsieur Mirtle vous demande ;
„ Monsieur ; souhaitez-vous le voir ?

B É V I L.

„ Animal ! Pourquoi le faire atten-
„ dre ? Faites-le monter. (*Tom sort.*)
„ Me voilà résolu sur la conduite
„ que je dois tenir avec lui. Il est
„ amoureux , & un peu méfiant sur
„ toutes sortes d'affaires , & on peut
„ bien le lui pardonner en considé-
„ ration... Mais le voici. (*Tom intro-*
„ *duit M. Mirtle. Bévil continue.*)

„ Monsieur , je vous suis extrême-
„ ment obligé de l'honneur que vous
„ me faites.... Et vous , Monsieur ,
„ qui vous tenez-là planté pour nous
„ considérer, sortez. (*Tom sort.*) Hé
„ bien , Monsieur Mirtle , qu'y a-t-il
„ pour votre service ?

M I R T L E.

„ Le temps , le lieu , notre longue
„ connoissance , & plusieurs autres
„ circonstances qui me touchent en
„ cette occasion , m'obligent sans
„ autre cérémonie & sans un plus
„ long discours , de vous prier non-
„ seulement de reconnoître que vous

„ avez reçu ma Lettre , comme vous
 „ l'avez déjà fait , mais aussi de m'ac-
 „ corder la requête qui y est conte-
 „ nue. Il me faut une autre réponse
 „ que ces demies lignes : *J'ai reçu*
 „ *la vôtre.... Je serai au logis.*

B E V I L.

„ Monsieur , j'avoue que j'ai reçu
 „ une Lettre de vous d'un style assez
 „ extraordinaire ; mais comme je
 „ veux qu'en cette matiere tout vien-
 „ ne absolument de vous , je n'en-
 „ tendrai que ce qu'il vous plaira
 „ de me confirmer face à face , &
 „ j'ai déjà oublié votre billet.

M I R T L E.

„ Cette réponse si mesurée , con-
 „ vient fort à la maniere dont vous
 „ avez déjà abusé de ma simplicité
 „ & de ma franchise. Je vois que
 „ votre modération tend à votre
 „ propre avantage , & non au mien ,
 „ à votre propre sûreté , non à aucun
 „ égard pour un Ami.

B E V I L.

„ Ma propre sûreté , Monsieur
 „ Mirtle !

M I R T L E.

„ Votre propre sûreté , Monsieur
 „ Bévil.

B E V I L.

„ Monsieur Mirtle , ne doutez pas
 „ un moment que je ne voie très-
 „ bien où vous en voulez venir....
 „ Mais , Monsieur , vous savez que
 „ j'ai souvent osé condamner ces dé-
 „ cisions qu'une coutume tyrannique
 „ a introduites contre toutes les Loix
 „ divines & humaines.

M I R T L E. *

„ Ceux qui ont la conscience si
 „ délicate, devroient du moins avoir
 „ autant d'horreur de faire des offen-
 „ ses comme de....

B E V I L.

„ Comme de quoi ?

M I R T L E.

„ Comme de crainte d'y satisfaire.

B E V I L.

„ Comme de crainte d'y satisfaire !
 „ Mais cette appréhension est juste ou
 „ raisonnable suivant l'objet de cette
 „ crainte. Je vous ai dit souvent en
 „ confidence de cœur que j'avois en
 „ horreur cette hardiesse d'offenser

„ l'Auteur de la vie , de commettre ,
 „ dis-je , un pareil crime contre lui ,
 „ & par le même acte de s'exposer à
 „ paroître devant son Tribunal.

M I R T L E.

„ Monsieur Bevil , je vous dirai
 „ que ce flegme , cette gravité , &
 „ cette conscience si délicate , ne me
 „ priveront pas de ma Maîtresse.
 „ Vous avez , à la vérité , les meil-
 „ leures raisons du monde pour être
 „ attaché à la vie , l'espérance de
 „ posséder Lucinde ; mais songez que
 „ je n'en ai pas moins d'en être las ,
 „ s'il faut que la perde ; & mes pre-
 „ miers efforts pour la recouvrer ,
 „ seront de lui faire connoître l'hom-
 „ me intrépide qui doit être son gar-
 „ dien & son protecteur.

B E V I L.

„ Monsieur , montrez-moi seule-
 „ ment la moindre apparence de rai-
 „ son qui m'oblige à repousser une
 „ insulte à laquelle j'ai si peu donné
 „ lieu , & je te montrerai.... que de
 „ te châtier.... mérite à peine le nom
 „ de courage. Homme léger & in-
 „ considéré.... Monsieur Mirtle , le

„ trouble où vous me voyez ne vient
„ pas d'aucune crainte. Il ne tient
„ qu'à moi de vous rendre , sans que
„ vous puissiez deviner comment ,
„ aussi froid , que, sans que vous sa-
„ chiez pourquoi , vous avez témoi-
„ gné de chaleur.

M I R T L E.

„ Une femme que l'on aime n'est-
„ elle pas un assez grand sujet de
„ colere ? Mais vous ne savez pas
„ ce que c'est que d'aimer ; vous avez
„ pour vos heures perdues votre
„ commode & facile Etrangere : &
„ votre fortune , l'extérieur impo-
„ sant de votre conduite & d'autres
„ heureuses circonstances, vous font
„ des moyens faciles pour obtenir la
„ possession d'une femme d'honneur.
„ Vous ne savez pas ce que c'est que
„ d'être allarmé , que d'être déchiré
„ par les inquiétudes , que de crain-
„ dre de perdre quelque chose de
„ plus cher que la vie. Votre maria-
„ ge , heureux mortel , va son train
„ comme les affaires ordinaires. S'il
„ vous prend envie de vous amuser,

„ vous avez votre captive vagabon-
 „ de ; votre Indienne est toujours prê-
 „ te à vous procurer de doux mo-
 „ ments.

B E V I L.

„ C'en est trop, & la patience d'un
 „ homme ne peut aller plus loin ; je
 „ suis excusable si , pour venger l'in-
 „ nocence , ou parce que l'infirmité
 „ de la Nature humaine n'en peut
 „ souffrir davantage , j'accepte votre
 „ défi.... Monsieur, je vous suivrai.

(*Tom arrive.*)

T O M.

„ Avez-vous appelé , Monsieur ?
 „ il me l'a semblé. Je vous ai en-
 „ tendu parler haut....

B E V I L.

„ Va chercher un carrosse.

T O M.

„ Monsieur... Mon Maître... Mon-
 „ sieur Mirtle... Monsieur , que pré-
 „ tendez-vous faire ? Je ne suis qu'un
 „ Valet. Mais...

B E V I L.

„ Va chercher un carrosse.

(*Tom sort ; Bevil & Mirtle se promènent
 chacun de leur côté.*)

B É V I L *à part.*

„ Quoique poussé à bout , aurai-
„ je pu me remettre à l'arrivée d'une
„ troisième personne ? Et de qui en-
„ core ? D'un Valet ; & manquerai-
„ je d'égard au meilleur de tous les
„ pères , & à une fille infortunée
„ dont la vie est attachée à la mien-
„ ne ? *A M. Mirtle.* Graces au Ciel ,
„ j'ai eu le temps de me remettre ,
„ & dans la crainte de ce qu'un
„ homme inconfidéré comme vous
„ pensera de moi , je ne tarderai pas
„ davantage à expliquer les fausses
„ apparences qui font souffrir l'infir-
„ mité de votre tempérament , lors-
„ que trop d'égard pour un faux
„ point - d'honneur a retardé cet
„ éclaircissement.

M I R T L E.

„ Monsieur Bévil ne peut pas dou-
„ ter que je n'aime mieux avoir sa-
„ tisfaction de son innocence que de
„ son épée.

B É V I L.

„ Pourquoi donc l'avoir demandée
„ comme vous avez fait ?

M I R T L E.

„ Confidérez que vous-même ne
 „ vous êtes contenu que jusqu'à-ce
 „ que j'ai parlé avec peu de circon-
 „ pection de celle que vous aimez.

B E V I L.

„ Il est vrai , mais souffrez que je
 „ vous dise que je vous ai épargné
 „ le plus grand des malheurs. Je vous
 „ connois si bien que je suis sûr que
 „ la mort même vous eût fait moins
 „ de peine , que d'avoir trouvé cette
 „ Lettre parmi les papiers d'un hom-
 „ me à qui vous auriez ôté la vie...
 „ Lisez-la. (*A part.*) Quand je le
 „ verrai confus de sa faute , & hon-
 „ teux de sa jalousie , quand il sera
 „ rentré en lui-même , il méritera
 „ que je l'aide à obtenir Lucinde.

M I R T L E.

„ Avec quelle supériorité a-t-il
 „ repoussé l'offense contre moi com-
 „ me l'agresseur ? Je commence à
 „ craindre que je n'aie été trop pré-
 „ cipité. (*Il lit :*) *Eluder un ma-*
 „ *riage.* N'en voilà que trop pour
 „ me tirer d'erreur. Mais je trouve
 „ dans le *Postcrit* : *Le motif que*

„ j'ai de vous demander le secret , est
 „ la jalousie.... De quel front puis-
 „ encore regarder mon Bienfaiteur ,
 „ mon Avocat, que j'ai traité comme
 „ un traître ! O Bévil, de quels mots
 „ pourrai-je !

B E V I L.

„ Il n'en est pas besoin , convain-
 „ cre est plus que conquérir.

M I R T L E.

„ Mais pouvez-vous....

B E V I L.

„ Le changement qui vient de se
 „ faire en vous à mon égard , me
 „ paie toutes les inquiétudes que
 „ vous m'avez causées. Hélas ! quel-
 „ les machines sommes - nous ! Ton
 „ visage étoit tout à l'heure celui d'un
 „ autre homme. Le voilà redevenu à
 „ l'instant celui de mon Compagnon,
 „ de mon Ami.

M I R T L E.

„ Comment ai - je été assez mal-
 „ heureux...

B E V I L.

„ N'en parlons plus.

M I R T L E.

„ Je ne puis m'empêcher d'y songer :

„ combien d'amis sont morts par les
 „ mains de leurs amis , faute de cette
 „ modération ! Je ne me lasserai ja-
 „ mais de le répéter. Combien ne
 „ ne suis-je pas redevable à cette
 „ supériorité d'esprit avec laquelle
 „ vous m'avez subjugué ? Que seroit-
 „ il arrivé de l'un de nous , & pent-
 „ être de tous deux, si vous eussiez été
 „ aussi foible & aussi déraisonnable
 „ que moi ?

B É V I L.

„ Félicitons-nous l'un l'autre , d'a-
 „ voir pu nous vaincre nous-mêmes ;
 „ j'espère que le souvenir que nous
 „ en conserverons nous rendra meil-
 „ leurs amis que jamais.

M I R T L E.

„ Mon cher Bévill , la conduite
 „ d'amis que vous avez tenue avec
 „ moi , m'a convaincu qu'il n'y a
 „ de vrai courage que celui qui est
 „ guidé par la raison , & qui n'a rien
 „ de contraire à la vertu & à la jus-
 „ tice. Cependant combien de mal-
 „ heureux ont été sacrifiés à cette
 „ idole , l'opinion déraisonnable des
 „ hommes ! Ils sont même en cela si

„ ridicules , qu'ils tirent souvent leur
 „ épée l'un contre l'autre avec une
 „ colere simulée & une peur réelle.

» Par la honte contraints , trahis par leur hon-
 » neur ,

» Pour conserver un nom , ils hazardent leur
 » être ,

» Et n'osant éclaircir ce qui fait leur erreur ,

» Souvent dans l'autre Monde ils vont la re-
 » connoître.

Cette Scene est , si je ne me trom-
 pe , une excellente Leçon non-seu-
 lement pour des Amis , mais pour
 tous les hommes en général ; on y
 attaque le plus fort & le plus dérai-
 sonnable de tous les préjugés.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE

L E T T R E X L V.

A Monsieur le DUC DE NIVERNOIS.

*Sur la diversité des opinions en Angle-
terre, touchant les Affaires publiques.
Débats dans la Chambre des Com-
munes en 1737, au sujet de la
continuation des seize mille hommes
de Troupes de terre demandée par le
Roi, & qui lui fut accordée.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR LE DUC,

JE vois par la Lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, que Tacite ne vous est pas moins familier qu'Horace; & que si M. Addisson & M. Pope vous amusent, vous aimez encore mieux converser avec le Chancelier Clarendon & le Docteur Burnet. Vous connoissez presque aussi bien les Anglois, que si vous aviez vécu parmi eux.

Tome II.

O

Puisque vous m'avez parlé de Politique, je vais du moins essayer de me monter à votre ton, de peur de m'attirer quelques reproches si j'en prenois un autre ; car je vois bien que c'est une leçon que vous m'avez faite. Ces noms odieux de Whigs & de Torys, dont vous faites mention dans votre Lettre, & qui ont fait tant de bruit sous la Reine Anne, sont aujourd'hui presque entièrement oubliés en Angleterre, mais les mêmes Factions y subsistent toujours, sous des dénominations différentes. *Corruption* & *Opposition*, sont les deux termes qui servent à présent à distinguer celles qui sont pour ou contre le Ministère.

Le grand embrasement qu'a excité en Angleterre l'amour de la liberté, ou peut-être l'esprit d'indépendance, n'est pas entièrement éteint, il reste toujours un feu caché sous la cendre, & les étincelles qui en sortent de temps en temps, suffisent pour y exciter les mêmes incendies.

L'esprit de parti est si commun parmi les Anglois, qu'il permet à peine

de connoître quel est effectivement celui de la Nation. Qui ne penseroit que les Actes du Parlement qui la représente, en sont le vœu général ? Cependant, si l'on en croit le cri public, ils ne sont que l'ouvrage d'une *supériorité corrompue*, & qui sacrifie la Patrie aux vues intéressées du Ministre.

On trouve cette contrariété d'opinions dans les choses les plus essentielles & qui touchent de plus près à l'intérêt du Peuple. En effet, les questions d'une nature politique sont moins susceptibles de démonstration que la plupart des autres, & l'on doit s'attendre à cette différence de sentiment dans un Pays tel que celui-ci, où le Peuple a non-seulement le pouvoir de juger, mais la liberté de parler & d'écrire contre les mesures du Gouvernement qui lui sont toujours suspectes. Cela est inévitable, peut-être même nécessaire, par-tout où le Peuple est libre ; & comme chacun est amoureux de sa propre opinion, & croit fermement avoir la raison de son côté, on

imagine que ceux qui sont d'un avis différent du sien, doivent être gouvernés par des motifs qu'ils n'osent avouer. De là, il arrive chaque jour qu'on soupçonne de malice ou d'envie ceux qui sont opposés au Ministère, & que ceux qui le soutiennent sont accusés hautement de cupidité & de corruption. De là vient peut-être que les uns regardent comme incompatibles avec la liberté, des mesures que d'autres soutiennent nécessaires au maintien des Loix & du Gouvernement. C'est ainsi que l'Hyver dernier j'ai vu la Nation partagée sur l'Acte du Parlement qui a accordé au Roi la continuation des dix-huit mille hommes de Troupes de terre qu'il a actuellement sur pied.

Je fus à la Chambre des Communes le jour qu'on y devoit examiner cette grande question que l'on y a déjà tant de fois agitée. Personne n'ignoroit à Londres quelle en devoit être la décision : quels que soient & le pouvoir & la liberté de cette Assemblée respectable, il en est presque toujours ainsi des affaires les plus

importantes ; elles sont décidées en particulier , avant que d'être mises publiquement en délibération. Celui qui parle avec le plus de chaleur contre un Acte , fait bien qu'il ne l'empêchera pas de passer ; mais il ne laisse pas de satisfaire ou son devoir ou sa passion ; & du moins il se console de l'inutilité de ses efforts par l'honneur qui lui en revient , ou le plaisir qu'il éprouve à user de la liberté qu'il a de tout dire.

Le Membre de la Chambre qui opina le premier , qu'il falloit continuer les Troupes sur le même pied , me parut appuyer son avis sur de très-bonnes raisons. Il soutint que
 « l'esprit de mécontentement & de
 » sédition n'avoit jamais été plus
 » commun en Angleterre qu'il l'étoit
 » à présent , & qu'il y exciteroit in-
 » failliblement des révoltes s'il n'étoit
 » contenu par une Armée toujours
 » prête à prévenir le mal , ou à l'ar-
 » rêter dans sa naissance. Il ajouta :
 » qu'eu égard aux efforts continuels
 » que faisoient ceux des différents
 » Partis pour aliéner les Sujets de leur

» Souverain , & inspirer à la Nation
 » de la haine pour le Gouvernement
 » présent , & du mépris pour le Par-
 » lement même , il étoit impossible
 » d'y faire respecter les Loix & ceux
 » qui en sont le soutien , sans le
 » secours d'une Armée : (*) que ces
 » années dernières, des Actes du Par-
 » lement , qui n'avoient pour but
 » que le bien général de la Nation ,
 » avoient éprouvé de la part du
 » Peuple l'opposition la plus forte ,
 » (†) & que sans les Troupes , des
 » esprits turbulents & factieux au-
 » roient profité de ces troubles pour

. (*) M. Horace Walpole, qui n'étoit pas, à beau-
 coup près, aussi adroit & aussi éloquent que son
 Frère, parlant sur le même sujet en 1733, fit rire
 l'Assemblée en disant tout uniment, que le nombre
 de Troupes proposé étoit absolument nécessaire pour
 supporter le Gouvernement de Sa Majesté, & qu'il
 le seroit aussi long-temps que la Nation jouiroit de
 bonheur d'avoir l'illustre Maison de Hanovre sur le
 Trône. Une pareille proposition fut mise au rang
 de ces discours inconsiderés, qui, dit-on, lui échap-
 poient souvent même en plein Parlement. Il est
 bien vrai que cet aveu n'est rien moins que poli-
 tique, & que ce n'est pas là le moyen de faire
 souhaiter au Peuple que la Famille régnante occupe
 long-temps le Trône d'Angleterre.

(†) L'Acte pour réprimer l'usage excessif des
 Liqueurs spiritueuses parmi la Populace.

» plonger la Nation dans de plus
 » grands désordres ; que de là il étoit
 » aisé de conclure que la suppression,
 » ou ce qui est à peu près la même
 » chose, l'affoiblissement de l'Armée,
 » étoient les moyens les plus sûrs
 » de livrer l'Angleterre à la fureur
 » des Guerres Civiles.

» On fait tous ses efforts, conti-
 » nua-t-il , pour rendre suspects les
 » desseins du Gouvernement , on
 » prétend qu'une Armée en temps
 » de paix , menace notre Liberté ;
 » mais au lieu de laisser aller nos
 » esprits à des terreurs paniques ,
 » voyons si en effet elle y a donné
 » la moindre atteinte. Tant que les
 » Loix seront religieusement obser-
 » vées , que le Clergé jouira de ses
 » droits , que les Non-Conformistes
 » seront protégés , & que la fortune
 » de chaque particulier sera assurée :
 » maître de ses biens & libre dans
 » sa conscience , un Anglois n'a rien
 » à craindre d'une Armée qui n'a
 » d'autre but que de faire respecter
 » les Loix , & de veiller à la tran-
 » quillité du Gouvernement.

» Depuis que j'ai l'honneur d'avoir
» séance dans cette auguste Assem-
» blée , toutes les fois qu'on a agité
» cette matiere , j'ai toujours enten-
» du ceux qui cherchent plus à em-
» barrasser le Ministère qu'à soulager
» le Peuple , rappeler la conduite
» de l'Armée de Cromwell. Mais que
» conclurre de cet exemple contre
» l'Armée d'aujourd'hui ? Notre cons-
» titution étoit alors renversée : une
» troupe de Factieux qui s'étoient
» rendus maîtres de cette Chambre ,
» avoient massacré leur Roi , avoient
» anéanti celle des Pairs , avoient
» même chassé de celle-ci tout homme
» qui n'avoit pas voulu se joindre à
» eux dans toutes leurs mesures , &
» par ces violences s'étoient arrogés
» à eux-mêmes un pouvoir absolu.
» Dans ces circonstances, les Officiers
» de l'Armée crurent avoir du moins
» autant de titre pour s'emparer du
» Gouvernement, & aimerent mieux
» commander que de rester eux-
» mêmes & de laisser la Nation sous
» la puissance absolue de quelques
» particuliers que ce fussent dans

» le Royaume. Et quelle en fut la
 » conséquence ? Cette même Armée
 » aussitôt qu'elle en trouva l'occasion
 » rétablit notre Constitution.

A peine eut-il parlé , qu'un homme qui étoit à côté de moi , & qui m'avoit paru l'écouter impatiemment , dit assez haut pour que je pusse l'entendre , & d'un ton brusque & indigné : il n'y a pas trois ans que ce même Député pensoit & parloit bien différemment. Il n'est si tranquille à l'égard de la Liberté , & ne voit l'Armée d'un œil si favorable , que depuis que la Cour lui a fasciné la vue par une pension. Tous ceux , ajouta cet Anglois chagrin , qui tiennent le même langage , sont déterminés par les mêmes motifs. Les uns sont payés pour parler , les autres pour se taire. Il eût poussé plus loin la fatyre , si un des Chefs du Parti mécontent ne se fut levé pour répondre au premier. Celui-ci passe pour un homme véritablement éloquent , & j'ai regret de ne pouvoir vous rendre son Discours avec toute la force qu'il me parut avoir dans sa

bouche. Voici du moins le précis de ses raisons.

» Je ne puis , dit-il , regarder
» comme libre , un Peuple qui con-
» court à maintenir une Armée sans
» la moindre nécessité. Si nous n'é-
» tions pas totalement dégénérés de
» la vertu de nos Ancêtres , au lieu
» d'examiner si l'on doit faire un
» retranchement dans les Troupes ,
» ou les continuer sur le même pied ,
» l'Armée feroit supprimée tout d'une
» voix. Et quel besoin en avons-
» nous ? Nos Vaisseaux fuffisent pour
» nous défendre contre les desseins
» secrets ou les invasions soudaines
» de nos Ennemis. C'est pourquoi
» tout ce que nous avons à faire ,
» c'est de tenir notre Marine en bon
» état , d'avoir en tout temps un
» nombre considérable de Matelots
» enrolés , & d'encourager la disci-
» pline Militaire parmi notre Peuple.
» Mais lorsque nous sommes en paix ,
» nous devons aussi-tôt saisir cette
» occasion de nous épargner la dé-
» pense d'entretenir une Armée de
» terre inutile ou plutôt dangereuse ,

» & certainement contraire à la cons-
 » titution de ce Pays-ci. La Liberté
 » & une force armée sont de la nature
 » des choses incompatibles. Je de-
 » mande en effet s'il y a quelque
 » autre voie de rendre un Prince
 » absolu, que de lui accorder une
 » Armée sur pied; c'est l'unique moyen
 » que tous les Princes aient employé
 » pour le devenir. Les Athéniens,
 » ce Peuple si sage & si jaloux de la
 » Liberté, la perdirent en accordant
 » à Pisistratus quarante Gardes seule-
 » ment, pour la sûreté de sa personne.
 » La continuation de la Commission
 » de César dans les Gaules, le mit
 » en état de détruire la République
 » du monde la plus puissante & la
 » mieux établie. Sans recourir à des
 » exemples étrangers, il n'y a pas
 » un siècle que, dans Londres même,
 » une Armée mit sous le joug le
 » Parlement qui l'avoit levée. Dans
 » le cours de peu d'années ce Corps
 » redoutable introduisit parmi nous
 » dix espèces de Gouvernements,
 » tous également contraires au génie
 » de la Nation, & à l'opinion même

» du plus grand nombre de ceux qui
» obéissoient à Cromwell. Tel est le
» pouvoir d'un Chef sur une Armée ;
» quoique les sentiments de ceux
» dont elle est composée , puissent
» différer du sien , il peut les obliger
» à agir mécaniquement selon ses
» vues. C'est ainsi que , sans le vou-
» loir , des Grecs ont opprimé eux-
» mêmes la Liberté de la Grece.
» C'est ainsi que contre leur intention ,
» des Romains ont détruit la Répu-
» blique de Rome , & se sont soumis
» au joug d'un seul homme. Enfin ,
» c'est ainsi que des Anglois armés
» pour le maintien des Loix & de
» la Liberté , ont exercé sur leurs
» Compatriotes la plus odieuse Ty-
» rannie. Un Ennemi Etranger est
» pour nous moins à craindre que
» nos Compatriotes armés. Si l'An-
» gleterre doit subir le joug d'une
» autre Nation , ce ne sera , de même
» que Rome , que lorsqu'elle aura été
» mise aux fers par ses propres Ha-
» bitants. Ainsi tout Anglois zélé a
» raison de s'allarmer des nombreuses
» Troupes que nous entretenons sans

» la moindre nécessité. Il est incertain
 » si nos Ennemis viendront à bout
 » de nous conquérir , mais qu'une
 » Armée sur pied ne parvienne avec
 » le temps à nous rendre esclaves ,
 » c'est ce dont ni la raison ni l'ex-
 » périence ne nous permettent de
 » douter. Ainsi les prétextes des dan-
 » gers du dehors ne peuvent être des
 » raisons suffisantes pour maintenir
 » de semblables Troupes. Vainement
 » dira-t-on que l'Armée étant payée
 » par le Public , à proprement parler,
 » elle dépend du Peuple ; ce n'est
 » qu'un Sophisme frivole : l'Armée
 » de 1641 , qui a subjugué la Nation,
 » n'étoit-elle pas dans le même cas ?
 » Toutes les Armées qui , en quel-
 » que Pays que ce soit , ont rendu
 » leurs Compatriotes esclaves , n'ont-
 » elles pas été entretenues des de-
 » niers publics ? Le Peuple de Rome
 » payoit les Soldats qui aiderent
 » César à le mettre aux fers : une
 » Armée d'ordinaire dépend moins
 » de celui qui la paie , que de celui
 » qui en nomme les Chefs ; elle ne
 » connoît que celui qui la commande :

» à la voix du Général, des Soldats
 » porteront la flamme au milieu de
 » leur Patrie, & le poignard au sein
 » de leurs Peres.

» D'ailleurs seroit-il raisonnable
 » d'attendre des Soldats d'aujourd'hui,
 » plus de vertu que n'en ont
 » eu les Romains ou nos propres
 » Ancêtres ? Nous ne prétendrons
 » pas, je pense, que les hommes
 » de la génération présente, soient
 » plus animés du bien public que
 » ceux du temps de César, ou du
 » milieu du dernier siècle. Parcou-
 » rons nos Annales, y trouvera-t-on
 » un siècle où la corruption ait été
 » plus générale ? Vit-on jamais les
 » Grands aussi gouvernés par l'intérêt
 » qu'ils le sont aujourd'hui ? Vit-on
 » jamais le Peuple aussi livré à toutes
 » sortes de vices ? Ne pas craindre
 » une armée en des temps si critiques,
 » est la plus grande preuve de notre
 » insensibilité sur tout ce qui menace
 » notre Liberté. Entretenir une Ar-
 » mée en de pareilles conjonctures,
 » c'est fournir nous-mêmes les moyens
 » de nous donner des fers, Je fais,

» Messieurs , que plusieurs d'entre
 » vous seront étonnés de m'entendre
 » à ce sujet oser seulement faire
 » mention du regne du Roi Jacques
 » II. Cependant un des plus grands
 » malheurs de ce Prince , & qui a le
 » plus contribué à sa ruine , fut de
 » tenir une Armée sur pied en temps
 » de paix. Il le fit , à la vérité , sans
 » le consentement du Parlement ,
 » mais il le fit à ses dépens & sans
 » mettre aucun impôt sur son Peuple ;
 » & il le fit sans l'autorité du Parle-
 » ment , parce qu'il ne put trouver
 » un Parlement assez mercenaire
 » & corrompu pour y donner son
 » consentement.

» Je repondrai à ceux qui insistent
 » sur le danger de quelque invasion ,
 » que nous n'en avons aucune à
 » craindre , tant que le Gouverne-
 » ment aura soin , par une adminis-
 » tration juste & sage , de cultiver
 » & de conserver les affections du
 » Peuple. Si par la folie ou la mé-
 » chanceté de l'administration le mé-
 » contentement devient général , un
 » Parlement libre & indépendant sera

» toujours en état de le faire cesser ;
» en infligeant un juste châtement aux
» coupables auteurs du mécontente-
» ment de la Nation.

» Une Armée sur pied , continuée
» d'année en année par l'autorité du
» Parlement , est aussi incompatible
» avec la conservation de nos droits
» & de nos libertés , qu'une autre
» qui le feroit sans l'autorité du
» Parlement. La distinction entre ces
» deux sortes d'armées , toutes deux
» contraires à la constitution de
» cet Etat ; n'a été imaginée qu'en
» l'année 1697 : le consentement du
» Parlement étoit nécessaire pour
» retenir une Armée sur pied en temps
» de paix ; les Courtisans , pour
» l'obtenir , imaginèrent cette belle
» distinction ; car il est à remarquer
» que dans tous les Regnes les
» Courtisans ont eu l'art de trouver
» des distinctions où il n'y a pas de
» différence. Ils ne dirent pas que
» le Parlement devoit refuser son
» consentement pour une Armée ,
» parce qu'il n'y avoit pas alors de
» nécessité d'en maintenir une , mais
» parce

» parce que cette nécessité ne pou-
 » voit jamais avoir lieu ; le danger
 » d'une Armée en temps de paix
 » étant plus grand qu'aucun autre
 » auquel nous puissions jamais être ex-
 » posés. Ils prédirent dès-lors, ce dont
 » l'expérience n'a que trop prouvé
 » la vérité, que tandis que le Par-
 » lement ne donneroit son consen-
 » tement à une Armée en temps de
 » paix, que pour une année seule-
 » ment, les Courtisans entendraient
 » toujours un consentement pour
 » la continuer *in sæcula sæculorum*.
 » Quels ridicules les partisans de la
 » Cour n'essayerent-ils pas de donner
 » à ceux de la Liberté, lorsque dans
 » le temps ceux-ci osèrent prophé-
 » tiser qu'un corps de huit cents
 » hommes de garde, les premières
 » Troupes régulières que nous ayons
 » accordées à nos Rois, deviendrait
 » un jour une Armée dangereuse
 » dans un pays libre. Au commen-
 » cement du règne de Sa Majesté elle
 » n'étoit que de six mille hommes ;
 » elle est aujourd'hui de dix-huit
 » mille, & nous apprendrons par les

» délibérations de ce jour si nous
» devons encore la nommer annuelle,
» ou si , sans le paroître , elle est
» en effet perpétuelle. Le Parlement
» l'autorise , cette armée , la Nation
» la paie & le Souverain en dispose
» pour miner insensiblement les fon-
» dements les plus solides de notre
» constitution : à la vérité on ref-
» pecte la forme , & il n'y en aura
» plus d'assez imprudent pour tou-
» cher à l'extérieur , que lorsqu'il
» sera sûr de pouvoir renverser tota-
» lement l'Edifice.

» Un de nos plus vertueux Pa-
» triotes, M. Trenchard, a remarqué
» judicieusement qu'*une Armée sur*
» *pied autorisée est pire qu'une invasion*
» *étrangere , & qu'une Conquête du*
» *déhors*. Il va plus loin , & dit que
» l'Armée payée par le Roi Jacques ,
» étant un instrument de Gouverne-
» ment arbitraire , mais sans aucune
» autorité légale , la Nation pouvoit
» lui résister ; qu'une Armée sur pied
» maintenue par l'autorité du Parle-
» ment est de même un instrument ,
» quoique légal , d'un Gouvernement

» arbitraire , mais plus dangereux
 » que le premier , en ce qu'on peut
 » l'employer à nous asservir par
 » autorité , & que nous ne pouvons
 » y résister , ayant contre nous notre
 » propre consentement , & la force
 » des Loix auxquelles notre foiblesse
 » ou notre lacheté a donné lieu.

» Ainsi je conclus que l'entretien de
 » plus de douze mille hommes dans
 » cette Isle, ne peut jamais être néces-
 » faire pour aucun Gouvernement ,
 » excepté celui qui auroit renversé
 » notre Constitution , soit en cor-
 » rompant le Parlement , soit en s'en
 » passant tout à fait.

Pendant tout ce discours , je re-
 gardois de temps en temps l'honnête
 Anglois dont le discours précédent
 avoit si fort ému la bile : je m'ima-
 ginaï que celui-ci auroit de quoi la
 calmer. Aussi , dès qu'il fut fini , je
 lui fis mon compliment sur la satis-
 faction qu'avoit dû lui causer un
 défenseur si ardent de sa Patrie. Il
 est vrai , reprit-il , que nous venons
 d'entendre un homme qui parle bien ;
 mais quel dommage qu'il faille borner

là son éloge, & qu'on ne puisse pas compter sur sa façon de penser ! Et soudain reprenant son air fâché & son ton brusque : oui, Monsieur, continua-t-il, si ce même Orateur que nous venons d'admirer, entroit demain dans le Ministère, il en feroit tout autant que ceux contre lesquels il vient de déclamer avec tant de violence. (*) Et malheureusement tels sont presque tous ceux qui paroissent le plus occupés du bien public, ils ne sont réellement attachés qu'à leur intérêt particulier ; ainsi tandis que les uns appuient toutes les mesures du Gouvernement, parce qu'ils sont gagnés par des Charges, des Emplois, ou des Pensions, les autres ne sont si continuellement opposés à la Cour, que parce qu'on ne leur a encore rien

(*) *At odit eos qui subitâ & magnâ potentiâ insolenter utuntur, idem faciet cum idem poterit.*
Senec. Epist. Lib. IV.

Les différents changements qui sont arrivés depuis dans le Ministère d'Angleterre ont pleinement justifié ce qui est avancé dans cette Lettre & dans quelques autres. Le Lord Granville a suivi les principes de M. Walpole qu'il avoit si souvent combattus.

offert de capable d'émouvoir leur
avarice ou leur ambition. L'un n'est
si zélé pour le bien public, que parce
qu'on n'a pas voulu le faire Pair du
Royaume. L'autre ne déclame si fort
contre le Conseil Privé du Roi, que
parce qu'on n'a pas voulu le faire
Secrétaire d'Etat. *O Ville vénale,*
s'écria Jugurtha en partant de Rome,
& qui périroit bientôt, s'il se trouvoit
quelqu'un pour l'acheter ! Nous ne
mériterions que trop qu'on nous fit
un pareil reproche, ou plutôt ne
nous a-t-il pas été déjà fait, lorsqu'un
Ministre (*) dit en parlant de cette
Chambre, qu'il en auroit toutes les
voix, s'il le vouloit, mais qu'il se
contentoit d'y en acheter autant qu'il
en avoit besoin pour en être le Maître.
La vénalité des Suffrages a seule
causé la chute de la République Ro-
maine. Le Peuple insensé vendit à
des Citoyens ambitieux le pouvoir
de l'opprimer. Je ne fais ce que nous
ferons un jour ; mais il est sûr que
nous ne sommes plus ce que nous
avons été. Il ne reste plus rien parmi

(*) M. Walpole, depuis Lord Orford.

nous de cet ancien esprit , qui a été pendant si long-temps le *Palladium* de nos Libertés. Si cet homme passionné eût eu le droit de se faire écouter de l'Assemblée , il n'eut pas manqué d'y prononcer sur le champ une *Philippique*.

Pour moi je ne puis penser que les choses soient absolument telles que le chagrin des Mécontents se plaît à les représenter ; mais aussi je suis bien sûr qu'elles sont tout autres , que la plûpart des Anglois ne voudroient nous le persuader. Si les uns exagèrent les périls dont la Liberté peut être menacée , les autres ne veillent pas assez à en conserver le précieux dépôt dans toute sa pureté.

J'ai l'honneur d'être ,

MONSIEUR LE DUC ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE XLVI.

A Monsieur le Chevalier DE BLANE.

*Sur la passion violente qu'ont les
Anglois pour la Classe.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

CE n'est pas l'ennui qui me fait aller à la chasse; il y suit souvent ceux qui n'ont d'autre ressource pour l'éviter. J'aime l'exercice du cheval, & je trouve que Platon & Plin ont eu grande raison de le recommander comme salutaire. La plupart de nos goûts viennent de nos besoins. J'avoue que sans avoir la passion de la chasse, le bruit du cor me fait renoncer volontiers au silence de mon cabinet. D'ailleurs ceux qui vous ont si bien instruit de la vie que je mene, ne se doutent pas que tout en courant, je m'occupe plus des Chasseurs, que du cerf qu'ils

pourfuivent. Si, comme vous le dites, je fuis fou avec les fous, c'est qu'on ne peut être admis parmi eux qu'à ce titre ; & rien, ce me semble, ne nous fait mieux sentir le prix de la Sageffe, que le fpectacle de la folie des autres.

Je vis ici avec des gens dont la chaffe est le principal plaïfir, & dans une Nation où tout le monde l'aime. L'homme d'Eglife, l'homme de Loi, ce que l'on appelle ici *le Juge de Paix*, le fimple Payfan, riche ou pauvre, en un mot, tout Anglois de quelque état qu'il foit, quitte tout pour la chaffe. J'ai vu plus d'une fois de vénérables Pafteurs à barbe grife y courir avec autant d'ardeur que des jeunes gens de vingt ans. L'Amour est une paffion de la Jeunefle, l'Avarice est celle des Vieillards, la chaffe paroît être ici celle de tous les âges. Je vois affez fouverit un Chevalier Baronet, dont elle étoit autrefois le principal plaïfir, & qui aujourd'hui n'en connoît plus d'autre ; c'est un Héros dans fon efpece, & qui, tout couvert de gloire, affronte encore

chaque jour le danger. Estropié par plusieurs chûtes malheureuses, il les raconte avec une satisfaction secrète ; il montre à chaque instant les nobles cicatrices qui lui en restent, il tire autant de vanité des fruits de sa folie, que si ses blessures étoient les preuves de sa bravoure, & qu'il les eût reçues au service de sa Patrie. Que d'hommes, en effet, ne doivent leur bonheur & leur mérite qu'à leur folie ! Mais qui croiroit que la chasse pût faire le plus grand plaisir d'un Philosophe, & d'un Philosophe aveugle ! Tel est cependant le cas du célèbre Saunderson, Professeur de Mathématique à Cambridge, le malheur qu'il a d'être privé de la vue, ne l'empêche ni de donner des leçons d'Optique, ni de courir après un renard. Son cheval est accoutumé à suivre celui de son valet. Ce n'est pas seulement l'exercice qu'il aime ; le bruit des chiens & des Chasseurs le transporte ; il en fait lui-même autant que tout le reste de l'Équipage. Montaigne parle d'un autre Aveugle, qui avoit le même goût pour la

chasse. *Voilà un lièvre pris*, dit-il ; *le voilà aussi fier de sa prise comme il dit dire aux autres qu'ils le font*. Nous ne devons notre bonheur qu'à notre imagination : qu'il est heureux d'en avoir une qui se satisfait à si peu de frais !

Je me rappelle une plaisanterie que j'ai lu quelque part dans M. Addison. Pour tourner en ridicule les Ecoffois , qui armerent sous le feu Roi d'Angleterre en faveur du Prétendant , il dit qu'un jour un renard vint à traverser leur camp, & qu'aussitôt toute l'Armée courut après , Soldats & Officiers , sans qu'il fut possible aux principaux Chefs de les retenir.

Quoique tous les termes de chasse de la Langue Angloise soient empruntés de la nôtre , on ne peut pourtant pas dire que ce soient les Normands qui en aient inspiré le goût aux Anglois ; il leur est naturel. La sévérité des Loix sur la chasse qui ont suivi de près la conquête , en font une preuve suffisante ; la peine y est moins proportionnée à

la gravité du délit , qu'au violent penchant qu'avoient les particuliers à les enfreindre. Je trouve cependant trop sévère le Jugement d'un de leurs Auteurs , qui prétend que cette passion dans ses Compatriotes *prouve leur affinité avec les Sauvages de l'Amérique.*

Tout violent qu'est l'exercice de la chasse , les femmes en Angleterre paroissent l'aimer presque autant que les hommes. Chaque Nation a ses mœurs & ses défauts particuliers. On nous reproche , & ce n'est pas sans fondement , d'avoir porté en France la mollesse jusqu'à l'excès. Parmi nous , à la campagne même , une femme de Condition passe la matinée dans son lit , l'après-dîné sur sa chaise longue , & le soir autour d'une table de Cavagnole. Les femmes de qualité mènent ici une vie toute différente : celles qui sont raisonnables , s'occupent des détails de la vie économique , les autres se livrent , & peut-être trop , au plaisir de la chasse. Plusieurs Angloises se piquent de monter à cheval aussi

adroitement que les hommes , & de franchir un fossé avec la hardiesse d'un Piqueur.

Une femme voulant un jour faire la conquête d'un homme de la Cour qui aimoit éperdument la chasse , risqua de se casser le cou pour avoir le bonheur de lui plaire. Une barriere bien fermée arrêtoit les Chasseurs les plus déterminés , elle la franchit. Son courage fut admiré , & fit sur le cœur qu'elle vouloit gagner , un effet que ses charmes n'auroient peut-être pas produit. Il falut qu'Hercule filât pour plaire à Omphale , il faut que les femmes chassent pour toucher le cœur de certains Anglois. Juvenal nous apprend que de son temps les Romains avoient tant de passion pour les combats de Gladiateurs , que les Dames elles-mêmes se piquoient d'y exceller , & qu'elles s'exerçoient à l'Amphithéâtre à combattre les unes contre les autres , ou contre les bêtes sauvages. Il y a toute apparence qu'elles avoient le même motif pour faire paroître leur adresse & leur

intrépidité. Le dessein de plaire est le premier mobile de presque toutes les actions des femmes.

On a vu l'une des plus grandes beautés de l'Angleterre, la Duchesse de Q***, aller à l'Académie apprendre à monter à cheval, comme feroit un jeune Page. Nous avons dans notre voisinage une Miladi qui est la plus grande Chasseuse de renard de toute la Grande Bretagne ; c'est elle-même qui mene ses chiens ; & il faut être un hardi Chasseur pour la suivre.

Nos femmes qui aiment tant le parfum de l'ambre, ressemblent peu à celles de ce Pays-ci, qui se plaisent à respirer celui d'une écurie. Plusieurs y vont donner l'avoine à leurs chevaux, & prendre, pour ainsi dire, leur thé de compagnie. On prétend même que quelques-unes y achevent leur toilette, mais je pense qu'on les en accuse à tort, car la toilette des grandes chasseuses est bientôt faite.

Homere rapporte qu'Andromaque avoit un si grand soin des chevaux

d'Hector , qu'elle leur donnoit à manger & à boire plutôt qu'à lui. Sans accorder à ces animaux domestiques une pareille préférence , plusieurs Angloises se font gloire de les aimer. On trouve assez communément à la Campagne des femmes qui ne parlent que de chiens & de chasse , & qui connoissent aussi-bien un bon courfier que les meilleurs Maquignons.

Sans prévention , ne conviendrez-vous pas que les femmes ont encore meilleure grace à parler de coëffures & de rubans , de Comédie & d'Opéra , que de selles & de chevaux , de la chasse du daim & de celle du renard ? Anglois ou François , tout homme raisonnable n'aime point à voir les personnes d'un sexe se parer des qualités qui ne conviennent qu'à l'autre. (*) Une femme à la tête d'une meute de chiens , n'est pas moins ridicule qu'un homme à sa toilette.

(*) *Pédarétus a dit* : Il ne faut louer ni les hommes pour être semblables aux femmes , ni les femmes pour ressembler aux hommes , si d'avanture la femme par quelque occasion n'y est contrainte. *Plutarque : Des notables des Lacédémoniens.*

Celle qui n'a pas la timidité de son sexe , la remplace plus souvent par un vice que par une vertu. Un Petit-Maître François qui traitera à fonds l'art d'arranger un ruban sur une coëffure , se fera toujours mépriser : une Angloise qui diffèrtera sur la maniere de forcer un renard , ne sera femme que pour des Chasseurs. Les deux sexes sont également intéressés à ne pas reconnoître & les hommes qui sont femmes , & les femmes qui sont hommes ; les uns & les autres sont contre l'ordre : & en effet , ce ne sont que des êtres informes , en qui le mélange des qualités contraires rend la Nature méconnoissable.

• Il n'est pas étonnant qu'en Angleterre les gens riches soient si fort adonnés à un exercice , qui fait un des plus grands amusements à la Campagne ; ils y passent la moitié de leur vie. Londres est le rendez-vous de toute la Noblesse du Royaume ; la richesse & l'abondance y regnent , mais le plaisir n'y regne pas ; soit que les affaires politiques dont on s'y occupe y soient contraires,

soit que la fumée du charbon de terre & les bronillards de la Tamise y disposent mal les esprits. La plupart des Grands ne se rendent à la Ville que pour assister au Parlement, ils la quittent sitôt qu'il est fini, & toujours plus tard qu'ils ne le voudroient. A la Campagne, que feroient-ils s'ils ne chassoient pas ? La compagnie de ceux qui viennent leur y faire la cour n'est pas fort amusante. Les Campagnards d'Angleterre sont, pour ne rien dire de plus, un Peuple très-rustre & très-grossier. Le Clergé de la Campagne n'y est pas d'une société de beaucoup plus agréable. Ces honnêtes Ecclésiastiques ne sont à leur aise qu'entre eux, & d'ordinaire aiment moins se trouver à la Table du Maître de la Maison, que de fumer à celle de son Intendant. Que reste-t-il de mieux à faire avec des gens dont la compagnie embarrasse, que de les mener à la chasse pour s'en délivrer ?

Ceux qui ne sont point Chasseurs ne sont si surpris du goût violent que tant de gens ont pour cet exercice, que

que faute de connoître le principe de cette sorte de passion. Il ne faut pas trop réfléchir sur la nature de nos plaisirs, il y en a plusieurs dont la cause ne peut que nous humilier. Et pourquoi en trouve-t-on tant à courir après un misérable animal, si ce n'est par le besoin que l'on a de s'éviter soi-même ? On ne le cherche pas, on se fuit. Les forces de l'esprit & celles du corps, tournent également contre nous, quand nous les laissons dans l'inaction : l'un languit par le manque de mouvement, l'autre tombe dans la léthargie par le défaut d'agitation. Le Jeu, où tant de gens passent leur vie, est une preuve que les hommes ne sauroient vivre dans une parfaite oisiveté. C'est l'amusement de ceux qui savent s'occuper, c'est l'occupation de ceux qui n'ont rien à faire. Généralement parlant, il cause plus de chagrin que de plaisir, il ne laisse après soi aucune satisfaction, & cependant avec quelle fureur les deux sexes ne s'y livrent-ils pas, parmi les personnes de qualité surtout ? Telle est notre nature ; nous

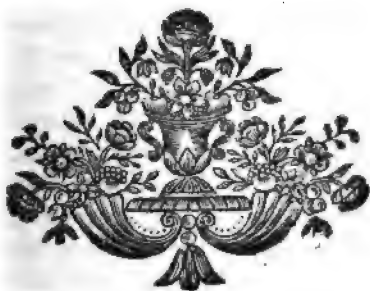
ne sentons notre existence que par la secousse des plaisirs & des peines ; la tranquillité nous fait tomber dans la langueur. L'homme est comme le vaisseau en pleine mer , qui n'a pas moins à craindre l'inaction totale du calme , que la plus furieuse agitation des flots.

Je ne puis mieux terminer une Lettre où je vous ai tant parlé de chasse , que par une aventure dont je fus témoin ces jours passés. Nous courions un cerf ; cinquante Payfans nous suivoient ; j'aperçus à leur tête un homme dont l'habit singulier me frappa. Il étoit vêtu de cuir ; à l'un de ses côtés pendoit un sac , à l'autre un cornet : c'étoit un de ces Courriers de traverse qui vont chercher les Lettres dans les petites Villes, pour les porter dans celles où la grande Poste passe. Ce manant , plus occupé de ses plaisirs que de son devoir , & ne s'embarrassant pas de quelle conséquence pouvoient être les Lettres dont il étoit chargé , suivit tranquillement la chasse & se trouva à la mort. Ainsi au cas que

celle-ci souffre quelque retard , n'en foyez pas surpris , c'est que le Courrier aura rencontré la chasse sur sa route.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR.

Votre très-humble , &c.



L E T T R E XLVII.

A Monsieur DE BUFFON.

*Du manque de goût dans les Jardins
d'Angleterre & de France.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

LES Anglois ne se contentent pas du bonheur de réussir mieux que nous aux choses utiles ; ils nous disputent encore le frivole avantage auquel nous pouvons prétendre , de mieux nous entendre qu'eux à celles de goût. Je reconnois leur supériorité dans les Jardins fruitiers & potagers ; dans ceux d'agrément , ce me semble , il s'en faut beaucoup qu'ils soient nos Maîtres. Le Nautre est l'homme de l'Europe qui a le mieux connu la maniere d'arranger ces lieux , uniquement destinés à l'embellissement d'une maison , & aux plaisirs de ceux qui l'habitent :

les Thuilleries sont dans leur genre , ce que S. Pierre de Rome est dans le sien ; elles sont l'objet de l'admiration de tous ceux qui sont capables d'en sentir le mérite.

Il est bien vrai que l'air peigné & les desseins recherchés de nos Parterres , ne font aucun plaisir à quiconque est ami de la belle & simple Nature ; mais les larges & immenses Boulingrins de ce Pays-ci pechent par un autre excès , ils sont trop nuds & trop uniformes : la Nature pour plaire , veut être variée ; & comme quelqu'un la remarqué ,

L'Ennui nâquit un jour de l'Uniformité.

Une vaste prairie frappe au premier coup d'œil d'une maniere agréable ; mais si elle n'est pas terminée par quelque côteau , si elle n'est pas coupée par un ruisseau & par des arbres , on se lasse bientôt de ce que d'abord on avoit admiré.

J'ai regret de ne pas trouver dans nos Jardins ces bosquets touffus d'arbres toujours verts , qui défendent également & des excès du

chaud , & de la rigueur du froid ; & qui au milieu de l'Hyver , retracent du moins aux yeux les charmes du Printemps. Dans ceux de Kensington , qui sont en effet les plus beaux que j'aie vus de cette espèce , aux mois de Janvier & de Février ; j'ai plus d'une fois joui avec plaisir de la douce erreur des Oiseaux , qui témoignent par leurs chants , qu'ils se croyoient au mois de Mai. Depuis que le luxe a introduit parmi nous la coutume d'avoir des appartements d'Été & des appartements d'Hyver , je suis surpris , qu'à l'exemple des Anglois , on ne veuille pas aussi se procurer des Jardins de l'une & l'autre Saison. Ces bosquets d'arbres qui ne quittent pas leurs feuilles , sont des promenades agréables pour les beaux jours de l'Hyver.

D'un autre côté , rien ne me déplait tant que ces Ifs éternels , qui sont le principal ornement des Jardins de ce Pays-ci. C'est peu de ces formes pyramidales , rondes ou quadrées qu'on leur donne d'ordinaire , & qui étoient autrefois aussi à la

mode en France , qu'elles le font aujourd'hui en Angleterre. L'art des Jardiniers Anglois à cet égard , est bien supérieur à celui des nôtres : ils donnent à toute sorte d'arbres les formes les plus monstrueuses & les plus ridicules. D'un Houx , ils feront un Eléphant avec sa tour sur le dos, & représenteront un renard en bouis, avec les chiens qui courent après lui. D'autres fois ils tailleront un If en Géant formidable , ils aiment à faire une statue d'un arbre , & ils n'ont pas tort de se piquer d'être les premiers Sculpteurs d'Angleterre.

Ce mauvais goût a autrefois régné par toute l'Europe ; & aujourd'hui même encore , dans les Jardins de l'Alcanfar , ou Palais des Maures de Séville , on voit plusieurs statues formées de Myrthes fort élevés , qui représentent des Musiciens avec des instrumens dans leurs mains.

Les gens qui cherchent en tout la véritable beauté , c'est-à-dire , la Nature , construisent envain des Jardins qui devroient servir de modèles pour la simplicité & l'agrément.

Rien ne peut changer le goût d'un Bourgeois , aussi sot qu'opulent , & d'un Noble campagnard , d'ordinaire encore plus grossier. Le simple leur déplaît : ils trouvent un arbre , dont la tête n'est pas régulièrement sphérique , trop commun pour le placer dans leurs Jardins ; mais un If taillé au compas & à la règle , & couronné d'un oiseau grossièrement ébauché , les charme , parce qu'il les étonne. Ils préfèrent ces petits miracles de l'Art à toutes les merveilles de la Nature.

Un Auteur de cette Nation , pour se moquer de ce goût puérile & ridicule de ses Compatriotes , dit qu'il connoît un Jardinier qui a porté cet art à une telle perfection , qu'il peut représenter au naturel toute une famille , homme , femme & enfants , & que cet ingénieux Artiste a présentement une suite d'arbres & d'arbrisseaux toujours verts , à vendre , taillés & sculptés avec une adresse & une vérité dont personne n'a approché avant lui. Il en donne le Catalogue que voici :

» ADAM ET EVE, en If. Adam un
» peu gâté par la chute de l'arbre
» de Science dans une grande tem-
» pête. Eve & le Serpent en très-
» bon état.

» LA TOUR DE BABEL, pas en-
» core finie.

» SAINT GEORGE, en bouis, son
» bras à peine assez long, mais qui
» fera en état de percer le dragon
» le mois d'Avril prochain.

» Un DRAGON de même, avec
» une queue de Lierre rampant pour
» le présent. *Nota.* Ces deux pieces
» ne peuvent se vendre séparément.

» EDOUARD LE PRINCE NOIR,
» en cypres.

» Une SUITE DE BUSTES DES DUCS
» DE NORMANDIE qui ont été Rois
» d'Angleterre, en bouis, d'après
» les Originaux de même nature qui
» se voient en France dans les Jardins
» de l'Abbaye de S. Etienne de Caen.
» Celui de Guillaume le Conquérant
» est d'une grande beauté.

» Un OURS de Laurier-Thym en
» fleurs, avec un Chasseur de Ge-
» nievre, maintenant en fruit.

» Une couple de GEANTS, abatar-
» dis , à bon marché.

» Une REINE ELISABETH , en Phi-
» laria , penchant tant soit peu aux
» pâles couleurs , mais dans son en-
» tier accroissement.

» Une autre REINE ELISABETH
» qui étoit très-avancée , mais qui a
» souffert quelque dommage pour
» avoir été trop près d'un arbrisseau.

» Un BEN-JOHNSON (*) d'une
» grande beauté en Laurier.

» Divers Illustres POETES MODER-
» NES , en Laurier femelle , un peu
» gâtés , mais qu'on aura pour un
» fol la piece.

» Un COCHON à racines vives ,
» changé en Porc-Epic , pour avoir
» été oublié une semaine dans un
» temps de sécheresse.

» Un COCHON , en Lavande , avec
» la Sauge qui croît dans son ventre.

» L'ARCHE DE NOÉ en Houx arrê-
» tée sur la Montagne ; les côtés ont
» souffert quelque dommage pour
» avoir manqué d'eau.

(*) Poëte Anglois , contemporain & rival du
fameux Shakespear.

Vous voyez , Monsieur , par cette espèce de Satyre, qu'ici, encore plus qu'en France , au lieu d'imiter la Nature , & d'orner les Jardins de ce qu'elle a de plus agréable , on ne fait servir l'Art qu'à la défigurer. On fait plus de cas des imaginations fantasques de l'un , que des beautés simples de l'autre. Dans tous les genres , le grand nombre préfère ce qui est extraordinaire à ce qui est beau. Cependant il en est des productions de l'Art comme de celles de l'Esprit ; elles ne peuvent être du goût de toutes les Nations & de tous les temps , qu'autant qu'elles ont un air simple & naturel. Ainsi , le Parc de Saint-James , qui , au premier aspect , semble n'offrir rien de fort merveilleux , plaît néanmoins davantage à mesure qu'on le voit plus souvent , par cette espèce de simplicité. Ainsi l'air champêtre & solitaire des Jardins du Luxembourg , satisfait également les yeux de tout le monde. Telle est la nature du beau dans tous les genres ; ceux même qui n'en connoissent pas

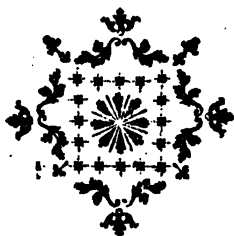
les principes , en sentent les effets :

Les Anglois font grand cas de la beauté de leur verd , & ils ont raison ; ils n'épargnent rien pour entretenir ces magnifiques Boulingrins , qui rendent leurs Jardins si agréables , & dont ceux du Palais Royal peuvent vous donner l'idée , soit par rapport à la dépense , soit par rapport à l'effet. Mais pourquoi faut-il qu'on abuse de tout ! Le gazon est beau en Angleterre : on y met tout en gazon. Ainsi pour avoir devant sa maison un tapis verd d'une plus grande étendue , on éloigne tellement les allées & les bosquets , qu'on n'y peut aller trouver l'ombre en Eté , sans s'exposer à être brûlé par le Soleil. En France , au contraire , ce qu'il y a de plus rare dans la plupart des Jardins , c'est le verd. Cette profusion de sable & de bouis si artistement contournés , qui couvrent nos parterres , sont d'une manière petite & offrent à la vue la régularité la plus ennuyeuse. On les prendroit volontiers pour des desseins de découpures ; de même qu'ici , un quarré

divisé par compartiments , & planté d'ifs en toutes sortes de formes , ne ressemble pas mal à une table du Jeu d'Echecs , chargée de toutes ses pieces. Si en cela les Jardins d'Angleterre ont encore l'air Gothique , je crains que nos Parterres ne soient la plupart d'un goût colifichet , qu'avec justice on nous reproche dans bien des choses.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E X L V I I I .

A Monsieur L'ABBÉ L** C**.

*De l'animosité qui est en Angleterre
entre les Non-conformistes & ceux
de l'Eglise dominante. Histoire d'une
dispute , dans un Cabaret, sur la Pré-
destination.*

D'York , &c.

MONSIEUR,

C'EST, ee me semble , sans fon-
dement que quelques Auteurs
vantent la tranquillité où vivent
aujourd'hui les différentes Sectes qui
se sont établies en Angleterre depuis
qu'elle a eu le malheur de se séparer
de l'Eglise Catholique. La sage au-
torité du Parlement ne les contient
qu'à peine. L'Evangile ne prêche que
la Paix & la Charité ; ceux qui s'en
disent les Ministres ne respirent que
la discorde & la sédition.

Ces deux Partis de Haute & de

Basse Eglise , seront toujours à craindre pour l'Angleterre : le premier est le dominant ; mais l'autre est encore assez puissant pour se relever dans des temps de trouble. Une légère altération dans le Gouvernement Politique pourroit opérer une Révolution totale dans le Gouvernement Ecclésiastique.

C'est sur-tout en Ecosse que les Presbytériens fougueux tâchent de rallumer le flambeau des guerres civiles , & de faire de nouveau triompher par le glaive leur fameuse & redoutable Confédération (*). Ces prétendus Prédicateurs Evangéliques , sont encore animés du même esprit que leur célèbre Knox , qui établit en Ecosse sa Réformation , par le fer & par le feu. Orgueilleux dans leur humilité , insolents dans leur bassesse , ils ne respectent aucune autorité ; leurs Sermons sont des satyres , & leurs Prières des imprécations. Par-tout où cette Doctrine, ennemie de toute subordination , a

(*) Espece de Ligue des Presbytériens d'Ecosse sous Charles I.

pris racine, la rébellion & les guerres civiles en ont été la suite. Les semences en furent jettées en Angleterre du temps de la Reine Elizabeth, les fruits empoisonnés, qu'elles produisirent, ne purent mûrir que sous le Regne de Charles I. & déshonorèrent également & la Nation Angloise & la Religion Protestante. Les Anglois révérent aujourd'hui comme Martyr un Prince qu'ils ont fait expirer sur l'échaffaut comme un criminel.

Il y a quelques jours que dans une plaine aux environs d'Edimbourg, ces Fanatiques rassemblèrent une populace innombrable, sonnerent leur tocsin séditieux, & s'efforcèrent de convertir leur auditoire en une armée de Rébelles. Des Magistrats vigilants & actifs éteignirent heureusement ce feu que le zele de ces Incendiaires étoit prêt d'allumer.

Si la populace en Angleterre est quelquefois terrible, en Ecoſſe elle l'est presque toujours : le bas peuple a dans ce Pays un penchant à l'enthousiasme, dont l'influence est si forte

forte que ceux sur qui elle agit sont intimement persuadez que l'action la plus criminelle qu'ils sont prêts de commettre , est non-seulement légitime , mais de plus louable ; que c'est leur devoir de la faire , & , par un principe religieux , de la faire en s'exposant à tout risque , même à celui de leurs propres vies.

La multitude , qui ne pense pas , est entretenue dans ses erreurs par un Clergé qui , bien qu'il ne pense guere d'avantage , est cependant beaucoup plus coupable. L'Evangile est son prétexte , l'intérêt est son vrai mobile : toutes les fois que dans la disposition des Bénéfices & des emplois Ecclésiastiques , cet intérêt se trouve bléssé , ces Prédicants , à qui la Loi est contraire , abusent le Peuple ignorant , l'excitent à la mépriser & à ne pas craindre d'y désobéir , par cette dangereuse doctrine qu'ils n'ont que trop accréditée , *qu'une telle Loi est une iniquité établie par la Loi.*

Un Pair d'Ecosse , qui doit connoître en particulier ceux de la ville

d'Edimbourg qu'il représente, a été forcé de convenir au Parlement que tels sont les dogmes séditieux que prêchent chaque jour des cerveaux brûlés de la Haute-Eglise ; *car nous avons*, dit-il, *des Presbytériens de la Haute-Eglise, & qui portent en effet les idées de la puissance Ecclésiastique, plus haut qu'aucun Clergé Protestant que ce soit. Il y en a même qui soutiennent une indépendance absolue de la Puissance civile.*

Il en est de même en Angleterre ; les Non-Conformistes ne haïssent si fort les Episcopaux qu'à cause des honneurs & des grands biens dont ces derniers jouissent. La protection due à ceux de l'Eglise dominante, paroît, à ceux qui n'en sont pas, une conspiration contre la leur. Le Parti qui n'est que toléré, n'est pas lui-même tolérant. Il se plaint de la persécution de ses Ennemis, & il est le premier à les attaquer. Il réclame contr'eux l'autorité des Loix qu'il brave pour leur faire la guerre. Dans les différents Partis, les Sermons sont la plupart du temps des actes

d'hostilité qu'ils commettent les uns contre les autres. On y traite moins la Morale que la Controverse. Burnet dit, en parlant des Puritains d'Ecosse: *La Morale n'étoit pas fort estimée, & on ne l'étudioit pas beaucoup parmi eux.* Qu'operent toutes ces disputes, où l'on cherche moins à éclairer l'esprit du flambeau de la lumiere Evangelique, qu'à inspirer aux cœurs des sentiments si contraires à la Charité Chrétienne ? Jugez - en, Monsieur, par ce fait que j'ai trouvé dans un Ecrivain du siecle passé.

Deux honnêtes Anglois, l'un Auditeur dévot & assidu d'un Prédicateur de la Religion dominante, l'autre zélé Partisan des Assemblées d'un Docteur Presbytérien, se rencontrèrent un matin dans un Caffé, & se donnerent rendez - vous à un Cabarèt, pour discourir le lendemain sur quelques points de doctrine, traités le Dimanche précédent par ces deux Ministres. Avec plus de goût pour le lieu que pour la matiere qu'ils y devoient traiter, ils s'y rendirent en effet à l'heure marquée. On

leur apporte une bouteille de vin de France , & l'un d'eux met la Prédestination sur le tapis. Après plusieurs rasades la dispute s'échauffa , & les Textes de l'Ecriture & les Citations des Peres firent un tel bruit , que deux de ces filles dissolues , qui ne sont que trop communes dans les Cabarets de Londres , attirées par le vacarme , s'aviserent d'entrer & de les interrompre tout à coup. Elles les prirent , dit l'Auteur qui rapporte cette histoire , pour des Rabbins qui ne pouvoient s'accorder sur quelque Passage de l'Ancien Testament.

La chaleur de la dispute fut soudain apaisée , à l'aspect de ces misérables créatures : nos Docteurs changerent de conversation avec elles , & le libertinage prit la place de la Controverse. Tel est l'effet du vin ; il dispose à toute sorte de vices , & les objets alors n'ont pas besoin d'être séduisants pour être dangereux. Les filles furent bientôt renvoyées , & ces dignes Controversistes reprirent la bouteille & la Prédestination.

La querelle devint plus vive que jamais ; l'aigreur s'empara de leurs esprits à mesure que les fumées du vin leur montoient à la tête. Ils s'enivrèrent enfin , & disputèrent tant qu'ils tirèrent leurs Epées pour décider la Controverse ; & si quelqu'un ne fut accouru au bruit , il y a toute apparence que la Prédestination leur eut fait faire à tous deux une fin tragique. Mais heureusement on arriva à temps pour les séparer. Le vin qui les avoit brouillés les raccommoda ; ils se quitterent amis , & l'un dit à l'autre , en lui serrant la main : *En vérité , mon cher , je suis très-fâché que vous ne vouliez pas aller au Ciel par le même chemin que moi.*

Surement , Monsieur , si , au lieu d'entrer dans ces discussions Théologiques , ces Prédicateurs eussent parlé ce jour-là contre le libertinage & l'ivrognerie , ces Messieurs n'en eussent pas moins été bons Chrétiens , & n'auroient pas commis tout ce scandale ! Mais je ne crains pas de vous le dire , à vous , Monsieur ,

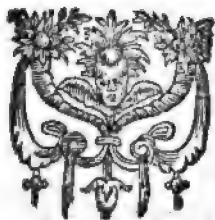
qui vous adonnez à la Chaire avec tous les talents qu'ils faut pour y être utile à la Religion , & qui connoissez trop bien les devoirs d'un Orateur Chrétien , pour ne les pas remplir dignement , il n'est que trop vrai qu'en quelque Pays que ce soit , la plupart des prédicateurs , songent plus à satisfaire leur zele indiscret , ou à se faire des Partisans , qu'à former les mœurs & à corriger les vices. La conversion des ames est ce qui les occupe le moins en chaire , ou plutôt ils n'y sont occupés que d'eux-mêmes. Combien y en a-t-il qui y agitent des questions au-dessus de la portée de leurs Auditeurs , & quelquefois de la leur même : je vous avouerai néanmoins que cela arrive ici beaucoup plus qu'ailleurs.

Je me rappelle d'avoir entendu en France un Curé de Village , aussi sot qu'ignorant , prêcher devant ses Paroissiens , dont la plupart ne faisoient pas lire , contre ceux qui passent leur temps à chercher si le Soleil tourne au tour de la Terre , ou si la Terre tourne elle-même sur

son axe. Quand les troupeaux sont
confiés à des Pasteurs aussi incapables
de les conduire, est-il étonnant qu'il
y ait tant de brebis qui s'égarent ?

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE. XLIX.

A Monsieur H E L V E T I U S.

*Ce que c'est que la vraie Philosophie ,
& combien l'étude en est avantageuse
à la Société. Des opinions pern-
cieuses d'Hobbes , de Vanini , &c.
& du danger de nous fier trop à nos
lumières.*

D'Yorck , &c.

MONSIEUR ,

DEPUIS que dans ces derniers
siècles on a commencé à con-
noître & à cultiver la véritable Phi-
losophie , quels avantages la Société
n'en a-t-elle pas retirés ? On ne voit
plus les Savants soumis à ces pré-
jugés qui faisoient honte à la raison
humaine. L'Astrologie Judiciaire est
tombée dans le juste mépris qu'elle
mérite. Il faut pourtant avouer qu'il
n'y a rien dont on abuse tant que
du nom de Philosophe : on le donne

à beaucoup de gens qui en sont indignes ; combien d'autres osent l'usurper , sans avoir aucun titre pour y prétendre ? Celui qui passe sa vie à ne rien faire , & celui qui travaille beaucoup à faire des riens , se disent également Philosophes , & le sont en effet autant l'un que l'autre ; celui même dont les mœurs sont un objet de scandale , profane ce nom en se l'attribuant.

La Philosophie que communément dans le monde on loue ou blâme sans la connoître , n'est ni une discipline sévère qui nous arrache aux plaisirs , ni un système de libertinage qui nous livre à toutes sortes de vices ; au contraire , c'est la recherche de la Sagesse ; & la Sagesse est-elle autre chose que la connoissance du véritable bonheur ? Ce qui rend l'homme heureux , est le seul bien où il doit tendre , & sa raison éclairée lui apprend qu'il ne peut trouver ce bien que dans l'accomplissement de ses devoirs.

Il est une Philosophie qui n'a pas moins que le spectacle de l'Univers

pour objet , & où peu de gens peuvent atteindre : il en est une autre plus avantageuse encore à la Société, & qui est à la portée de tout le monde ; c'est celle qui apprend à un Mari comment il doit vivre avec sa Femme, à un Pere comment il doit élever ses Enfants , à un Maître comment il doit se conduire avec ses Domestiques ; en un mot , c'est celle qui fait le bon parent , le bon ami , le bon sujet , & pour tout dire , le Citoyen vertueux. Si celle-ci est aussi rare dans le monde qu'elle y devroit être commune , convenons-en de bonne foi , c'est à la honte de l'humanité.

Que je vous trouve louable , Monsieur , de vous occuper uniquement à corriger les erreurs des hommes , & à leur enseigner la véritable Sagesse ! C'est rappeler la Poésie à sa premiere origine , c'est lui rendre son ancien lustre que de la consacrer à la Philosophie. Les Poètes ont été les premiers Précepteurs du genre humain. Je ne fais en vérité ce qui m'étonne le plus de vous, ou la beauté de vos talents , ou la sagesse de l'usage

que vous en faites : Votre *Poëme sur le Bonheur*, est une preuve de l'une & de l'autre. Dans ce Pays-ci même , le Pays des Philosophes , il est rare d'en trouver de votre âge : vous êtes né avec ce génie heureux qui porte tout à la fois les fleurs du Printemps & les fruits de l'Automne.

Le Philosophe qui dogmatise , entraîné par l'enchaînement des conséquences , ne s'apperçoit pas toujours de la sécheresse de sa Logique ; le Poëte emporté par le feu de son génie , ne s'attache pas assez à l'exactitude du raisonnement ; cependant la Poésie elle-même ne peut nous toucher , si elle est dépourvue de justesse. Le sentiment n'est qu'un raisonnement caché. D'un autre côté, ce n'est pas assez de prouver , il faut nous convaincre. Mais qu'il est peu d'hommes qui joignent les agréments de l'imagination à la justesse des idées !

Si dans leurs discours , comme dans leurs écrits , les Anglois négligent trop les graces , ils affectent du moins par-tout le bon sens qui les caractérise. Le badinage tient souvent

lieu de raison aux François ; ils traitent tout de jeu ; ils substituent la plaisanterie au savoir. Ceux qui sont si peu retenus dans leurs discours , ne songent pas assez , que s'il y a beaucoup de choses qu'il est permis d'ignorer , il ne l'est jamais de parler de celles que l'on ignore. Ce défaut n'est pas aussi commun parmi les Anglois , mais ils en ont un autre qui n'est pas moins incommode dans la Société ; ils ne conversent pas , ils dissertent , ou , pour me servir des expressions d'un de nos meilleurs Auteurs Comiques :

Ils raisonnent toujours & ne causent jamais.

La Politique dont ils sont sans cesse occupés , leur rend familière une Dialectique qui devient vicieuse dans la familiarité de l'entretien. D'ailleurs , ce ne sont pas ceux qui raisonnent le plus qui ont le plus souvent raison. Le penchant à argumenter , annonce plus de vanité que de sagesse , plus d'entêtement pour son opinion , que d'amour pour la vérité. Ce défaut , dans beaucoup

d'Anglois, pourroit n'être que l'effet de leur éducation ; celle que la plupart ont reçue , les rend plus propres pour l'université que pour le monde. Aussi n'est-ce que chez eux que l'on trouve des Pédants au sein même de la Cour.

Il résulte de grands avantages de la liberté qu'on a en ce Pays-ci , de dire & d'écrire tout ce qu'on pense. Par cette communication libre des idées , on s'éclaire mutuellement les uns les autres. L'esprit en devient plus hardi. L'émulation lui donne des aîles , qui lui font prendre un heureux essor. C'est par-là que Vé-
 rulam (*) s'est élevé aux régions les plus sublimes de la Métaphysique. De là ses yeux pénétrants ont du moins apperçu ce que les autres ont depuis découvert. Ceux qui lui ont succédé , Newton & Locke , n'ont fait de si grands progrès dans la Philosophie , que parce qu'ils ont suivi les routes qu'il leur a tracées. Mais cette liberté a aussi ses inconvénients ; on en abuse , car les hommes abusent

(*) Le Chancelier Bacon.

de tout. Théophraste disoit , que la connoissance humaine , avec l'aide des sens , pouvoit juger des choses jusqu'à un certain point ; mais qu'étant arrivée aux causes premières , il falloit qu'elle s'arrêtât , soit à cause de leur extrême difficulté , soit à cause de sa propre insuffisance. Nos Philosophes modernes ont été trop confiants. Plusieurs disciples de Bacon se sont égarés , les uns pour avoir quitté les sentiers qu'il leur avoit frayés , les autres pour avoir osé pénétrer les abîmes qui avoient arrêté ce grand Philosophe. Collins, Tindal & le Comte de Shaftesbury lui-même , ont voulu franchir la borne des connoissances humaines , ils se sont perdus.

C'est ainsi que de tout temps les plus grands esprits ont donné dans les plus grandes erreurs , sous prétexte de secouer les préjugés de leur siècle. N'allons pas avec le vulgaire admirer ce Cynique , qui dans son tonneau se donnoit pour Sage , en bravant toutes les loix de la pudeur & de l'honnêteté. Les

haillons dont il affectoit de se couvrir, n'étoient que la livrée de son orgueil, & sa prétendue sagesse étoit plus ridicule que toutes les folies qu'il osoit censurer. Lorsque lavant lui-même ses choux, & voyant passer Aristippe, il lui dit : *Si tu savois vivre de choux, tu ne ferois pas la cour à un Tyran**. Aristippe eut raison de lui répondre : *Si tu savois vivre avec les hommes, tu ne laverois pas des choux.*

Jusqu'où le raisonnement humain ne s'égare-t-il pas ! Le doute est la seule voie qui conduit à la lumière de la Vérité ; mais si on n'y marche pas avec précaution, on risque de tomber dans la nuit du Pyrrhonisme. N'est-il pas étonnant que des hommes aient osé aspirer à la vénération publique, en s'efforçant de briser le lien le plus sacré de toutes les Sociétés, en prêchant aux autres qu'il n'y avoit ni vertu, ni vice, ni vérité, ni doute ? Quoique des gens qui affectent de douter de tout, ne soient pas faits pour rien démontrer, leurs maximes ne laissent

(*) Denys de Syracuse.

pas d'être de la conséquence la plus pernicieuse dans la Morale. Les Ecrivains scandaleux qui ont la témérité de les répandre , sont répréhensibles par les Loix , dont ils attaquent les fondemens. Semblables à ceux qui empoisonneroient la source d'une Riviere , ils corrompent le principe de toutes nos affections. Les hommes , selon eux , ne sont qu'obéir à la force ou au préjugé. Il n'est plus de Patrie , plus de Familles , plus de devoirs ! Quels Dogmes monstrueux ! N'envions pas à nos Voisins une liberté qui ne permet pas de réprimer de pareils excès. Il faut qu'un Peuple en ait assez pour connoître le fondement de ses devoirs , & non assez pour le détruire. La plupart des esprits sont , par leur foiblesse même , exposés à la séduction ; ils goûtent le poison sans le connoître. C'est à ceux qui ont la garde des Loix de l'empêcher de se répandre ; ils ne doivent pas moins dans un Etat veiller au maintien des bonnes mœurs , qu'à la conservation de la vie & des biens de

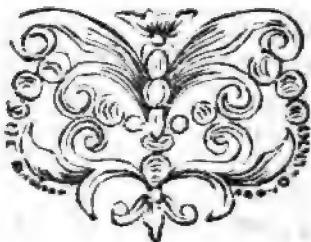
de ceux qui le composent. Parker, Evêque d'Angleterre, dans un Ouvrage qui a paru en 1678 contre les Athées dogmatifans, nommant entre autres Vanini & Hobbès, veut que des gens qui par leurs Ecrits renversent tous les devoirs de la vie, & apprennent à confondre le vice avec la vertu soient poursuivis comme des pestes publiques.

Je fais que l'homme qui pense, est, à l'égard de celui qui ne pense pas, ce qu'est un homme qui voit clair, comparé à un aveugle. Qu'est-ce que penser ? C'est voir. Locke dit, que la connoissance est aussi agréable à l'entendement, que la lumière l'est aux yeux. Mais dans le Métaphysique, comme dans le Physique, il est des précautions que les défauts de nos organes rendent nécessaires, pour prévenir les inconvénients où notre curiosité pourroit nous exposer. D'un côté, il est des vues foibles que trop d'attention fatigue ; le trouble & la confusion sont tout ce qui résulte des efforts que l'on fait pour les fixer. De l'autre, il est des objets

qui aveuglent ceux qui s'obstinent à les considérer imprudemment. Celui qui ne connoît pas la force ou la portée de sa vue , est celui qu'elle trompe le plus souvent. La grande opinion que nous avons de notre savoir , est une cause de notre ignorance , & la confiance en nos forces, une des sources de notre foiblesse.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E L.

A Monsieur le Chevalier DE BLANE.

*Description singulière du Fox-Hunter.
Que les hommes sont à peu près
par-tout les mêmes.*

De Doncaster, &c.

MONSIEUR,

C'EST parce que je suis toujours à la Campagne où l'on ne fait rien, que j'ai tant tardé à répondre à votre Lettre du 5. Novembre. Vous voilà donc rendu à Paris, à l'Opéra, aux Bals & à tous les plaisirs qui abondent dans cette grande Ville, & où vous faites ceux d'une Société qui n'est composée que de gens aimables & bien différents de certains Campagnards avec lesquels je vis depuis quelques jours. Cependant je ne partirai gueres pour Londres que vers la fin de ce mois.

\$ ij

La mort de la Reine a fait fermer tous les Spectacles , la principale ressource d'un Etranger dans une Ville comme la Capitale d'Angleterre. J'attends , pour y aller , que les commencements du Deuil soient passés , & que le Parlement soit assemblé.

Comme je n'ai aucunes nouvelles à vous mander , & que je ne suis pas de ceux qui s'amuse à en faire , un article d'un des derniers papiers publics que je viens de lire , fera le sujet de ma Lettre ; c'est une description bizarre d'un Etre , à la vérité assez singulier , & que les Anglois appellent *Fox-Hunter* (*). L'Auteur lui-même va vous mettre tout de suite au fait.

« Le *Fox-Hunter* , dit-il , est une
» forte d'animal très-commun dans
» la Grande Bretagne , & sur-tout
» dans les Provinces du Nord : il
» faut avouer qu'il a beaucoup de
» ressemblance avec l'homme , du
» moins à l'extérieur , il a même
» l'usage de la parole , quoique d'ordinaire il crie plus qu'il ne parle ;

(*) *Fox-Hunter* , signifie *Chasseur du Renard*.

» mais il agit , il sent , il pense tout
 » différemment de nous , si pourtant
 » il est vrai qu'il pense , ce que je
 » ne voudrois pas garantir. Je l'ai
 » examiné de près ; il est au fonds
 » moins méchant que farouche : j'en
 » ai même vu quelques-uns d'appri-
 » voisés. Je le croirois volontiers
 » d'une espece mitoyenne entre
 » l'homme & la bête ; il parle comme
 » l'un , mais il vit comme l'autre.
 » S'il est organisé de façon qu'il peut
 » en effet prononcer les mêmes sons
 » que nous , il manque totalement
 » de ce que nous appellons Entende-
 » ment , Jugement , Raison , qui sont
 » assurément les parties essentielles
 » de l'homme.

» Le *Fox-Hunter* est un Animal ou
 » un homme , si l'on peut l'honorer
 » de ce nom , parce qu'en effet il a
 » quelques qualités humaines ; le
 » *Fox-Hunter* , dis-je , est un homme
 » qui vit continuellement parmi les
 » chiens & les chevaux ; nous le
 » nommons ainsi à cause de la grande
 » antipathie qu'il a pour le renard ;
 » & qui est en lui aussi naturelle

» qu'elle l'est dans les chiens même ;
» ce qui fait qu'il se ligue avec eux
» pour le détruire. Il est ennemi des
» Villes , & sur-tout des Capitales ;
» un *Fox-Hunter* qui est de bonne
» race , n'a jamais mis le pied à
» Londres. En Hyver même , il est
» à cheval à fix heures du matin ;
» la neige , les mauvais temps , rien
» ne l'arrête. Il ne peut rester sous
» un toit , à moins que ce ne soit
» pour manger ou pour dormir.

» Ce qui fait croire que les *Fox-*
» *Hunters* ne sont pas des hommes ,
» c'est qu'au milieu d'une Nation
» polie & renommée pour les Scien-
» ces , ils ignorent tous ce que c'est
» qu'éducation , savoir & politesse.
» Dès qu'ils ont appris à lire , écrire
» & monter à cheval , ils se regar-
» dent comme des Gentilshommes
» accomplis. Les plus éclairés d'en-
» tr'eux n'ont guere lu que les Ga-
» zettes. Cependant , avec ce grand
» fonds de connoissances ils se pi-
» quent beaucoup de politique , &
» jugent avec sévérité de tout ce
» qui se fait au Parlement. Il ne

» paroît aucun Bill , quelque sage
 » qu'il puisse être ; qui n'éprouve de
 » leur part la plus forte opposition ,
 » dès qu'il ne se trouve pas à leur
 » gré. Ils sont dans les Campagnes
 » ce qu'est la populace dans les
 » Villes , toujours prêts à s'armer
 » pour le bien public , toutes les
 » fois qu'il est question de leur avan-
 » tage particulier. Ils sont ennemis
 » de tous les Ministres , quels qu'ils
 » soient ; & des François , en temps
 » de paix comme en temps de guerre.
 » Quoique le Commerce fasse fleurir
 » notre Nation & la rende redou-
 » table à tous ses voisins , quoiqu'ils
 » participent eux-mêmes au bénéfice
 » qui en revient , ils se plaignent
 » continuellement de l'encourage-
 » ment qu'on lui donne ; & s'ils en
 » étoient les maîtres , ils mettroient
 » le feu à tous les Vaisseaux de
 » la Grande-Bretagne. Voilà quels
 » ils sont en général. Toute leur
 » conversation roule sur la chaffe &
 » sur ces deux grands mots , *Liberté*
 » & *Propriété* , que la plupart d'en-
 » tr'eux répètent peut-être sans les

» entendre. Hors de là ils ne peuvent pas dire quatre paroles. Ils
» seront toujours muets dans toute
» conversation où il sera question
» du savoir-vivre , de la douceur ,
» de l'affabilité , de la complaisance ,
» de l'humanité , & des autres vertus
» de la Société.

» Le *Fox-Hunter* ne connoît de
» gloire que celle de courir aussi vite
» que l'animal dont il est l'ennemi
» déclaré , de plaisir que la chasse ,
» & de vertu que de boire beaucoup.
» La partie de la journée qu'il n'est
» pas à cheval , il la passe à table à
» fumer & à s'enivrer ; & il est
» certain que c'est l'unique manière
» dont il puisse être utile à la République.
» Par sa grande consommation de boisson , il contribue du
» moins à en acquitter les Charges.

» Il est naturellement un animal
» très-lourd ; peut-être que les aliments dont il se nourrit en sont la
» cause. Il ne mange que du bœuf
» salé , du mouton froid , des choux ;
» des carottes & du *poudding* , (*)

(*) Les Anglois donnent ce nom à certaines

» qui est son mets favori ; le plus
 » pesant même est celui qu'il aime
 » le mieux. Sa boisson est l'*Aile* , (*)
 » & les vins grossiers des côtes de
 » Portugal , & de temps en temps
 » un peu d'eau-de-vie de l'espece la
 » plus forte. A tous ses repas il boit
 » deux fantés favorites , & c'est peut-
 » être la seule regle qu'il observe :
 » la premiere est celle de tous les
 » braves *Fox-Hunters* de la Grande-
 » Bretagne , Protestants ou Catho-
 » liques , sans exception ; le titre
 » de Chasseur rapproche tout ; la
 » seconde rasade est à la confusion
 » du Ministre.

» Quoique les *Fox-Hunters* man-
 » quent absolument d'esprit , il s'en
 » trouve néanmoins qui s'en piquent.
 » On peut juger du leur par ce trait.
 » Un d'entr'eux que je connois beau-
 » coup , répondit un jour à sa Sœur
 » qui l'invitoit de venir à Londres
 » pour y entendre Farinelli : *Ma*

farces , dont les unes se cuisent au pot , & les autres au four.

(*) Biere sans houblon , fort estimée des Anglois , la meilleure se fait dans la Province de Nottingham.

» Sœur , je ne donnerois pas un sol
 » pour entendre votre Farinelli & tout
 » votre Opéra Italien. J'ai ici vingt
 » voix avec lesquelles je fais chorus ,
 » (*) & que je fais chanter tantôt dans
 » les bois , & tantôt dans les plaines ,
 » & c'est la seule Musique dont je fasse
 » cas. (†)

» On ne finiroit pas si l'on vouloit
 » décrire toutes les singularités du
 » *Fox-Hunter* : les traits qu'on en a
 » rapportés suffisent pour en faire
 » le portrait. »

* * * * *

Quand j'ai été frappé de quelque
 ridicule , je me plais à trouver un
 Auteur qui le relève. Lors même qu'il
 manque d'art , je lui fais encore gré
 de l'intention ; mais il faut avouer
 que je n'avois pas besoin de sortir
 de France pour avoir sujet de rire.

(*) Les Anglois ont coutume de crier pour
 animer les chiens. Ils se servent peu de Cors de
 Chasse.

(†) C'est ainsi qu'Athéas , Roi des Thraces , ayant
 fait Prisonnier de Guerre Isménias , excellent joueur
 de flûte , après l'avoir fait jouer devant lui , dit à
 ceux qui l'admiroient , qu'il prenoit plus de plaisir
 à ouïr un cheval hennir. *Plutarque , Dits notables
 des Anciens Rois , &c.*

Et en effet , que diroit un Anglois de l'orgueil , de la grossièreté & de l'ignorance de nos Nobles campagnards ! Ne trouvera-t-on pas dans nos Gentilshommes des Etres d'une espece aussi singuliere que le *Fox-Hunter* ; Combien de François n'en different qu'en ce qu'ils ont pour la chasse du lievre, la même passion qu'a l'Anglois pour celle du renard ? Ces Gentilshommes Verriers , que vous avez vus ces vacances , quoiqu'ils menent une vie toute opposée , ne sont-ils pas néanmoins comparables aux *Fox-Hunters* en bien des choses , & sur-tout pour les connoissances ? Plus on examine les hommes , plus on trouve qu'ils sont à peu près les mêmes par-tout. La lumiere des Sciences ne luit que pour un très-petit nombre ; tout le reste , en quelque Pays que ce soit , est destiné à vivre dans la nuit de l'ignorance.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

L E T T R E L I.

A Monsieur le Président BOUHIER.

*Remarques sur le TAMERLAN de
M. ROUE, & sur quelques Auteurs
Tragiques du Théâtre François.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LE Docteur Bentley est un des Anglois qui mérite le plus l'honneur que vous lui avez fait d'entrer en lice avec lui en fait de critique. La plupart de ceux qui ont travaillé à commenter & restituer le Texte des Anciens Auteurs, se sont tellement appliqués aux détails du Language, que l'expression de la Nature leur a échappé : ils n'en ont, pour ainsi dire connu que l'écorce, & n'y ont point apperçu les beautés qu'elle renferme, & qui en font le principal mérite.

C'est par un privilege particulier que vous avez réuni des talents qui s'excluent presque mutuellement l'un l'autre. J'ai reconnu Virgile dans votre traduction du IV. Chant de son *Enéide*, c'est-à-dire, dans le morceau de l'Antiquité où la passion de l'Amour est peinte avec le plus de vérité & le plus de force.

La Tragédie de *Tamerlan*, qu'un Anglois vous a si fort vantée, ne mérite qu'une partie des éloges qu'il vous en a faits. L'Auteur y donne, à la vérité, un modele du véritable héroïsme, dans le Personnage de ce célèbre Conquérant de l'Asie : mais celui de *Bajazet* qu'il lui a opposé, n'est pas traité avec assez d'adresse : il a voulu nous représenter en lui un Prince superbe & vindicatif, sans foi, sans humanité, qui ne reconnoît de Loi que ses caprices, & de Religion que ses intérêts ; il n'en a fait qu'un forcené, qui n'agit pas toujours suivant ses principes, & qui se rend aussi méprisable par sa folie, qu'odieux par sa cruauté. Peut-être M. Rowe n'a-t-il fait qu'adopter les

préjugés de beaucoup de nos Histo-
riens , au sujet de cet Empereur
Ottoman ; préjugés qui sont pleine-
ment démentis par les Ecrivains
Orientaux. Peut-être aussi n'a-t-il
pas eu assez d'invention pour donner
au Personnage qu'il introduit sur la
Scene , plus de vraisemblance & de
dignité. Ces Contrastes de vertus
& de vices , sont l'écueil où l'on
voit échouer le plus souvent l'ima-
gination des Auteurs Tragiques. S'ils
réussissent à peindre des Héros , ce
n'est qu'en leur opposant des monstres
qui n'ont rien d'humain ; s'ils font
triompher les premiers , ce n'est
qu'en faisant tomber dans les pièges
les plus grossiers , des Tyrans que
l'on donne pour de grands Politiques.

C'est au contraire dans ces occa-
sions que Corneille fait le mieux
sentir toute la force & toute l'éten-
due de son génie. C'est sur-tout par
la maniere dont il a vaincu de pa-
reilles difficultés, qu'il a mérité le nom
de Grand. Plus son intrigue est compli-
quée , plus il se trouve de ressources
pour la dénouer heureusement.

Dans Rodogune, il oppose à une Mere ambitieuse & dénaturée, qui sacrifie tout à la soif de régner, deux jeunes Princes dont ni l'amour le plus violent, ni l'espoir du Trône ou la crainte de la mort ne peuvent ébranler la vertu. Avec quel art ne termine-t-il pas cette Tragédie, l'objet de l'admiration de tous ceux qui s'y connoissent, lorsque Cléopâtre se trouve amenée à la nécessité de boire la première dans la coupe empoisonnée, qu'elle avoit préparée pour sa Rivale ! Ce n'est pas seulement par des extrémités opposées, c'est par des caractères d'une vertu inférieure, qu'il se plaît à relever celle qu'il donne pour modèle. Séleucus est vertueux, sans être aussi grand qu'Antiochus.

Phocas, (*) tout méchant qu'il est, est sensible à la voix de la Nature, mais elle ne lui parle que pour faire son supplice : sur le Trône où ses crimes l'ont placé, il cherche en vain un Fils, qui ne veut pas le reconnoître.

(*) Dans Héraclius.

„ O malheureux Phocas ! O trop heureux
„ Maurice !
„ Tu recouvres deux Fils pour mourir après
„ toi ,
„ Et je n'en puis trouver pour régner après
„ moi !

Ce que Tamerlan a de plus remarquable, c'est la II. Scene du III. Aste. M. Rowe en a emprunté le sujet de l'Histoire de ces temps malheureux , où le Fanatisme revêtu du manteau sacré de la Religion , entraîna nos Peres dans la fureur des Guerres Civiles , & donna de part & d'autre l'exemple des plus grands attentats.

Un Dervich gagné par Bajazet , demande une Audience secrète à Tamerlan ; il lui annonce les vengeances du Ciel , pour avoir trempé ses mains dans le sang des Vrais-Croyants , il le menace de la malédiction du Prophete , s'il ne remet Bajazet en liberté. Tamerlan à ces derniers propos reconnoissant ce Dervich pour un émissaire de l'Empereur Turc , démasque son hypocrisie , & vient aisément à bout de le confondre.

TAMERLAN.

TAMERLAN.

» Sors d'ici , misérable , je vois
» qui t'a donné ta mission.

LE DERVICH.

(*A part.*)

» Je n'ai plus qu'une ressource.
» Prophete des Croyants , aide-moi.

(*A Tamerlan.*)

» J'ai quelque chose de plus a te
» révéler. Puisque c'est en vain que
» j'ai fait tonner à tes oreilles la
» voix menaçante du Prophete....
» Voici , ...

(*Le Dervich tire un Poignard , & veut
— frapper Tamerlan.*)

TAMERLAN.

» Non , scélérat , le Ciel veille sur
» ceux qui l'adorent , & confond les
» desseins du Meurtrier impie. Pense,
» malheureux , pense au supplice qui
» va suivre ton crime , & tremble
» quand je prononcerai ton arrêt.

LE DERVICH.

» Quelle que soit ma mort , je
» souffrirai glorieusement pour la
» cause qui m'a fait entreprendre
» une action si courageuse.

Tome II.

T

T A M E R L A N.

» L'impie ! Ainsi l'enthousiasme fait un Martyr d'un Scélérat !
» (*Après une pause.*) Oui, c'est
» le parti que je dois prendre. La
» mort seroit pour lui une récompense. Apprends la différence de ta
» foi & de la mienne. La tienne t'a
» porté à lever ton poignard sur
» moi, la mienne m'ordonne de te
» pardonner ton crime & te permet
» de vivre. Renferme dans le secret
» ton coupable attentat. Tes jours
» sont en fureté. Si tu continues à
» être toujours le même, c'est une
» assez grande punition que d'être
» un Scélérat ; si tu te repens, je t'ai
» rendu à la vertu, & je me trouve
» en cela récompensé de ma clémence. Ote-toi de mes yeux
(*Le Dervich sort. &c.*)

Cette Scene est traitée avec art, & écrite avec beaucoup de force ; je me suis borné à ne vous en donner qu'un extrait, parce qu'il auroit fallu traduire tout le premier Acte, pour vous mettre à portée de juger des beautés de détail dont elle est remplie.

Tamerlan , comme le remarque judicieusement l'Auteur , exerce une forte de punition sur ce misérable Dervich , en l'abandonnant à ses remords , ou au regret de n'avoir pu consommer son crime. C'est ainsi que Gustave , dans la Tragédie de M. Piron , laisse à Christiern une vie qui ne peut plus être pour lui qu'un supplice. Mais lorsque la clémence tombe sur des Personnages qui la méritent , & pour lesquels le Poète a su nous intéresser , elle nous cause l'émotion la plus puissante & la plus agréable. Telle est dans Cinna le pardon d'Auguste. Telle est dans le Pyrrhus de M. de Crébillon , cette belle Scene où la générosité héroïque de ce Prince , désarme le Tyran entre les mains duquel il se livre lui-même. Il faut l'avouer à l'honneur de l'humanité , ces traits sont de tous , ceux qui font le plus d'effet au Théâtre. Les applaudissements universels dont ils sont toujours suivis , sont bien une preuve que pour les hommes , même corrompus , il n'y a rien de si aimable que la Vertu.

Nous la voyons triompher avec plaisir, & nous nous applaudissons en secret d'y être sensibles. Nous nous voyons, pour ainsi dire, avec complaisance, parce que nous nous trouvons vertueux en ce moment. Aux transports que nous causent ces actions héroïques, nous allons jusqu'à nous en croire capables. Nous savons bon gré à l'Auteur qui nous donne une si haute idée & de la Nature humaine & de nous-mêmes. Je soupçonne que c'est une des raisons qui font que tant de gens préfèrent Corneille à Racine. Ce même amour-propre, qui règle toutes nos actions, dicte aussi tous nos jugements; & peut-être qu'en effet l'Auteur que nous estimons le plus, est celui qui nous donne le plus de sujet de nous estimer nous-mêmes.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



SCENE LII.

A Monsieur DE BUFFON.

*Nouvelles observations sur les défauts
les plus remarquables des Jardins ,
soit d'Angleterre , soit de France ;
sur le goût qui devrait y regner.*

De Londres , &c.

MONSIEUR ,

LEs amusements de la Ville où je
suis de retour depuis quelque
temps , ne prennent pas assez sur
moi pour me faire oublier ceux de
la Campagne. Indépendamment du
goût que vous avez pour les Jardins,
la matiere est par elle-même si riante
& si variée , que je ne crains pas de
vous ennuyer , en m'étendant davan-
tage sur ce qui regarde leur agrément
ou leur utilité. Je ne vous ai pas
encore dit tout ce que je trouve de
défectueux dans ceux d'Angleterre ,
comme dans ceux de France. Plusieurs

294 L E T T R E S

Anglois tâchent de donner aux leurs un air, qu'ils appellent en leur Langue, *Romantic*, c'est-à-dire, à peu près, *Pittoresque*, & le manquent, faute de goût. Ces endroits où ils se proposent d'imiter les vénérables ruines de l'Antiquité, ne présentent aux yeux que les misérables restes d'une mesure. Tels objets sont nobles & majestueux en grand, dont la représentation en petit devient puérile & ridicule. Ce qu'en de certains Jardins j'ai entendu nommer un Obélisque, ne m'a souvent paru qu'une Quille. Ailleurs j'ai vu une imitation d'un Arc de Triomphe si pitoyable, qu'on ne peut s'empêcher de la prendre pour la porte du Jardin, qu'on a mise en dedans par singularité.

Un des Grands de ce Royaume a dépensé des sommes immenses pour embellir les Jardins d'une de ses Maisons de Campagne à dix milles de Londres; mais, quoiqu'il fût homme de goût, & d'une très-grande connoissance dans l'Architecture, pour y avoir trop prodigué les

richesses de cet Art, il a rendu son Parc plus étonnant peut-être qu'agréable ; dans un espace de peu d'arpents, il a construit plusieurs petits Temples, sur les modeles de ceux de l'Ancienne Rome. Un ou deux y auroient produit l'enchantement qu'il s'étoit proposé ; le trop grand nombre en détruit l'effet. Il est dangereux, en tout genre, d'entasser les ornemens : on veut exciter de l'admiration , on n'inspire que de la surprise.

Combien plus agréablement je fus frappé un jour à Saint-Maur, Maison bâtie par François I. le Restaurateur du Goût & des Lettres en France, & dont l'exposition est aussi heureuse, que les Jardins en sont rians. Je me promenois dans un lieu écarté, & qui n'offre rien que de champêtre, lorsqu'au bout d'une allée sombre j'apperçus ce Pavillon, qui, par l'air respectable que le temps lui a donné & l'inscription qui en orne le Frontispice, ressemble en effet au Temple des Divinités, à qui il est consacré. Il est dédié, *Quieti & Musis* ; & il

est vrai que tout Prêtre des Muses ; pour me servir du langage d'Horace, s'y sent inspiré par leur présence ; le mortel qui n'est pas assez heureux pour connoître leurs mystères, est du moins tenté d'y sacrifier au Repos.

En général, par-tout où l'aimable Nature s'offre dans toute sa simplicité, elle inspire aux gens qui ont du goût, une sorte de plaisir plus noble, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une sensation plus agréable & plus douce que les chefs-d'œuvre même de l'Art. Il y a dans la Nature une majesté à laquelle l'Art ne sauroit atteindre. Sur ce Théâtre, où l'on court en foule admirer la richesse & l'éclat du Palais du Soleil ; verra-t-on jamais rien qui approche du spectacle magnifique que nous offre une belle Aurore, & que des hommes qui ont des yeux n'ont jamais daigné considérer ? Ces Rochers informes & sauvages, ces Arbres vénérables de la Forêt de Fontainebleau, présentent à nos regards un aspect plus majestueux & plus grand que toute la recherche & l'élégance des Jardins

les mieux peignés. Un Poëte , un Peintre , un homme de goût , voient la Nature tout différemment des autres hommes. Milton ne l'a peinte ou si noble ou si riante , que parce qu'il l'avoit bien vue : son esprit n'a pas eu de peine à rendre les sensations qui avoient échauffé son imagination. On ne peut lire son *Paradis perdu* , sans s'appercevoir que cent fois en sa vie il avoit pris plaisir à voir le Soleil tantôt dorer l'Horizon & ranimer toute la Nature, tantôt éteindre ses feux , & la laisser ensevelie dans l'horreur des ténèbres. Il est des hommes qui se croient Peintres , parce qu'ils copient des Tableaux , il en est qui se croient Poëtes , parce qu'ils traduisent Virgile en Vers Anglois ou François : mais si l'on n'a le talent de peindre la Nature d'après elle-même , on n'est en effet ni Peintre ni Poëte. Les hommes de génie n'imitent des grands Maîtres de ces deux Arts , que leur maniere simple & élégante de la rendre. Ceux qui prennent des attitudes dans Raphaël , ou des descriptions dans

Virgile , ne font , à proprement parler , que de simples Copistes. Il n'est que trop vrai que la plupart des Poètes ne font que copies de copies. Milton peint non-seulement la fraîcheur du matin , & la beauté de l'émail d'une prairie , ou du verd d'une colline , il exprime jusqu'aux sentiments de joie & de plaisir que ces objets excitent dans notre ame ; il nous donne la satisfaction de penser que puisque nous éprouvons les mêmes sensations que lui , nous avons le bonheur de voir la Nature des mêmes yeux.

Combien supérieure à tous les agréments frivoles & puériles dont nous avons parlé , seroit la beauté d'un Jardin orné d'un goût sage & dont tout l'art seroit caché ; où des allées sablées pour la commodité , ne paroîtroient l'être que pour relever la verdure ; où l'on verroit régner la Symmétrie sans uniformité & la variété sans confusion ; où l'aimable Flore se pareroit de ses trésors & n'en aviliroit pas le prix en les prodiguant. Une couronne de jasmins

& de roses , une guirlande de myrthes & d'œillets donnent plus d'éclat à ses charmes , que ces trophées de fleurs dont elle est d'ordinaire plus accablée qu'ornée. Appelez , s'il est possible une Nymphé du voisinage , pour venir au milieu de vos Jardins rendre un hommage de ses eaux à la Déesse des fleurs. Qu'à l'extrémité Pan y ait un autel de gazon , à l'ombre des Ormes & des Tilleuls. Faites que vos Bosquets soient assez sombres & assez touffus pour y fixer les Zéphyrs. L'aimable Philomele y viendra chanter ses amours. Evitez d'y faire régner par-tout un air trop arrangé , il ennuie à la longue : un air négligé & champêtre a toujours de quoi plaire. Ménagez-vous selon les lieux , des jours pour jouir des objets voisins ; & si vous voulez que vos Bosquets forment pour votre maison un point de vue plus agréable , imitez la Nature , & plantez-les d'arbres de différents verts & de différentes formes. C'est ainsi que dans les Payfages d'un Claude Lorrain , un Pin est quelquefois placé auprès

d'un Chêne , & que l'un l'autre ils se font valoir mutuellement.

Au lieu d'observer dans un grand Jardin le niveau le plus exact , j'aurois à voir des Bosquets dont les arbres presque tous différents , & s'élevant les uns au dessus des autres sur une espece de colline , formassent à mes yeux un Amphithéâtre de verdure. Ici je planterois des cabinets d'Arbustes à fleurs odoriférantes ; là je rassemblerois ceux qui , fleurissant successivement , font de l'année un Printemps continuel ; ailleurs je n'aurois égard pour l'arrangement qu'à la variété des fleurs , & je me plairois à voir un Bosquet couronné de l'émail des plus riantes Prairies.

Mais de quoi vais-je vous parler à vous , Monsieur , qui avez fait de votre Château de Montbard un véritable Château de Fées & d'enchantements ! Vous avez renouvelé les merveilles des Jardins de Sémiramis ; hé ! qui ne seroit surpris de voir des Tours de cent pieds de haut couronnées de Cyprès ? Vous avez plus fait , vous avez semé ou planté tout

ce que la Nature végétante a de plus beau. Je ne vois rien ici chez les Anglois les plus curieux, que vous ne possédiez. Avec quel goût vos Jardins ne sont-ils pas distribués ? Vous avez su tirer tout le parti possible de la situation & de la singularité des lieux. Quel agrément, quelle variété, quelle richesse dans tous vos Bosquets ! Pour inspirer à nos François le goût des plantations, & leur faire sentir combien la variété des arbres embellit les Jardins, je souhaiterois seulement que Montbard fût à quatre lieues de Paris, on se dégoûteroit bientôt de cette ennuyeuse uniformité qui regne presque par-tout.

Il n'est que trop vrai que le Goût n'est donné qu'à peu de personnes, & qu'il ne s'acquiert pas avec les richesses, qui n'inspirent que le faste & les dépenses mal entendues. Il est bien plus aisé d'entasser à prix d'argent des Statues de marbre, bonnes ou mauvaises, dans des Jardins, que de leur donner une forme agréable. La plûpart des Architectes à qui l'on

s'en rapporte , ne savent que tracer des lignes ; tout ce qui est du ressort du raisonnement est au-dessus d'eux. Il n'y a guere que ceux qui sont nés avec un certain génie , ou qui ont beaucoup étudié les regles de l'Art, dont toute la perfection est d'imiter la Nature , qui soient amis du simple. Les petits esprits se plaisent à toutes ces recherches frivoles dont la difficulté ou la singularité sont l'unique mérite.

Des gens qui passent toute leur vie à jouer ou à compter , ne se doutent pas qu'un Chêne est un plus bel arbre qu'un If , & qu'un côteau orné de rochers & de verdure , est un point de vue plus agréable qu'une allée d'arbres , dont on ne voit pas la fin. Ils croiroient avilir leurs Jardins , s'ils y plantoient un Frêne , parce que c'est un arbre des Forêts ; cependant en est-il un plus beau , je ne dis pas pour donner de l'ombre , mais pour varier un Bosquet ? Pourquoi a-t-on relégué dans les cours de Cabaret l'Acacia , dont le bois est si utile , dont la fleur satisfait autant

les yeux que l'odorat , & qui du moins , par le verd de ses feuilles qui paroît toujours naissant , est si agréable à la vue ? D'où vient qu'on ne trouve plus de Myrthes que dans les Jardins des Curés de Village ? Il y a bien des choses où nous n'avons pas gagné à nous éloigner du goût de nos Ancêtres.

Déjà l'on commence à revenir de la trop grande prévention où l'on étoit en faveur des Maronniers. Comment a-t-on pû s'entêter si fort d'un arbre, qui fournit à la vérité une belle ombre , mais qui fait payer l'avantage de donner le premier sa feuille en la quittant de si bonne heure , d'un arbre si mal-propre & dont le bois est totalement inutile ? Le Chataignier , dont la France étoit autrefois si peuplée , n'est-il pas préférable à cet arbre étranger ? Il est encore moins mal-propre , donne presque autant d'ombre , porte un fruit très-utile , & quant au bois , il est propre à plusieurs usages. Il obéiroit comme les autres à l'art du Jardinier qui sauroit en prendre soin. Ceux qui en

planteroit les avenues de leurs Châteaux , assureroient du moins à leurs Descendants la charpente nécessaire pour les rebâtir. J'en ai vu des allées magnifiques à Greenwich , où les Chataignes ne peuvent mûrir. Aux environs de Paris , où elles mûriroient très-bien , on n'en trouve que dans les bois. Sait-on dans nos Provinces ce que c'est que le Platane , qui donne une si belle ombre , & qui vient si facilement ? Il est d'autres arbres encore assez communs en ce Pays-ci , & qui en France sont absolument ignorés , excepté de vous & de quelques Curieux. Je connois un Anglois , homme de goût , qui s'est établi à Paris , & qui y a fait venir plusieurs arbres de son Pays , & surtout des arbres toujours verts ; la plupart des François qui voient son Jardin , se plaignent de ce qu'il n'y a planté que des Ifs , tandis qu'il n'y en a pas un seul. Au Jardin du Roi , les Parisiens les confondent avec les Pins, les Sapins, les Epicéas, les Cyprès & différentes autres sortes d'arbres qui ne quittent pas
leurs

leurs feuilles. On n'exige pas d'eux qu'ils sachent les noms des quatorze mille plantes connues dans la Botanique, mais je m'étonne que dans ce siècle éclairé on soit si peu instruit parmi nous sur la nature des arbres des Pays étrangers, qui pourroient enrichir le nôtre. N'est-ce pas aussi pousser l'ignorance trop loin dans des choses qui sont souvent utiles, & qui du moins sont faites pour le plaisir des yeux? Dieu ayant créé ce vaste Univers, examina tout, & trouva que tout étoit bien; c'est, ce me semble, ne pas mériter ses bienfaits que d'être si peu curieux d'en connoître toute la richesse & toute la variété.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



L E T T R E L I I I .

A Monsieur DE CRÉBILLON,
de l'Académie Française.

*De la supériorité des Anglois sur les
François dans la Satyre, de la liberté
de la Presse, des Libelles & de leurs
Auteurs.*

De Grantham, &c.

MONSIEUR,

LORSQU'APRÈS tant &c de si
grands succès sur la Scene, nos
Muses les couronnerent en vous
ouvrant leur Sanctuaire, je me rap-
pelle que le Public qui depuis long-
temps désiroit de vous voir de l'Aca-
démie, ravi d'entendre le Pere
d'Electre & de Rhadamisthe y parler
le seul langage digne de lui, (*)
vous témoigna son suffrage par ces
applaudissemens si flatteurs qu'il est

(*) M. de Crébillon prononça son Remerci-
ment en Vers,

accoutumé de vous donner au Théâtre ; je me rappelle combien il fut touché de vous entendre dire :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

Sentiment qui ne fait pas moins l'éloge de votre cœur , que celui de votre esprit. Qu'il est heureux de pouvoir se rendre cette justice à soi-même ! Les plus grands hommes n'ont pas tous été dans ce cas. Livrés à la plus basse jalousie , la plupart des gens à talents se déshonorent , par l'usage qu'ils en font.

Si la Critique est utile & pour les Lettres & pour les Mœurs , la Satyre est souvent dangereuse à l'un & à l'autre égard : l'une peut seule entretenir le goût dans les Ouvrages d'esprit , l'autre ne fait que décourager les talents , & nourrir la malignité du cœur humain. Quoique le jugement soit commun parmi les Anglois , le goût ne leur est pas assez familier pour qu'ils puissent exceller dans la Critique. En cette partie nous avons de meilleurs modes qu'eux , & plusieurs de leurs Auteurs

n'ont fait que traduire les nôtres. Dans la Satyre ils ne nous font si supérieurs que parce qu'ils s'y permettent tout. Il est vrai qu'ils ont de grands avantages pour réussir dans ce genre d'écrire. L'esprit de parti qui préside à leur éducation, la mélancolie de leur tempérament, la violence de leurs affections, tout les porte à la Satyre. Ce qui nous fait rire, les aigrit : aussi blâmables peut-être les uns que les autres, nous chantons les événements les plus tristes, ils déclament contre les choses les plus indifférentes. Quel fiel & quelle amertume ne distillent pas de la plume du Comte de Dorset ! Le Comte de Rochester est encore plus violent, & respecte aussi peu la pudeur. Les mœurs corrompues, contre lesquelles l'un & l'autre se sont élevés, n'ont rien de plus dangereux que les ouvrages où ils en font la censure. Leurs Satyres trop licencieuses, sont devenues le manuel des Libertins.

Ce que l'on appelle en Angleterre la Liberté de la Presse, c'est celle

que prennent la plûpart des Ecrivains d'attaquer le caractère & les mœurs des personnes les plus respectables. Ces Papiers & ces Brochures politiques, les Feuilles du *CRAFT'S-MAN* (*) & du *COMMON-SENSE*, font autant de Satyres contre le Gouvernement, & de Libelles contre les Particuliers. Ils sont plus dictés par la haine que l'on a pour les gens en place, que par l'amour du bien public.

En 1730 Milord H** y & M. P** y, se traitèrent réciproquement dans des Brochures de cette espece, d'une maniere si indécente & si peu convenable à des personnes de leur rang, qu'il fallut quitter la plume & prendre l'épée. Le Lord H** y envoya un Cartel à M. P** y. Ils se battirent dans le haut Parc *Saint-James*, le premier reçut deux ou trois

(*) C'est de tous les Journaux qui ont paru contre la Cour le plus véhément & celui qui fait le plus de bruit. On pourroit, avec raison, l'appeller le *Tocsin des Séditieux*. Milord Bolingbrooke, que le Docteur Swift appelle le plus grand génie de l'Europe, & le célèbre M. Pulteney y ont eu la principale part.

bleffures, le fecond n'en eut qu'une légère à la main gauche. Il eft triste pour nous, dit un Auteur Anglois, d'être forcés d'avouer que nos Papiers publics ne font remplis que de perfonnalités & de Satyres fcandaleufes. Le désordre & la licence des Saturnales ne duroient à Rome que trois jours ; il n'y a point de jour dans l'année où l'on ne crût que l'on célèbre en Angleterre ces Fêtes Payennes.

Non-feulement dans la plûpart de ces Ecrits on ne fe contente pas d'investiver le Miniftre, & de bleffer le refpect dû à la Majesté Royale ; on y expose l'autorité même du Parlement au mépris du Peuple. Les Ecrivains de parti font presque toujours violents & emportés, & les Anglois ne connoiffent la retenue en rien.

Ces jours paffés Milord de La War dénonça à la Chambre des Pairs la Satyre la plus violente & la plus fcandaleufe que j'aie encore lu, quoiqu'elle foit intitulée *Les Mœurs*, (*)

(*) *MANNERS*, a Satyre by Mr. Whitehead,

& que l'Auteur y ait mis son nom. Il a outragé dans ce misérable Libelle plusieurs Membres respectables de cette Chambre qui ne le connoissent pas même de vue. C'est en vain que le Chancelier s'est efforcé de prouver qu'une pareille Satyre attaquoit la dignité même du Corps des Pairs, & qu'il étoit temps de faire un exemple qui arrêât cette licence; que souffrir de pareilles insultes, c'est laisser croire qu'on les mérite, ou qu'on n'ose pas les punir. L'Auteur, qui n'a point paru à la barre de la Chambre, où il a été cité, s'est absenté de Londres pour un temps, & l'Imprimeur en a été quitte pour quelques jours de prison. Il est cependant vrai que, selon l'esprit de la Loi & de l'équité, les Imprimeurs de semblables Libelles sont aussi coupables que les Auteurs. Sans l'impression, ces infames Satyres tomberoient d'elles-mêmes avant que de

printed for R. Dodsley, at Tully's Head, Pall Mall, 1738. L'Angleterre n'est pas le seul Pays où la Satyre ait pris pour accréditer sa malignité, le masque le plus capable d'en imposer.

devenir publiques : celui qui les répand partage & aggrave le crime de celui qui les compose.

Quant aux Satyres que l'on publie ici contre les Ministres , elles sont écrites d'un style aussi grossier que véhément. On n'y prononce que menaces , infamies & gibet. Celui qui est en place est toujours un Séjan , un Wolfey , ou un Buckingham. Parle-t-on du Parlement ? C'est souvent dans les termes les plus scandaleux. Celui du temps de Charles II. s'appelloit le Parlement *des Pensionnaires*, celui d'aujourd'hui s'appelle le Parlement *des Gens en place*.

Je fus un jour frappé à la Chambre des Communes de la manière inattendue dont un de ses membres commença son discours : « Nous » avons , dit-il , eu ce soir de longs » débats sur la Constitution & le Gouvernement , soit de cette Nation , » soit des autres. Mais je crois les » peuples de la Grande Bretagne » gouvernés par un pouvoir dont on » n'avoit pas encore entendu parler

» dans aucun siecle ou dans aucun
 » pays ; comme d'une autorité su-
 » prême. Ce pouvoir ne consiste pas
 » dans la volonté absolue du Prince ,
 » dans la direction d'un Parlement ,
 » dans la force d'une Armée , dans
 » l'influence du Clergé : il n'est pas
 » non plus dans la main des Femmes ,
 » mais il est tout-puissant ; c'est le
 » Gouvernement de la Presse. On
 » reçoit les sottises dont nos Gazettes
 » journalieres sont remplies , avec
 » plus de respect que les Décrets du
 » Parlement ; & les sentiments d'un
 » de ces misérables Ecrivains en
 » imposent plus à la multitude , que
 » l'opinion des plus habiles Politi-
 » ques du Royaume. C'est pour-
 » quoi , &c. »

Il seroit peut-être difficile de conte-
 nir cette licence , mais il est sûr qu'on
 ne veut pas la réprimer. La main
 de la Législature n'ose s'armer pour
 la punir ; le public prend sous sa
 protection les Auteurs dont la mé-
 chanceté l'amuse ; les plus honnêtes
 gens condamnent la faute , sans en
 vouloir permettre le châtiment. Si

l'on arrête le Coupable, le cri général de la Nation est que la liberté de la Presse est en danger ; & c'est ce que les Anglois ont de plus sacré ; c'est leur Egide politique , en un mot , ils la regardent comme le boulevard de toutes leurs autres libertés. Le droit qu'ils ont de dire ce qu'ils pensent du Gouvernement , leur paroît le premier & le plus essentiel de leurs privileges : à cet égard ils pensent comme les Grecs , qui donnoient dans les mêmes excès. Ils prétendent que l'*Envie publique* est nécessaire au bien de l'Etat , & que cette espece d'Ostracisme met un frein aux vues ambitieuses des Grands. C'est une barriere qu'ils opposent aux Ministres entreprenants ; mais , ici comme ailleurs , il peut s'en trouver qui la franchissent , & qui laissent dire , pourvu qu'on les laisse faire.

Il faut avouer aussi que quels que soient ceux qui gouvernent , ils sont également en butte à la témérité des Ecrivains de Parti ; & l'on voudroit en vain se déguiser la source du mal ;

dans les pays où tous les Ministres sont ouvertement enviés , il est sûr que l'envie en veut secrètement au Souverain.

Que les membres des deux Chambres déclament avec violence contre de nouvelles taxes qu'on leur demande , & qui seroient onéreuses à la Nation , c'est leur devoir ; & plus leur zele est courageux , plus il est louable. Qu'un Ecrivain Anglois qui n'a en vue que l'intérêt de sa Patrie , démêle les artifices d'un Ministre mal intentionné , il ne fait encore que l'office d'un Citoyen vigilant. Il a le droit d'éclairer la conduite de celui qui gouverne l'Etat. Il peut l'attaquer de front lorsqu'il ne veut le combattre qu'avec les armes de la vérité : il n'acquerra que de la gloire à se porter pour le défenseur des Loix & de la cause commune. Mais que ceux à qui la passion tient lieu de zele, & la malignité, de mérite; couvrent leurs intérêts particuliers du prétexte spécieux de l'intérêt général, profitent de l'anonyme pour rendre le Souverain odieux à ses

Sujets , & leur inspirer l'esprit de sédition & de révolte , c'est un abus qu'il est pernicieux de tolérer dans toutes sortes d'Etats. C'est employer pour détruire le Gouvernement , une arme dont on ne devoit se servir que pour le défendre.

Dans un Pays libre , tel que celui-ci , on n'a point le droit d'empêcher un examen public de toutes les mesures du Gouvernement & du caractère des Ministres , autant qu'il influe sur la conduite des affaires. Mais attaquer le caractère particulier d'un Ministre ou d'un Magistrat , exposer des défauts ou des foiblesses qui n'intéressent pas le public , c'est là ce qui ne peut se justifier , & ce que chacun se croit permis dans un Pays où tout le monde peut le faire avec impunité. Voilà cependant ce que l'on devoit punir ici , comme par-tout ailleurs , suivant le cours de la Justice & de la Loi , & non comme du temps de Charles II. & de Jacques II. par des coups d'autorité , des Chambres de l'Etoile & des pouvoirs particuliers confiés à

la discrétion des Juges, dont l'innocent pourroit souffrir comme le coupable. C'est là ce qu'on ne peut éviter trop soigneusement dans un pays de liberté , non pour l'amour de ces Ecrivains , mais pour l'amour de cette liberté même , & afin que la Loi du Pays puisse être la regle & la mesure de la sûreté de tous les Citoyens.

« Par la Liberté de la Presse ,
 » nous ne devons pas entendre une
 » permission de pouvoir avec impu-
 » nité avilir nos Gouverneurs & nos
 » Magistrats légitimes , diminuer ou
 » renverser par des écrits scandaleux
 » le respect & la vénération que l'on
 » doit toujours garder pour l'autorité
 » & les personnes qui en sont dépo-
 » sitaires. On ne doit pas faire de
 » la Presse un instrument pour dé-
 » truire la réputation de ses Voisins,
 » ou pour leur porter le moindre
 » préjudice , soit en les insultant sur
 » leurs malheurs , leurs défauts &
 » leurs fragilités personnelles , soit
 » en exposant les secrets de leurs
 » Familles à la risée publique , &c.»

C'est ainsi que s'exprime l'Auteur du *Craft's-man* , qui cependant se permet à chaque feuille ce qu'il avoue lui-même être punissable. S'il a quelquefois recours à l'Allégorie, ce n'est que pour rendre ses Satyres plus mordantes. Lorsqu'il substitue le mot de *Robin* à celui de *Robert* ; lorsqu'il appelle *Robinocratie* le Ministère contre lequel il écrit , que cherche-t-il autre chose , qu'à rendre méprisables & le Souverain & son Ministre ?

Les Anglois ont grande raison d'être si jaloux de cette liberté de la Presse , mais certainement ils l'étendent trop loin , & je ne crains pas même de l'avancer , au de-là de l'esprit de leurs Loix. Si elle pouvoit autoriser la diffamation , il vaudroit mieux être sans une pareille liberté. Ces mots de *Liberté de la Presse* sont employés improprement pour exprimer un droit que personne ne doit & ne peut avoir , de publier par la voie de l'impression , tout ce que la méchanceté de l'esprit & la dépravation du cœur peuvent inspirer de

diffamatoire contre ses Supérieurs, ses inférieurs ou ses égaux. Les Loix & la constitution d'Angleterre ne connoissent pas une pareille liberté, car ce seroit une liberté destructive de toutes Loix & de toute Constitution. Mais l'abus a prévalu & acquiert tous les jours de nouvelles forces par le danger du remede. Je ne doute pas même que plusieurs Jurisconsultes de Londres ne le regardent aujourd'hui, comme faisant à présent partie du Droit Coutumier de la Grande Bretagne.

Cependant l'accueil que fait le Public à toutes les Satyres politiques est toujours de mauvais augure. Lorsque les libelles & les discours licencieux contre ceux qui gouvernent l'Etat sont bien reçus, c'est un présage des troubles qui le menacent.

Il est rare que ceux qui se cachent aient de bonnes intentions. Autant le zele du bien public craint peu de paroître tel qu'il est, autant l'esprit de Parti emploie d'art à se déguiser. Ainsi que l'Hypocrisie, il s'occupe continuellement & à masquer les

vices qu'il a , & à se parer des vertus qu'il n'a pas. L'iniquité cherche les ténèbres , & les hommes lâches se battent en traîtres. Il est vrai qu'il ne se trouve que trop d'hommes qui ne songeant qu'à s'élever sur les ruines de leur Patrie , méritent d'être exposés à la censure publique , & d'être aussi flétris dans leur réputation , qu'ils sont coupables dans leur conduite , & dépravés dans leurs mœurs. Comme la vertu est souvent elle-même son unique récompense , il seroit à souhaiter que le vice trouvât aussi toujours son propre châtiment dans la juste infamie qui devoit le suivre. En ce cas même, un Auteur de Libelles n'est que le vil instrument de la vengeance publique : il ne diffère de celui qui exécute sur un Criminel la Sentence que la Justice a prononcée contre lui , qu'en ce qu'il en prend la fonction sans permission & sans aveu. Mais il est malheureux que la vie la plus innocente & la plus intégrè ne soit pas à l'abri d'un Libelle calomnieux , & des injustices populaires qui en sont la suite.

Les

Les plus sages Gouvernements ont si bien senti la nécessité de contenir la licence des Esprits satyriques, que les premières Loix de Rome, celles des douze Tables, avoient prononcé des peines contr'eux avant qu'Auguste les soumit à la Loi *De Majest.* (*). La même prudence a dicté en France cet Edit fameux qui les condamne à être fustigés. Les anciennes Loix d'Angleterre ne sont pas moins rigoureuses (†), mais il semble qu'on en ignore, ou qu'on en

(*) *Primus Augustus cognitionem de famosis Libellis specie Legis ejus tractavit, commotus Cassii Severi libidine, quâ Viros Fâminasque illustres procacibus scriptis tractaverat.* CORN. TACIT.

(†) La punition est le pilori ou le fouet lorsque le coupable est poursuivi criminellement. Un *Libelle*, suivant la définition qu'en donne la Loi d'Angleterre, est une diffamation malicieuse exprimée par des discours ou des écrits, ou par des signes de peintures, &c. tendant à noircir la mémoire d'une personne qui est morte, ou la réputation d'une qui est vivante. DE LIBELLIS FAMOSIS. Assûrement ce n'est pas la faute de la Loi, si l'on ne l'entend pas. Il n'en existe pas une plus claire; cependant à moins d'une nouvelle pour faire exécuter celle-ci, elle sera toujours inutile. Dès qu'il s'agit de punir le Libelle le plus scandaleux, ceux qui ont des yeux ne voient pas, ceux qui ont des oreilles n'entendent pas. Pour épargner le coupable, les Juges deviennent aveugles & sourds.

craigne la force ; le *Scandalum Magnatum* aujourd'hui , n'est pas un frein suffisant pour arrêter cette licence ; c'est vainement que l'on prononce des peines qu'il est si aisé d'éluder : les Loix abusives ne sont qu'un objet de plaisanterie pour qui peut les violer avec impunité.

Les Libelles, dit un Auteur Anglois , *sont d'une conséquence si dangereuse , que dans toutes les Sociétés civilisées on a fait des Loix pour les punir ; il seroit à souhaiter que ces Loix fussent exécutées à la rigueur , mais le malheur est que l'on ne peut constater la nature & les différentes especes de Libelles.* En Angleterre on n'a rien à dire à l'Auteur des Satyres les plus diffamantes , pourvu qu'il ne nomme pas la personne qu'il déchire ; du reste , il peut la désigner par les traits les plus caractéristiques , & même , de peur qu'on ne s'y trompe , par la première & la dernière lettre de son nom. Il se trouvera des Libraires , aussi impudents que l'Auteur , qui se chargeront de l'impression de ces Satyres scandaleuses , & braveront

l'autorité du Parlement , en annonçant à la tête de l'ouvrage , que c'est par la permission de ce Corps Auguste qu'elles sont publiées (*). *Les Juges & les Jurés sont les seules personnes d'Angleterre qui ne doivent pas entendre le sens de l'Auteur , toutes les fois qu'il est question de lui faire son Procès.* Quelque absurde que soit cette proposition , le célèbre Auteur des Lettres de CATON , n'a pas craint de la justifier , & ce n'est apparemment que parce qu'il s'y est cru lui-même intéressé. En partant de pareils principes , il est sûr qu'il n'y a aucun ouvrage que l'on puisse traiter de Libelles.

La méchanceté de l'esprit humain a trouvé l'art de rendre l'impression une invention quelquefois aussi nuisible à la Société qu'elle lui est avantageuse à d'autres égards. Elle infecte tout un Royaume de Libelles. Ce sont autant de taches qui se répandent avec facilité ; & que rien ne

(*) C'est un usage que suivent aujourd'hui la plupart des Auteurs Anonymes , pour tourner en dérision les Actes du Parlement.

sauroit enlever. Le plus grand nombre des esprits croient le mal avec avidité , & il en est peu qui aient assez de raison ou d'honnêteté pour être aussi faciles à détromper. Il me paroît superflu de s'entendre sur les inconvénients qui résultent ici de tous ces Libelles politiques. Il est trop aisé de sentir qu'ils sont la source des haines de parti , des émotions populaires & de tous les désordres qui troublent l'harmonie du Gouvernement & l'administration des Loix.

Cette négligence ou cette timidité du Parlement à réprimer une pareille licence , est cause que les différents Ordres de l'Etat sont exposés à tous les traits que peuvent dicter à des Ecrivains sans pudeur , les motifs bas & intéressés , & quelquefois pervers qui leur font prendre la plume. L'impunité du vice lui tient lieu de privilege. On imprime & l'on vend ici publiquement les Libelles les plus scandaleux & les plus injustes , contre les particuliers.

Dans un état bien policé , l'honneur des Citoyens ne doit pas moins

être sous la garde des Loix , que leur fortune. Plus il est aisé d'y porter atteinte , plus on devroit être attentifs à punir ceux qui commettent cette espece de vol (*). On ne permet pas à un homme qu'on a voulu déshonorer par des Satyres , de se faire lui-même justice , & l'on a raison : ce seroit entreprendre sur la Souveraineté , à qui seule le droit du glaive appartient. Mais c'est aux Magistrats qui seroient en droit de punir dans l'offensé cette vengeance comme un crime , à la regarder pour eux comme un devoir. Si la douceur des mœurs oblige quelquefois à corriger la sévérité des Loix , on devroit du moins retrancher de la Société ces perturbateurs du repos public , comme on en retranche les insensés pour les empêcher de nuire ; & en effet , ils le font bien eux-mêmes , car il est vrai à la lettre , qu'il n'y a que les fous qui soient méchants.

En toute sorte d'Etats les Princes & les Ministres qui négligent de

(*) Voyez Machiavel , sur la premiere Décade de Lité Live Chap. VIII.

réprimer l'audace de ces esprits licencieux , portent eux-mêmes les peines de leur nonchalance. On se permet contr'eux , ce qu'ils permettent contre les particuliers. Ils voient paroître chaque jour des Satyres qui peuvent leur déplaire , pour avoir traité avec indifférence celles qu'ils devoient punir. On n'est que trop dédommagé de l'éclat fâcheux qu'on est obligé de faire , en flétrissant les Auteurs de ces ouvrages pernicieux , par l'utilité qui résulte de l'exemple. La mauvaise odeur que répandoient autour du Capitole ces Scélérats que la sévérité de Sixte-Quint avoit fait mourir dans les supplices qu'ils avoient mérités , étoit peu de chose en comparaison de l'effet que devoit opérer ce spectacle sur des cœurs , qui la plupart ne se livrent au crime , que parce qu'ils se flattent de l'impunité.

La malignité des Auteurs Satyriques a besoin d'un frein qui la réprime & l'empêche de se communiquer ; elle devient par la licence un mal contagieux ; c'est celui de tous qui

infecte le plus aisément la jeunesse. Est-il étonnant que tant de gens s'adonnent à la Satyre ? C'est le seul genre où il ne soit pas besoin d'esprit pour réussir. Toutes ces brochures scandaleuses , dont aujourd'hui la Littérature en France est infectée , ne doivent leurs succès qu'à la malignité des Lecteurs. Malheureusement il est prouvé par l'expérience que ces Maisons de force dont on se sert pour punir les Ecrivains de cette espece , que l'on y renferme avec les filoux , ne corrigent ni les uns ni les autres. Dès qu'on leur rend la liberté, ils reprennent de part & d'autre chacun leur métier , qu'ils savent bien n'être pas honnête , mais qu'ils trouvent lucratif.

Nous contenir dans les bornes de la raison & de la bienséance , ce n'est pas gêner notre liberté, c'est nous forcer à en faire un bon usage. Les hommes qui se plaignent de n'être pas assez libres pour faire le mal , sont indignes de jouir des bénéfices de la Société. Il seroit à souhaiter pour l'avantage du général , qu'il ne

fût permis à aucun particulier d'être méchant avec impunité. En vain offre-t-on des récompenses pour la vertu, si l'on ne tient pas la main à la punition du vice. Les hommes la plupart sont foibles, & ne se conduisent que par la crainte. Il n'y a que les ames fortes qui soient sensibles à l'honneur; & celles-là n'ont pas besoin d'autres regles pour les diriger. L'Etat le plus policé de tous seroit celui où il y auroit le plus de moyens de forcer les Citoyens à être vertueux.

Le Gouvernement Anglois n'est pas à cet égard aussi parfait qu'a d'autres. Turpin, un scélérat qui depuis quatre ans a commis plusieurs vols sur les grands chemins, & qui vient enfin d'expier à la potence la peine due à ses crimes, a du moins rendu un service à la Société, par un avis utile pour la police de cette Ville. Dans une espece de harangue qu'il a prononcée, selon l'usage, & que, selon l'usage aussi, l'on vient d'imprimer; il a déclaré au public que le seul moyen d'exterminer les

Voleurs en Angleterre , étoit de pendre ceux qui commencent par dérober à Londres des Montres & des Tabatieres.

L'Auteur d'une Reponse (*) aux Epîtres Satyriques de M. D***, qui paroît depuis quelques jours , a fait un usage singulier de cette déclaration. *Je n'aurai point de regret , dit-il , de comparer des gens dont la profession & les mœurs se ressemblent assez. Il ne manque peut-être à ceux qui attaquent en traitres l'honneur & la réputation de leurs Concitoyens , que d'avoir autant de courage que les Assassins , pour être aussi méchants qu'eux. Si l'on veut arrêter la licence des Auteurs de Libelles , il faut punir avec sévérité celle des Ecrivains satyriques. La Classe*

(*) *La Satyre Démasquée , ou Reponse aux Calomnies de M. D***, par HILDEBRAND JACOB, Esq. A Londres , chez W. LEWIS in Russell-Street.* Ces excès qui ne sont pas moins communs parmi nous , ont tellement revolté l'Auteur le plus ami de la douceur & de l'humanité , que se livrant à la chaleur de son imagination , qui ne lui permet pas toujours de s'observer sur le style , il veut qu'on ne permette , à ceux qui n'ont de talent que pour le mal , d'autre plume que celle qu'on appelloit jadis à Marseille plume de trente-six pieds. *Traité de la Population Chap. III.*

des premiers est constamment la pépinière des autres. Le venin dont leurs critiques sont remplies , est le même poison dont la plupart de nos Libelles sont infectés. Dans ceux-ci la dose en est plus forte & préparée avec plus d'art , mais l'espece est toujours la même. Il n'est pas étonnant qu'ils enveniment d'avantage le trait , lorsqu'ils se cachent pour le décocher , lorsqu'ils profitent de l'obscurité où ils composent ces Ouvrages d'iniquité , pour y répandre tout le fiel que distillent & la malignité d'un esprit borné , & la noirceur d'un cœur corrompu.

Je fais , dit-il ailleurs , que quelques-uns de nos Auteurs se plaindroient de la sévérité qui leur interdiroit la licence de la Satyre. Il en est qui avouent de bonne foi que sans la malignité dont ils assaisonnent leurs critiques , ils ne pourroient pas se faire lire. Pensent-ils couvrir leur infamie en disant qu'ils n'ont que ce métier pour vivre ? Turpin , dont je viens de rapporter le discours , avoit la même excuse pour justifier ses crimes. Son métier étoit de voler , & il n'en avoit

point d'autre. C'est à ces Ecrivains à voir si l'on devoit lui faire grace. Quelque dépravés qu'ils soient , il leur est bien difficile de ne pas prononcer eux-mêmes leur condamnation.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E L I V.

A Monsieur l'Abbé HUBERT.

Sur l'utilité des Manufactures , & le tort que les Réfugiés ont fait à la France en portant une partie des nôtres aux Anglois. De l'habileté & de la fripponnerie des Marchands de vin Anglois. De quelques abus dans le Gouvernement Civil d'Angleterre.

De Londres, &c.

M O N S I E U R ,

VOUS rendrez un très-grand service à l'Etat , si vous pouvez réussir dans le projet que vous avez formé , de faire venir à Paris une Calandre d'Angleterre (*) ; il est certain que les Moires qui se font ici , sont les plus belles de toute l'Europe. Je dirois que vous entreprenez quelque chose d'assez difficile,

(*) Cette Calandre a été en effet établie par feu M. l'Abbé Hubert , à Paris, rue Neuve de Luxembourg , sous le nom de CALANDRE ROYALE , & les Moires qui s'y font , sont assez belles , pour qu'on ait peine à les distinguer de celles d'Angleterre.

si je ne savois que rien ne l'est pour vous. Nos Voisins sont jaloux de leurs Manufactures , parce qu'ils en connoissent l'importance. A cet égard, que n'avons-nous toujours été aussi sages qu'eux ! Pour vous , Monsieur , vous répondez dignement aux grandes vues du Ministre à qui le Roi a confié le soin des Arts : (*) ils avoient besoin d'un pareil Protecteur pour les faire revivre ; il connoît toute l'utilité que l'on peut retirer de vos talents. De leur côté , vos bons amis les Anglois vous sauront mauvais gré du tour que vous-leur jouez ; ils se reprocheront de n'avoir eu rien de caché pour vous ; cependant ils auroient tort de se plaindre , vous n'avez fait que suivre leur exemple , & reprendre sur eux une foible partie de ce qu'ils nous doivent.

Nous n'avons que trop senti la perte que nous avons faite , lorsque les Protestants de France , forcés de quitter leur Patrie , ont affoibli notre Commerce en portant ailleurs toutes

(*) Mr. le Contrôleur Général , Sur-Intendant des Bâtimens.

nos Manufactures, qui en étoient une branche considérable, & auxquelles ils s'étoient d'autant plus appliqués, que par les Loix du Royaume, ils ne pouvoient parvenir aux Charges de l'Etat. C'est à nos dépens que les Anglois se sont enrichis ; c'est de nous qu'ils ont appris à fabriquer les chapeaux, les bas de soie, le papier, & différentes especes d'étoffes que nous tirons aujourd'hui de chez eux. Nous leur envoyions autrefois des épées, des couteaux, des ciseaux, &c. aujourd'hui, en toutes sortes d'ouvrages d'acier, ils ont les ouvriers les plus habiles de l'Europe. Vous travaillez utilement à réparer nos pertes.

Je ne fai si les Anglois tiennent aussi de nous une autre espece de Manufacture, qui est très-avantageuse à ceux qui s'y adonnent, & où il est sûr qu'ils nous surpassent de beaucoup : c'est la Manufacture des vins (*). Tout l'art des Cabaretiers

(*) J'ai été depuis à portée de reconnoître qu'à cet égard les Hollandois ne le cedent pas aux Anglois : je pense même que Liege & Hambourg sont aujourd'hui les Villes de l'Europe où se trouvent les Manufactures de nos vins, sinon les plus parfaites, du moins les plus considérables.

de Paris se borne à métamorphoser le vin d'Orléans en vin de Bourgogne , & à multiplier celui de Champagne : ils n'en savent pas davantage. Ils vont , dit un de nos Auteurs Comiques , chercher l'un par-delà Etampes , ils font venir l'autre de Surene. Les Marchands de vin de ce Pays-ci sont bien plus habiles , ils composent différentes sortes de boisson , qu'ils vendent pour du vin , & qu'ils savent extraire de tout autre fruit que le raisin. Ce sont les premiers Chymistes d'Angleterre. En un mot , on contrefait nos vins à Londres , comme on y contrefait nos étoffes ; ou plutôt on y fabrique des vins de tous les Pays du monde.

Un Membre de la Chambre des Communes a entrepris d'y démontrer , qu'il n'entroit pas en Angleterre la vingtième partie des vins qui se vendent pour être du cru de Bordeaux. On poursuivit un jour en Justice un Marchand de tabac , accusé d'y mêler des matières étrangères ; il prouva que dans tout ce qu'il vendoit il n'entroit pas une feuille

de tabac ; & ici , vous savez que l'on élude les Loix par de pareils subterfuges , il gagna son Procès.

Il en est de même de beaucoup de vins qui se vendent à Londres. Celui que l'on y appelle du vin de Champagne , n'est souvent qu'un mélange de cidre , de poiré , de sucre & de quelques autres ingrédients. Pour ceux qui , dans la boisson , cherchent moins le goût que l'effet , on en compose une autre sorte avec nos eaux-de-vie de France , ou celle que l'on tire des cannes de sucre & du malt. L'art de fabriquer le vin ici est tout autre que celui des Pays où il croît ; quelquefois même on l'y brasse comme on fait la biere. On a dans plusieurs Livres Anglois différentes méthodes pour composer sans raisin des liqueurs qui ressemblent au vin , & qui aient le même effet. Ils composent les Bibliothèques des Gardes de Parcs , qui s'appliquent eux-mêmes à convertir en boisson la seve de plusieurs arbres. Nous comptons nos Cabaretiers au rang des Marchands ; l'état de ceux de
Londres

Londres est mis au rang des Mèriers ; c'est un de ceux dont l'apprentissage est le plus cher , non qu'il soit difficile , mais parce qu'il est un des plus lucratifs. Le Parlement est plus attentif que jamais à encourager une profession si utile à l'Etat : Une des raisons pour passer l'Acte contre les liqueurs fortes , a été d'augmenter la consommation de la biere & des vins fabriqués en Angleterre.

Vous avez dû entendre ici ceux qui aiment le vin de Champagne , se plaindre de ce qu'on n'y en boit plus de pur depuis l'Acte du Parlement , qui défend d'entrer en Angleterre aucun vin de France en bouteille. Le but de cet Acte étoit de favoriser une Verrerie , établie depuis peu aux environs de Londres , & il n'a encouragé que la fripponnerie des Marchands de vin. Il a fait la fortune de quelques particuliers , sans être d'un bénéfice sensible à la Nation. Le prix du vase comparé à celui de la liqueur étoit peu de chose ; & l'on a reconnu depuis , que le dommage que les Anglois pouvoient en souffrir ,

n'étoit rien en comparaifon de l'avantage de boire des vins non-mixtionnés, & par conféquent plus fains. On a foupçonné les Entrepreneurs de la Verrerie d'avoir acheté les fuffrages de quelques-uns des Membres qui avoient le plus de crédit à la Chambre des Communes. Il en eft de même dans tous les Corps ; quand on en peut gagner les Chefs, on eft sûr de tout le refte. Ceux qui veillent ici aux grandes affaires de l'Etat, négligent peut-être trop les détails particuliers de la Police du Royaume.

Un homme qui a du crédit dans le Parlement peut fans peine obtenir un Aâe pour rétablir les chemins d'une Province, c'eft-à-dire, une permiffion de mettre un impôt fur tous ceux qui y paffent, & de laiffer les chemins à peu près dans l'état où il les trouve. Combien de fois, ainfi que moi, n'avez-vous pas payé pour avoir la liberté de paffer par des routes impraticables ? Si de pareilles chofes arrivoient en des Pays où le Souverain, qui décide de tout, ne

peut pourtant pas tout voir , on en feroit moins surpris ; mais qu'ici même on gagne à prix d'argent ceux à qui le Peuple confie ses droits , comme ailleurs on gagne la Maîtresse , ou le Secrétaire d'un Intendant , c'est ce qu'en France bien des gens auroient de la peine à comprendre. Cependant , que résulte-t-il de là , sinon que les hommes , à peu de choses près , sont les mêmes par-tout. Les Anglois , sans être autant livrés à la Cour que les François , n'écoutent pas moins leurs intérêts particuliers. Il faut de la force pour préférer le bien de sa Patrie au sien propre ; & la plupart des hommes ne sont pas méchants , mais ils sont foibles.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



L E T T R E L V.**A Monsieur DE LA CHAUSSÉE.***Des Comédiens Anglois & François.*

De Londres, &c.

M O N S I E U R ,

TOUTES les Lettres que j'ai reçues de Paris depuis trois mois, s'accordent avec la vôtre sur le compte de Mademoiselle Du Mesnil, dont vous me faites un si grand éloge : ceux qui m'en ont parlé, espèrent, ainsi que vous, voir un jour en elle une autre Le Couvreur. La nouvelle Hermione est une acquisition d'autant plus précieuse pour notre Théâtre, qu'elle est d'un genre totalement différent de l'Astrix charmante qui partage avec elle les applaudissements du Public. Chacune excelle dans le sien. Sur ce que vous m'en marquez, je vois dans le jeu de Mademoiselle Du Mesnil tout le feu des Compositions de Corneille, comme je trouve dans celui de Mademoiselle Gauffin

toutes les graces qui font le caractere particulier de Racine. Ainsi , dans toutes deux notre Melpomene trouve de quoi se consoler de ses pertes ; mais qui réparera celles que notre Thalie a faites dans Mademoiselle Quinault (*) !

Pour ce qui est des Théâtres de ce Pays-ci , il y a , Monsieur , plusieurs troupes de Comédiens à Londres , & cependant peut-être pas une seule de supportable. Ce Cibber , qui a eu une si grande réputation , ne joue plus la Comédie ; le rôle des Pièces Angloises où il a excellé , est celui de Petit-Maître François : aussi a-t-il fait exprès deux fois le voyage de Paris pour en étudier les airs , & en prendre l'esprit à une table

(*) Le Lecteur auroit des reproches à me faire si je négligeois cette occasion de rendre justice au mérite éminent de Mlle. Dangeville , qui ne laisse aujourd'hui rien à désirer dans les rôles qu'elle remplit.

Je me crois encore obligé de rappeler le temps où ces Lettres ont paru , pour qu'on ne soit pas surpris que je n'y aie point parlé de cette autre Actrice , non moins célèbre dans son genre , & dont les talens se sont déployés dans l'*Orphelin de la Chine* , avec le même succès que ceux de Mlle. Du Mesnil avoient auparavant paru dans la Tragédie de *Mérope*.

d'Auberge. Il faut lui pardonner son erreur sur ses modèles, il n'étoit pas à portée d'en voir d'autres ; si même il n'a pas aussi-bien imité ceux-ci que les Anglois se le sont persuadé, je n'en suis pas surpris : il m'a avoué de bonne foi qu'il n'entend pas assez notre Langue pour suivre la conversation. Mais comme il réussissoit à exprimer les ridicules outrés ; c'en étoit assez pour qu'il parût bien copier ceux de notre Nation, aux yeux des Bourgeois de Londres, qui prennent pour François tout ce qui a Pair extravagant.

Depuis peu, la Troupe qui a le pas sur les autres, a aussi perdu cet Acteur Tragique, qui devoit la manière inimitable, dont il rendoit les fureurs, à la mauvaise humeur & aux emportements où il se livroit dans son ménage. En un mot, les Théâtres de Londres n'ont plus personne qui chauffe heureusement le brodequin ou le cothurne.

Les Anglois qui aiment le Théâtre, & qui s'y connoissent, avouent qu'il y a toujours eu une différence

remarquable entre leurs Comédiens & les nôtres. Ils en ont eu d'excellents , mais tous ceux du second ordre ont toujours été pitoyables , effet nécessaire du peu de graces répandu parmi les Anglois. D'ailleurs ils ne semblent pas faits pour être médiocres en rien. Au contraire , dans nos Troupes de Comédiens , outre ceux du premier rang , il en est plusieurs qui , par un jeu sage & mesuré , sont encore capables de faire plaisir. Les mêmes Spectateurs qui ont admiré Baron , ont plus d'une fois applaudi Beaubourg. Avec les seules graces de la figure & des manieres , un François se tire assez souvent d'affaires. Avec les parties les plus essentielles , un Anglois a quelquefois bien de la peine à réussir.

On trouve aujourd'hui sur les Théâtres de Londres plus de misérables Farceurs , que d'Acteurs médiocres ; c'est , ce me semble , un effet du goût National. Les Anglois , s'il m'est permis d'user d'un terme de Peinture qui peut seul rendre mon idée , aiment les *Charges* , ils sont plus frappés d'une

face large & d'un gros nez dessiné par Callot , que d'un visage noble & gracieux que le crayon du Corrège aura tracé. C'est par cette raison que dans leur Comique les caractères sont toujours plus outrés que dans le nôtre. L'Acteur , en suivant lui-même son goût , croit ne suivre que le génie de l'Auteur. Plus il trouve son rôle *chargé* , plus il pense que son jeu doit l'être. Ainsi , c'est moins par des finesses de ton , que par les grimaces du visage , qu'il s'étudie à en rendre l'esprit ; & il y réussit d'autant mieux , que c'est la partie la moins difficile. Dans les temps que les Farces tenoient lieu de Comédies , les grimaces tenoient lieu de jeu. Comme il est plus aisé d'élargir une bouche ou d'allonger un nez , que de représenter les traits dans leur exacte proportion , il faut aussi moins de talent pour outrer un caractère , que pour saisir & rendre la Nature dans toute sa vérité. Les Peintres les plus communs font assez souvent , même ici , des portraits où l'on trouve de la ressemblance , mais ce n'est

qu'en exagérant les traits qui la caractérisent. Les Peintres habiles dans leur Art, les Rigauds, les Largillieres, les La Tours n'outrent rien, & rendent la Nature telle qu'elle est, ou trouvent le moyen de l'embellir autant que les autres la défigurent.

Au reste, de tous les Farceurs qui sont ici, je n'en connois pas de comparables à ceux d'une nouvelle Troupe de Comédiens qui ouvriront leur Théâtre la semaine dernière dans le Marché au foin, au même endroit où il y avoit autrefois une Comédie Françoisse. Ceux-ci font rire jusques dans leurs affiches. Vous ne devinez pas par ordre de qui ils se sont établis ici ; c'est par ordre du Roi Théodore, dont d'abord ils se font dit les pensionnaires ; dès le lendemain ils ont changé de maître, & se sont mis dans leur affiche sous la protection de Thamas Kouli-Kan. Demain ils se diront peut-être les Comédiens du Roi de Congo. L'on court ici tellement après le singulier, que sans changer de Piece, il leur suffira de changer chaque jour d'affiche ;

pour attirer chez eux tout le peuple de Londres.

Voilà de ces bagatelles qui marquent le caractère de singularité, dont les Anglois font parade, & qui réussit toujours parmi eux. Un d'entr'eux, à propos des affiches bizarres de ces nouveaux Comédiens, me dit, avec un air de vanité & de satisfaction intérieure : N'est-il pas vrai, Monsieur, que des Comédiens, en France, n'oseroient pas prendre de pareilles qualités ? Vous êtes esclaves en tout ; avouez qu'il n'y a que l'Angleterre où l'on soit libre.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE LVI.

A Monsieur l'Abbé GÉDOYN, de
l'Académie Française, & de celle
des Inscriptions & Belles Lettres.

*Quelques Remarques sur la Tragédie
D'ORONOKO (*).*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

ON ne peut être plus flatté que
je le suis de l'amitié que vous
daignez me témoigner ; mais il est
plus aisé de sentir le prix de la con-
fiance dont vous m'honorez, que de
la mériter. La Dissertation que vous
m'avez envoyée est remplie d'une
érudition peu commune, & vous
avez trouvé l'art de la rendre aussi
amusante par les détails, qu'elle est
instrutive par le fonds.

Votre amour pour les Muses n'est

(*) Cette Pièce est de M. Southern, & tirée d'un
Roman de Mme. Behn, dont M. de la Place nous a
donné une Traduction qui a été très-bien reçue
du Public.

que reconnoissance ; vous avez puisé dans le commerce de celles de la Grece , ce goût & cette politesse qui regnent dans tout ce que vous écrivez. Ce sont des dons qu'elles ne font qu'à ceux qu'elles chérissent ; il est peu de Savants à qui elles permettent d'approcher du Sanctuaire des Grâces ; l'entrée en a presque toujours été fermée à ceux de ce Pays-ci. Les Auteurs Anglois de toute espece manquent souvent de goût. Le genre de tous qui demande le plus de dignité, la Tragédie, tombe ici souvent dans un ignoble & dans un bas qui déshonore le Théâtre. Il est vrai qu'avec ce défaut , on trouve dans les Pieces des bons Auteurs un puissant intérêt , qui résulte de la fidélité avec laquelle la Nature y est peinte. C'est une partie où les Poètes Tragiques Anglois excellent ; & s'ils mettoient autant de choix que de vérité dans leurs peintures , il seroit difficile de leur disputer le premier rang. OROONOKO est du nombre de ces Pieces remarquables par les tableaux vrais & pathétiques , qui

font un si grand effet. Cette Tragédie cependant ne seroit pas soufferte sur notre Théâtre, à cause du bas Comique dont elle est bigarrée. Pour vous donner une idée de la vérité & de l'intérêt qui y regnent, je vais vous en traduire deux Scenes, qui, je pense, vous feront plaisir.

La Scene est à SURINAM, Colonie des Indes Occidentales, qui a appartenu aux Anglois.

PERSONNAGES.

Le Lieutenant du Gouverneur.

Le Capitaine Espagnol.

*BLANDFORD, 2 deux Anglois de la
STAN-MORE, 5 Colonie,*

*LUCY, 2 deux Sœurs qui y sont
WELDON, 5 venues pour s'y marier.*

OROONOKO,

ABOAN, &c.

» pris garde qu'aucun de sa suite ne
 » fût dans le même lot que lui ; de
 » peur qu'il n'entreprît quelque chose
 » contre la Colonie. »

O R O O N O K O.

» Vis, misérable, vis continuelle-
 » ment dans la crainte, c'est la pu-
 » nition du scélérat, & elle me ven-
 » gera de mes chaînes. Crains jus-
 » qu'à moi, qui n'ai pas le moindre
 » pouvoir de te faire du mal. La
 » Nature t'abhorre & te retranche
 » de la Société & du Commerce du
 » genre humain pour avoir trahi ta
 » foi. Les hommes ne vivent & ne
 » prospèrent que par la confiance
 » mutuelle qu'ils ont dans la vérité
 » les uns des autres, & que tu as
 » si lâchement violée. J'ai fini. Je
 » connois mon sort, & j'en y soumets.

L E L I E U T E N A N T.

» Votre malheur me touche, Mon-
 » sieur, & je voudrois qu'il dépendit
 » de moi de le faire cesser.

B L A N D F O R D.

» Otez-lui ses chaînes. Vous con-
 » noissez votre condition; mais vous
 » êtes tombé en des mains honorables.

» Vous

» Vous êtes esclave du Seigneur Gouverneur qui en usera noblement avec vous. En son absence, j'aurai soin de vous rendre tous les bons offices qui dépendront de moi.

(*Blandford lui parle à part.*)

O R O O N O K O.

» Je vous entends, mais je ne puis plus rien croire.

LE LIEUTENANT.

» Capitaine, je crains que le monde de ne parle pas aussi honorablement de cette action que vous le voudriez.

LE CAPITAINE.

» J'ai l'argent, & me soucie peu de ce que le monde en dira.

O R O O N O K O à *Blandford.*

» Je voudrois m'oublier moi-même. Qu'il vous suffise de savoir que je suis au-dessus des esclaves communs. Le Chrétien qui m'a vendu, le fait ; mais par égard pour lui-même, il ne me découvre pas. Sa trahison est trop noire pour qu'il ose l'avouer telle qu'elle est. (*Le Peuple s'empresse pour voir Oroonoko.*)

» Que voulez-vous ? Vous vous
» tenez-là à regarder , comme si vous
» n'aviez jamais vu un homme aupara-
» vant. Retirez-vous.

» Laissez-les. Je suis malheureux ;
» mais je ne suis pas honteux de l'être.
» Non ; la rougeur coupable est faite
» pour l'homme blanc qui m'a trahi.
» L'honnête Noir dédaigne de chan-
» ger de couleur. Je suis prêt. Où
» faut-il que j'aille ? Je ne suis pas
» encore bien accoutumé à mon sort ;
» j'apprendrai à le connoître mieux.
» L'habitude , je le fais , rend toutes
» choses plus aisées.

» Nous ferons tout pour vous les
» adoucir.

» Otez-moi toute cette parure pour
» que je commence à me connoître.
» L'habit d'esclave me convient mieux
» à présent. La mauvaise nourriture,
» les fouets & les chaînes peuvent
» courber mon corps & dompter la
» chair qui est foible ; mais il y a

» une autre partie de moi plus noble
» hors de votre puissance , & que
» vous ne sauriez forcer à fléchir.

B L A N D F O R D.

» Vous ne trouverez ici aucun des
» mauvais traitements que vous crai-
» gnez. Nous ne sommes pas tous des
» monstres. Vous paroissez ne pas
» vouloir vous découvrir. C'est pour-
» quoi, de peur que vous n'ayiez de la
» peine à entendre votre nom , j'ose
» vous appeller César.

O R O O N O K O.

» Je suis moi-même. Appellez-moi
» comme vous voudrez.

B L A N D F O R D.

» César est un fort beau nom.

LE LIEUTENANT.

» Et qui convient fort à votre ca-
» ractere.

O R O O N O K O.

» César étoit donc esclave.

LE LIEUTENANT.

» Je crois qu'il l'étoit , & qu'il se
» fia aussi trop à des Corsaires. C'étoit
» un grand Conquérant , mais mal-
» heureux dans ses Amis.

O R O O N O K O.

» Ses Amis étoit donc Chrétiens ?

B L A E D F O R D.

» Non.

O R O O N O K O.

» Cela est étrange !

L E L I B U T E N A N T.

» Et il fut assassiné par eux.

O R O O N O K O.

» En cela je voudrois être César :

» Cependant je vivrai.

B L A N D F O R D.

» Vivez pour être plus heureux.

O R O O N O K O.

» Faites de moi tout ce que vous
» voudrez.

B L A N D F O R D.

» Je vous suis pour vous tenir
» compagnie , & vous servir.*Il sort avec Oroonoko.*

L U C Y.

» Hé bien , quand le Capitaine
» auroit apporté le Pays de ce Prince
» avec lui , & me proposeroit de m'en
» faire Reine , je ne voudrois pas
» de lui , après une action si lâche.

W E L D O N.

» C'est un homme qui prospérera

D'UN FRANÇOIS. 357

» dans le monde , ma sœur , il vous
» assurera un plus gros douaire.

L U C Y.

» Que le Ciel le confonde , rien
» ne peut prospérer avec lui.

S T A N - M O R E.

» Jetez les yeux sur les grandes
» maisons , & vous trouverez que
» la plupart sont fondées sur le même
» titre d'honnêteté. Les premiers
» qui les établissent sont fort dans les
» principes du Capitaine.

W E L D O N.

» A la bonne heure ; le Capitaine
» sera damné pour le bien de sa fa-
» mille. Allons , ma sœur , nous som-
» mes invitées à dîner.

L E L I E U T E N A N T.

» Stan-More , vous dînerez avec
» moi.



ACTE II. SCENE II.

OROONOKO. BLANDFORD.

OROONOKO.

» V Ous avouerez que j'ai raison
» de soupçonner toutes les protesta-
» tions d'amitié que vous me faites.

BLANDFORD.

» Oui, je l'avoue.

OROONOKO.

» Le malheureux qui m'a vendu
» m'a tenu le même langage... Cepen-
» dant je ne fais pourquoi... Peut-
» être est-ce parce que je suis tombé
» si bas , & que je n'ai plus rien à
» craindre... Non, ce n'est pas cela.
» Je puis cesser d'être esclave quand
» je le voudrai. C'est quelque chose
» de plus noble... Etant juste moi-
» même , je suis porté à penser que
» tous les autres le font. Voilà ce
» qui m'invite à vous croire.

BLANDFORD.

» Vous pouvez prendre en moi une
» entière confiance.

» Je vous crois en effet. Par ce
 » que je connois de vous , vous êtes
 » raisonnable. Il n'y a que les fous
 » qui soient des frippons , & qui
 » vivent d'intrigues. Les hommes
 » sages peuvent prospérer sans cela ,
 » & être honnêtes.

• BLANDFORD *à part.*

» Il ne prendront pas tous vos
 » conseils.

ORONOKO.

» Vous connoissez mon Histoire ,
 » & vous dites que mes malheurs
 » vous rendent mon ami. C'est un
 » nom qui vous apprendra ce que
 » vous vous devez à vous-même &
 » à moi.

BLANDFORD.

» Oui , je m'étudierai à mériter
 » votre amitié. Lorsque notre noble
 » Gouverneur arrivera , vous n'au-
 » rez pas besoin auprès de lui de
 » l'intérêt que je prends à vous. Il
 » est trop généreux pour ne pas sentir
 » l'infâme trahison que l'on vous a
 » faite. Mais soyez assuré que j'usurai
 » de tout mon pouvoir pour trouver

» les moyens de vous renvoyer dans
» votre Pays.

O R O O N O K O.

» Je vous remercie ; mais je ne
» puis retenir mes larmes... mes pau-
» vres Amis sont dans les fers , leurs
» chaînes sont pesantes. Ils n'auront
» pas trouvé un si bon Maître. Puis-
» je vous demander ce qu'ils sont
» devenus ? Peut-être ne le devrois-
» je pas ; vous pardonnerez à un
» Etranger.

B L A N D F O R D.

» Soyez tranquille , je m'en infor-
» merai , & je ferai de mon mieux
» pour qu'on les traite avec douceur.

O R O O N O K O.

» Je vous remercie encore une fois ;
» vous m'offrez toutes les consola-
» tions qui peuvent ranimer mes espé-
» rances , & me faire attendre un
» jour plus heureux. Vous faites pour
» moi tout ce que peut faire un ami
» officieux. Mais il n'est point de re-
» mede au chagrin qui me dévore !

B L A N D F O R D.

» Que savez-vous ? Il ne faut dé-
» sespérer de rien.

O R O O N O K O.

» Pouvez-vous ressusciter les morts,
 » poursuivre & atteindre les aîles du
 » temps & ramener les heures , les
 » jours & les années où je me suis
 » vu heureux ?

B L A N D F O R D.

» Il est vrai que cela ne se peut
 » faire.

O R O O N O K O.

» Non , on ne peut rien faire pour
 » moi. (*s'agenouillant & baisant la*
 » *terre*) O toi, Divinité que j'adore !
 » Soleil toujours glorieux ! si elle est
 » encore sur la terre , envoie - moi
 » un rayon de ta puissance qui voit
 » tout , pour m'éclairer jusqu'à elle ;
 » ou si la Déesse ta sœur a enlevé
 » cette beauté au Ciel pour en faire
 » une étoile , dis-moi où elle brille ,
 » pour que je puisse passer les nuits
 » à la contempler.

B L A N D F O R D.

» Peut-être que je suis impoli , &
 » que je vous importune.

O R O O N O K O.

» Non , c'est moi qui abuse d
 » votre complaisance. Mais je vous

» prie de me pardonner. Mon cœur
 » ne peut contenir le chagrin qui
 » l'opprime, & je cherche à me sou-
 » lager en vous en faisant part. Ne
 » pouvez-vous penser à ce qui m'est
 » plus cher que la liberté, que mon
 » Pays, que mes amis, que ma pro-
 » pre vie ? Voilà ce que j'ai perdu.
 » La femme la plus aimable, la plus
 » tendre.

B L A N D F O R D.

» Que je vous plains !

O R O O N O K O.

» Oui, plaignez-moi. La pitié a
 » quelque chose de tendre & qui
 » tient de l'amour. Tout sentiment
 » de cette espece est bien reçu dans
 » mon ame. Oui, je suis à plaindre,
 » & je veux que vous me plaigniez.

B L A N D F O R D.

» Je n'ose vous demander plus qu'il
 » ne vous plaît de me dire ; mais si
 » vous jugez à propos de m'appren-
 » dre votre histoire, je vous promets
 » de partager vos malheurs, si je ne
 » puis y apporter du remede.

O R O O N O K O.

», Oui, tu as le cœur d'un honnête

» homme , un cœur tendre & com-
 » patissant. J'avois besoin d'un ami
 » tel que toi , qui daigne m'écouter
 » & me laisse parler tout le jour de
 » mon Imoinda. Je te dirai tout du
 » commencement jusqu'à la fin , &
 » je te prie prête-moi attention.

BLANDFORD.

» Je m'intéresse sensiblement à ce
 » qui vous touche.

O ROONOKO.

» Il y avoit un Etranger à la Cour
 » de mon pere très-estimé & très-
 » considéré , c'étoit un blanc , le pre-
 » mier que j'aie vu de votre couleur.
 » Il changea ses Dieux pour les nô-
 » tres , & se rendit bientôt si confi-
 » dérable & par ses vertus & par la
 » réputation qu'il acquit dans nos
 » Troupes , qu'il les a toujours com-
 » mandées depuis dans toutes les
 » guerres que mon pere a eues. Je
 » fus élevé sous lui. Un jour fatal
 » les Armées se joignant , comme il
 » marchoit devant moi , il reçut dans
 » le sein un dard empoisonné qui
 » m'étoit adressé. Il mourut dans
 » mes bras. Je vous fatigue déjà.

BLANDFORD.

» Continuez , je vous prie.

O R O O N O K O.

» Il laissa une fille unique , qu'il
» avoit amenée enfant d'Angola.
» Lorsque je revins à la Cour , heu-
» reux conquérant , l'humanité m'o-
» bligea de faire compliment à cette
» triste fille sur la perte d'un pere
» qui avoit péri pour me sauver.
» Mais lorsque je la vis & que je
» l'entendis parler , je m'offris moi-
» même en sacrifice. Elle baissa les
» yeux , & rougit. Je m'étonnai , &
» j'adorai. Le pouvoir sacré qui me
» subjuga , inspira ma langue & tou-
» cha son cœur. L'amour se rendit
» maître de tous nos sentiments &
» de tous nos discours.

BLANDFORD.

» Alors vous étiez heureux.

O R O O N O K O.

» Le plus heureux de tous les mor-
» tels. Je l'épousai , & quoique la
» coutume de mon Pays me permit
» plusieurs femmes , je jurai de n'en
» connoître jamais d'autre qu'elle.
» Elle devint enceinte , & je n'en

» devins que plus heureux. O ma
 » chere Imoinda ! Mais , mon bon-
 » heur étoit trop grand pour être du-
 » rable. Sa fatale beauté parvint aux
 » oreilles de mon pere : il la fit venir
 » à sa Cour , Cour détestable où
 » aucune femme ne paroît que pour
 » satisfaire ses passions effrénées.
 » Comme il brûloit de la posséder ,
 » elle fut obligée de s'avouer ma
 » femme. Le Roi furieux n'osa com-
 » mettre un inceste ; mais désespéré
 » de ne pouvoir jouir de ce qu'il
 » désiroit , il l'empoisonna , ou l'en-
 » voya (car je n'ai pu apprendre ce
 » qu'elle est devenue) si loin , que je
 » n'ai plus d'espérance de la revoir
 » jamais.

B L A N D F O R D.

» Quel pere barbare ! le récit de
 » vos aventures m'étonne autant qu'il
 » m'attendrit.

O R O O N O K O.

» J'ai fini. Je ne vous en impor-
 » tunerai pas d'avantage. Quelques
 » soupirs seulement de temps en temps
 » m'échapperont malgré moi. Ce sera
 » tout. *(Stan-More arrive.)*

S T A N - M O R E.

» Blandford, le Lieutenant du Gouverneur est allé à votre plantation.
 » Il vous prie d'amener avec vous
 » l'Esclave Royal. Il dit que la vue
 » de sa belle Maîtresse a de quoi
 » satisfaire un Prince. Il veut savoir
 » ce qu'il en pensera.

O R O O N O K O.

» Est-il amoureux ?

B L A N D F O R D.

» Il le dit ; il flatte une belle Esclave que j'ai, & l'appelle sa maîtresse.

O R O O N O K O.

» A-t-il donc besoin de la flatter
 » pour l'appeller sa maîtresse ? Je
 » plains l'homme orgueilleux qui croit
 » qu'il est au-dessous de lui d'être
 » amoureux. Quoi qu'elle ne soit
 » qu'une esclave elle peut le mériter.

B L A N D F O R D.

» Vous en jugerez quand vous la
 » verrez , Monsieur.

O R O O N O K O.

» Je vous suis. (*Ils s'en vont.*)

J'ai, Monsieur , autant d'empressement, d'apprendre l'effet que ces deux Scenes auront fait sur vous ,

que le Lieutenant en a de savoir comment Oroonoko trouvera cette belle Esclave que vous vous doutez bien être Imoinda elle-même.

Le noble rôle que joue ici Blandford d'ami & de protecteur des malheureux, est également soutenu, & agissant dans toute la Piece. L'Auteur y a peint, des traits les plus touchants & les plus forts, la premiere de toutes les vertus; & disons - le à l'honneur des Anglois, celle qui caractérise le plus leur Nation, l'humanité. Quel dommage que sur leur Théâtre de si beaux modeles de vertu aient souvent pour contraste les portraits les plus scandaleux du vice ! & que des Pieces où se trouvent les maximes les plus sages, & les exemples les plus instructifs, soient cependant dangereuses pour les mœurs, par les Scenes licencieuses qui y sont entremêlées.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LVII.**A Monsieur DE BUFFON.***De l'Agriculture & des Plantations ;
de la Religion des Guebres.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

L'AGRICULTURE est une voie lente, mais sûre de s'enrichir ; les biens que la terre produit sont la récompense de celui qui la cultive. Les Anglois , en cela plus sensés que nous , regardent cette maniere d'augmenter leurs revenus comme la premiere de toutes : plusieurs gens riches parmi eux s'adonnent aux soins de la Campagne , & ils deviennent fort puissants. Ils suivent l'exemple des anciens Patriarches , &c^e comme eux ils augmentent l'héritage qu'ils laissent à leurs enfants. J'ai connu , dans la Province de Darby , un Gentilhomme qui , sans autre ressource que celle de son industrie exercée dans
une

une assez petite terre , y jouit d'un revenu très-considérable. Il ne s'est pas contenté de faire mieux labourer ses champs que ses voisins , il les a fait fouiller , & le fond de sa terre est devenu pour lui un trésor : il y a trouvé une mine de charbon qui lui rapporte encore plus que ses nombreux troupeaux & la récolte abondante de ses bleds. Nous achetons des Anglois le charbon de terre dont nous avons besoin pour nos forges , nous en trouverions dans nos Provinces , si nous prenions la peine d'en chercher. Combien d'hommes multiplieroient leurs richesses , s'ils profitoient du sage exemple que nous donnent les Anglois ?

Vous faites, vous Monsieur , par goût pour tout ce qui peut être utile aux hommes , ce que d'autres ne font que pour leur avantage particulier ; c'est ainsi qu'à Mont-Bard , où les Architectes de cette Tour , qui , depuis tant de siècles , brave l'injure des temps , n'avoient vu que des pierres , vous avez trouvé une carrière de marbre qui enrichira les

habitants de cette Ville , & épargnera beaucoup d'argent à ceux de Dijon , où jusqu'ici l'on avoit été obligé d'en faire venir de fort loin.

J'apprends avec plaisir , que votre pepiniere de Mont-Bard est destinée à l'utilité de ce peuple , qui ne la regardoit que comme un objet de curiosité. Les Etats de la Province de Bourgogne , en l'acquérant , ont sagement fait , de vous en laisser la direction. Ainsi , sans autre intérêt que le plaisir que vous prenez à cette partie de l'Agriculture , vous continuerez à satisfaire la passion que vous avez pour les Plantations ; le Laboureur qui n'a pas le loisir , ou qui ne connoît pas l'art de cultiver de jeunes plants , les recevra par ordre des Elûs des mains des Jardiniers , tout prêts à lui donner du fruit. Une politique aussi sage que bienfaisante , pouvoit seule dicter un pareil établissement. L'appât qu'il offre au Particulier qui ne cherche que son intérêt , fait celui de la Société auquel il ne pense pas. Quelle satisfaction n'aurez-vous pas vous-même un jour de

voir toute la Province peuplée d'arbres que vous aurez semés ! En cela vous imitez le grand Cyrus , qui planta d'arbres fruitiers toute l'Asie mineure (*).

Votre goût & celui des Anglois pour les Plantations , me rappellent les mœurs de ces Peuples qui en faisoient autrefois la principale partie de leur discipline Religieuse. Je veux parler des Guébres ou des Péris , car sous un nom différent c'est la même Nation , dont il s'est encore conservé quelques restes dans les montagnes de Perse. De toutes les Religions successivement imaginées par ceux qui ont pris l'erreur pour la vérité , peut-être n'y en a-t-il point eu de moins déraisonnable que la leur ; ils adoroient le Soleil , & ceux qui ont eu le malheur de pas connoître le vrai Dieu , paroissent plus excusables que les autres , d'avoir pris pour l'Etre suprême celui , qui , donnant la lumière , paroît donner la vie à

(*) Le Cyrus de Xénophon & le Phraotes de Philostrate, avoient les mêmes soins de leurs jardins que de leurs Provinces. *In Oecon. l. 2. de Vit. Apol. cap. 11.*

toutes choses , & qui semble par-là être le pere & le bienfaiteur de toute la Nature. A l'égard de leur morale , si elle n'étoit pas conforme en tout aux préceptes de la Philosophie austere , elle s'accordoit du moins avec la plus saine Politique. Selon leurs principes , les Actes qui plaisoient le plus à l'Etre qui étoit l'ame de l'Univers , c'étoit de donner la vie à de nouveaux Etres ; soit en augmentant le nombre des Citoyens, soit en plantant des arbres (*). Ceux qui faisoient profession de vivre le plus religieusement , passaient leur temps à défricher les terres , & à raccommo-der les grands chemins. Jugez , Monsieur , combien de pareilles pratiques de dévotion devoient être utiles à un Etat. Tantôt une Société d'hommes fervents entreprenoit de changer un champ ingrat en un jardin fertile , tantôt des Villes entieres témoignaient leur piété en plantant de nouvelles forêts. Je vois , par les

(*) Les premiers Romains ont dû être animés du même esprit lorsqu'ils ont mis au rang de leurs Dieux le Roi Stercutius, fils de Faunus , pour avoir inventé l'engraissement des terres.

effets de ce zèle religieux, les côteaux chargés de vignes, les champs donner d'abondantes moissons, les chemins bordés d'arbres fruitiers, & le miel & le lait couler, pour ainsi dire, dans les prairies. L'État s'enrichit à mesure que le Pays s'embellit, le Payfan est dans l'abondance, le commerce fleurit, la Nation devient de jour en jour plus puissante; voyez que d'avantages, purement humains à la vérité, résultoient des principes de cette Religion ! La Perse étoit alors le jardin de l'Orient, & si les fruits de ce vaste Pays sont si renommés, s'il a eu l'avantage d'être la pépinière originaire de ceux qui sont les plus estimés en Europe (*), c'est peut-être autant parce qu'il a été cultivé par ces sages Idolâtres, que parce que la qualité du climat leur est favorable. Le Mahométisme, qui a exterminé par le glaive cette Nation douce & bienfaisante, est au contraire une des Religions les plus nuisibles à la Société. Les Turcs ont

(*) *Malum Persicum*, la Pêche. *Malum Arménicum*, l'Abricot, &c.

dévasté les Provinces qu'ils ont conquises ; les Serrails de ces Infideles , ces Palais de leurs plaisirs , sont les tombeaux du genre humain. D'ailleurs , féconder des terres & enrichir ses Concitoyens , ne sont-ce pas des actions plus méritoires que toutes les ablutions Musulmanes ?

N'en doutons point , Monsieur , c'est faire une œuvre agréable au Créateur que de travailler à l'avantage de ses créatures , en multipliant ces richesses dont la terre ne se pare que pour nous les offrir. Dieu ne construisit pas des Palais pour nos premiers Peres , il les plaça dans un jardin délicieux : si en punition de leur désobéissance , il a condamné leurs Descendants à manger leur pain à la sueur de leur front , il a adouci en Pere la sentence qu'il avoit portée en Juge. L'homme plante , mais Dieu arrose. Celui qui a semé avec peine recueille souvent avec joie. La terre rend à l'homme le salaire de son travail & le prix de son industrie.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.

LETTRE LVIII.

A Monsieur le Président BOUHIER.

*Sur la Réformation en Angleterre , ses
influences sur les mœurs & le dange-
reux abus de la Presse.*

De Paris , &c.

MONSIEUR,

QUELQUES éloges que les Anglois donnent à Crammer & aux autres Docteurs qui ont introduit la Réformation en Angleterre , ils ne sont aux yeux d'un homme raisonnable que de véritables Enthoufiastes : s'ils n'eussent été secondés par ceux qu'animoit la cupidité d'envahir les biens des Moines ou l'esprit d'irréligion , ils ne fussent jamais venus à bout de leurs desseins. Ce n'est pas le désir de la réforme qui a opéré ce grand changement dans la Nation , c'est le desir du changement qui y a établi la réforme.

Ces nouveaux Docteurs n'avoient

pas encore entièrement séduit le Peuple , lorsque les Grands s'unirent , pour revêtir de l'autorité des Loix une Doctrine qui les enrichissoit des dépouilles de l'Eglise. L'intérêt temporel fascine les yeux de la plupart des hommes , & ne leur permet pas de distinguer leur véritable intérêt spirituel. Voilà ce qui fit que les Pairs d'Angleterre embrassèrent avec joie la Religion du Souverain. Cependant il s'en est peu fallu que dans le siècle dernier , la prétendue Réformation n'y ait été détruite. Si Jacques II. eût été mieux conseillé , s'il eût tenté les voies de la douceur au lieu de risquer celles de la violence ; en un mot , s'il eût eu autant de prudence que de zèle , l'Angleterre seroit peut-être aujourd'hui Catholique.

Je n'examinerai point ici les raisons qui ont porté les Anglois à embrasser la Réformation ; je suis trop convaincu qu'ils ont pris les ténèbres pour la lumière , & quitté le chemin de la vérité pour entrer dans les voies de l'erreur. Je ne prétends pas porter une main profane à l'encensoir , &

je laisse à nos Théologiens à les combattre ; mais la Morale est du ressort de tout Etre raisonnable ; découvrons donc , s'il se peut , ce qu'a produit à cet égard cette Réformation tant vantée. Les mœurs du Clergé & du Peuple , sont-elles véritablement plus pures en Angleterre qu'elles ne l'étoient dans les temps qui l'ont précédée , ou qu'elles ne le sont aujourd'hui parmi nous ?

On se tromperoit si l'on croyoit le Clergé Anglican plus réformé que le nôtre. Les Ecclésiastiques prétendent ici que les reproches continuels qu'on leur fait , ne sont fondés que sur la haine qu'on leur porte , & qu'on ne les hait que parce qu'ils font leur devoir. Mais je demanderois volontiers à leurs Evêques s'il est de leur devoir de sacrifier tout à leur ambition ; & au Clergé du second ordre , si la crapule , où vivent la plupart de ceux qui le composent , n'a rien en soi de condamnable & de déshonorant pour des Ecclésiastiques ? Il y a de l'indiscrétion à se plaindre du mépris que l'on s'attire ; & doit-on

trouver étrange que le Peuple ne respecte pas assez un Etat que ceux qui le professent ne respectent pas eux-mêmes.

Les Anglois sont scandalisés de voir en Italie des Cardinaux à l'Opéra, & de trouver à Paris quelques Abbés aux Représentations de Polyeucte ou d'Athalie, du Misanthrope ou des Femmes savantes ; on ne peut nier que ceux du Clergé qui assistent à ces Spectacles mondains, ne se relâchent en cela de la Discipline de l'Eglise. Mais que peut-on penser de celle du Clergé Anglican, lorsque l'on voit à Londres les Caffés & les Cabarets de toute espece remplis d'Ecclésiastiques ! Tel est l'effet du préjugé, ce Ministre, qui ne voudroit pas assister à un Opéra Italien, qui dans le fonds n'est qu'un Concert de Musique, ne craint pas de passer la journée à fumer & à boire, dans des lieux où se tiennent les discours les plus dissolus, & où le vice qui le dégrade, le rend l'objet du scandale des honnêtes gens, & le jouet des Libertins.

Le mariage des Prêtres est le seul changement remarquable que la Réformation ait produit dans le Clergé d'Angleterre. Je ne prendrai pas pour règle les Décisions de l'Eglise Catholique, que les Anglois ne veulent pas reconnoître, mais celles d'une saine politique à laquelle ils devroient se soumettre, & de l'expérience qui ne nous trompe guere dans les choses de ce monde : le mariage des Ecclésiastiques diminue le respect qu'on auroit pour eux. Les travers d'une femme font souvent ici tomber l'Ecclésiastique qui vit le mieux dans un mépris qui réjaillit sur son caractère. Le libertinage de la fille d'un Evêque, le rend l'objet des plaisanteries les plus indécentes.

On remarque ici qu'une partie des filles que le malheur plonge dans le déréglement, sont des filles d'Ecclésiastiques. La raison en est sensible. Ce Docteur de College, à qui un Evêché apporte trente mille livres de rente, les emploie moins en œuvres charitables, qu'à s'entretenir lui & ses enfants dans les plaisirs & la

mollesse. Comme il a vécu dans la dissipation, il meurt dans la pauvreté. Des filles qu'on a élevées dans le faste, se trouvent tout à coup réduites à la misère la plus affreuse : par où peuvent-elles s'en tirer ? Par le chemin du vice ; c'est de tous le plus frayé, parce que c'est le plus facile. Souvent même la meilleure éducation ne tient point contre le besoin. Le Sexe est foible & la vertu demande du courage. Il en faut beaucoup pour lutter contre la nécessité.

On a fait ici ce qu'on a pu pour remédier à ce scandale. En 1678. Charles II. établit une Compagnie de Charité pour le soulagement des Veuves & des Enfants d'Ecclésiastiques, qui n'ont pas de quoi vivre. Mais, ici, comme ailleurs, la plupart des Fondations en faveur des pauvres ne servent qu'à enrichir ceux qui en ont l'administration.

Les hommes raisonnables, satisfaits des ridicules que la Nature a attachés à chaque individu, se mettent le moins qu'ils peuvent dans la nécessité de répondre de ceux des

autres. C'est peut-être cette raison qui, de tout temps, a empêché la plupart des Philosophes & des Hommes célèbres de se marier. Un grand homme, auprès du Peuple, perd du respect qui lui est dû, à mesure qu'il a plus de choses communes avec les autres hommes. Je crois, en effet, que, dans l'esprit de bien des gens, une Madame Newton & une Madame de Fontenelle, feroient tort aux Hommes illustres dont elles porteroient le nom (*).

(*) Cette plaisanterie en a occasionné une autre de M. De Fontenelle que le Lecteur ne sera pas fâché de trouver ici; c'est un monument de cette gaieté philosophique qu'aucun homme n'a porté plus loin, ni conservé plus long-temps.

*Lettre de Madame DE FONTENELLE à M. l'Abbé
LE BLANC.*

Du Néant, &c.

„ Je suis, Monsieur, quoique je ne sois point,
„ si glorieuse de ce que vous m'avez mise, en
„ quelque sorte, de parallele avec Madame *Newton*,
„ autre personne de mon espece, qu'il faut abso-
„ lument que je vous en marque ma reconnais-
„ sance. La vanité perce jusques dans le Néant.
„ Il est vrai que la Dame, vis-à-vis de qui vous
„ me mettez, n'eût pas apparemment voulu me
„ recevoir pour sa femme-de-chambre, mais n'im-
„ porte, je m'en tiens à votre jugement. Mon cher
„ petit Mari en mourra de joie, & je vous aurai

Le Mariage met souvent des entraves aux qualités des grands Hommes ; ceux qui sont libres de ce joug travaillent davantage à faire passer leur mémoire à la postérité. Il n'y a pas à craindre que cette remarque fasse perdre des Sujets à l'Etat , ceux qu'elle regarde sont rares : la Nature n'en produit pas plusieurs dans le même siècle.

Nous devons ce qui a été fait de plus recommandable pour la Société à des hommes qui n'étoient pas mariés : ceux qui , par ce genre de vie qu'ils ont choisi , ne peuvent fixer sur une seule personne le penchant secret qui nous porte à aimer , sont communément plus humains & plus charitables que les autres. C'est une nouvelle raison qui décide en faveur du célibat des Ecclésiastiques. Ils doivent être d'autant plus animés de l'esprit de charité que demande leur ministère , qu'ils n'en sont détournés par aucune

„ encore l'obligation de me l'envoyer ici. Adieu ,
„ Monsieur, je finis sans cérémonie. Si les Morts
„ n'aiment pas à dire des paroles inutiles , à plus
„ forte raison ceux qui n'ont pas seulement l'avantage d'être morts.

affection mondaine. Le célèbre Bacon , lui-même , regarde cet état comme le seul qui convienne à la profession du Ministère Evangélique, *Il est rare , dit - il , qu'on s'occupe à arroser des plantes , lorsqu'on a besoin de l'eau pour soi-même.*

A l'égard du Peuple , on ne peut nier qu'en Angleterre , il ne soit aujourd'hui plus corrompu dans ses mœurs , qu'il ne l'étoit avant la Réformation. La liberté y a introduit la licence , & la licence y fait régner toutes sortes de vices. Et comment le Peuple auroit-il honte de ceux dont le Clergé ne rougit pas !

On peut dire que les premiers Réformateurs ont plus suivi la lettre que l'esprit de l'Evangile. Ils n'ont pas assez médité cette grande maxime , *qu'il faut adorer Dieu en esprit & en vérité.* Ils ont préféré l'esprit servile dont le Judaïsme étoit animé , à l'esprit de charité qui est le fondement du Christianisme. Ils ont prescrit l'observation du Dimanche comme les Juifs celle du Sabbat ; ils ont fait des crimes , des choses

en elles-mêmes les plus innocentes. Un Gentilhomme ne peut , un jour de Dimanche , tirer une perdrix dans son parc , sans scandaliser toute sa Paroisse. Ainsi voulant soumettre les esprits à des regles trop sévères , ils les réduisent à la nécessité de les violer sans cesse.

La Discipline de notre Eglise , plus éclairée & plus sage , fait compatir à propos à la foiblesse humaine. Après avoir rempli les devoirs qu'elle nous impose , elle nous permet des amusements qui n'ont rien de criminel. Elle nous apprend à connoître l'Esprit qui vivifie , au lieu de nous attacher servilement à la lettre qui tue.

Quel effet a donc véritablement produit la Réformation en Angleterre ? Celui d'y détruire presque entièrement la Religion. Elle a ouvert la porte à plusieurs Sectes , toutes plus extravagantes les unes que les autres. Ceux qui secouent le joug de l'obéissance , ne peuvent se promettre d'y soumettre les autres. Chacun a voulu user du droit que les Réformateurs s'étoient arrogés ; leur

Doctrîne

Doctrine a été réformée à son tour. L'autorité des Peres & des Conciles ne les avoit pas arrêtés , la leur n'a point été respectée. Ils ont soumis l'Ecriture, au jugement du Peuple , & chaque particulier l'a interprétée à sa maniere.

Du moment, dit un Auteur Anglois, dont le témoignage ne peut être suspect , que les gardiens du champ ont été éloignés , il y a crû plus d'ivraie , qu'en aucun autre temps depuis l'établissement du Christianisme. Puisque nous négligeons notre froment , ou que du moins nous le mêlons avec ces mauvaises graines pour nous en nourrir , il n'est pas étonnant que des vapeurs mal-saines nous fassent tourner la tête & nous troublent la vue dans les voies de la vérité & de l'Antiquité , tellement qu'on peut nous croire de ceux qui ne vivent que d'ivraie.*

Il est dangereux de trop écouter la raison humaine. Sa confiance lui fait faire un mauvais emploi de ses forces : elle est plus propre à détruire

* FELTHAM.

qu'à édifier. Les Anglois n'ont pas moins donné carrière à leur génie en fait de Religion, qu'en toute autre matiere, & dans un Pays où chacun peut se faire une Religion à sa fantaisie, il n'y en a bientôt plus aucune. Lipse remarque qu'il y avoit à Rome six cents différentes Religions. Si le même scandale ne regne pas encore en Angleterre, en combien de Sectes n'est pas divisée celle que l'on y professe ?

La tolérance, qui, en Hollande ne fait qu'entretenir la paix & l'union entre ceux de différentes Sectes, produit un effet tout contraire en ce Pays-ci. Le caractère des Anglois qui est plus turbulent, y pourroit influer ; mais il faut remonter à la nature de leur Gouvernement pour en trouver la véritable cause. Les Non-Conformistes ne se sont plus d'une fois réunis contre le Parti dominant, que parce qu'ils voient avec regret les Evêques, possesseurs de toutes les richesses qui sont restées à l'Eglise, partager avec les Grands du Royaume la puissance & les honneurs de

la Législature. Tout ce qu'on peut dire en faveur des premiers, c'est que ceux même que la simplicité Evangélique éloigne des grandeurs de la terre, ne peuvent les souffrir entre les mains des autres.

Ces différents Sectaires semblent ne se ménager réciproquement, que pour réunir leurs efforts contre l'Eglise dominante : pour diminuer son autorité, ils tâchent de la rendre méprisable. Leur zèle incendiaire, plutôt que religieux, souffle continuellement le feu qui a déjà embrasé tout l'Etat.

Quand il seroit vrai, politiquement parlant, que la tolérance n'est pas dangereuse où il y a plusieurs Partis, elle l'est du moins dans un Etat où il n'y en a que deux. Les hommes sont toujours des hommes ; celui qui a la Puissance en abuse. Le Parti qui se plaint de la persécution, l'exerceroit s'il étoit le plus fort.

La liberté de la presse, si avantageuse pour la recherche de la vérité, devient, par l'abus qu'on en fait, extrêmement pernicieuse pour la

Religion. L'Imprimerie qui a si fort contribué à l'établissement de la Réformation , peut devenir encore plus funeste à l'Angleterre. On imprime ici publiquement les livres les plus dangereux. Il seroit de la sagesse du Parlement de mettre un frein à cette licence des Ecrivains ; elle ne tend pas moins à la dépravation des mœurs, qu'au renversement de la Religion.

Mille Auteurs , sous prétexte d'apprendre à *penser librement* , profitent de la liberté qu'ils ont de tout examiner , pour attaquer ouvertement ce que la Religion Chrétienne a de plus sacré , & les articles même qui sont reçus de toutes les Communions. On traite ici tous les jours comme des matieres de spéculation , ou comme des points de Controverse , la Doctrine de la Trinité, la Divinité de Jesus-Christ , l'Immortalité de l'Ame. Il vient de paroître un Livre , où l'on nie la vérité de toute révélation. Entre les rigueurs de l'Inquisition , & les excès d'une pareille licence , il est des voies que la Religion permet , & que le bon ordre exige pour

arrêter le cours de ces Livres scandaleux. Les Anglois , moins sages que les Payens , permettent de renverser & la Religion qu'ils professent , & les principes même de la Morale , d'où dépendent les vertus & les vices , le bon ordre de l'Etat & la tranquillité des Particuliers.

C'est cette extrême licence qui est cause qu'il n'y a presque plus de Religion en Angleterre parmi les gens du monde. Le Déisme y paroît celle de ceux qui en ont une. A l'égard du Peuple , il en a peut-être encore autant qu'en aucun Pays ; mais la conservera-t-il toujours , & le poison ne peut-il pas le gagner insensiblement à mesure que la corruption devient plus générale ? Que ne doit-on pas craindre de la contagion de l'exemple ?

Le Parlement , au lieu de songer à guérir ce mal , ne cherche qu'à le pallier. Pour fasciner les yeux du Peuple , & ne lui pas laisser voir le changement qui se fait dans la Nation , à mesure que la Religion diminue & s'anéantit , on élève de

nouveaux Temples au Dieu des Chrétiens (*); mais ce n'est plus la Piété sainte qui en pose les fondements, c'est la profane Politique. A n'en juger que par la quantité d'Eglises qui sont dans Londres, on croiroit que c'est la Ville du monde où il y a le plus de Religion; à voir combien peu elles sont fréquentées & quel est l'avilissement du Clergé, à voir avec quelle irrévérence cette même Religion est traitée, dans les Ecrits qui paroissent ici tous les jours, on doit craindre qu'elle ne subsiste pas encore long-temps en Angleterre, si l'on ne réprime une licence si dangereuse.

Peut-être seroit-ce ici le lieu de se plaindre du peu de sincérité des Théologiens & des Prédicateurs de ce Pays-ci. On ne peut s'empêcher de les soupçonner ou de mauvaise foi en ce qui intéresse leur Nation, ou d'ignorance sur ce qui regarde les autres.

(*) Sous la Reine Anne, le Parlement donna un Acte pour bâtir cinquante nouvelles Paroisses à Londres.

Parmi les torrents d'injures qu'ils vomissent sans cesse contre nous , ils nous reprochent sur-tout l'Athéisme & le Déisme , comme les suites de notre attachement à la Religion de nos Peres. Ils prétendent que c'est dans les Pays Catholiques , & sur-tout en France , en Espagne & en Italie que se trouve le plus grand nombre d'Athées. Le sage Docteur Tillotson lui-même n'a pas craint de nous faire un reproche si peu sensé. Il avance avec autant de confiance que peu de fondement , dans un de ses Sermons , que la Religion Catholique conduit directement à l'Athéisme ; & peut-être en cela cet illustre Archevêque de Cantorbery est-il plus suspect de mauvaise foi que d'erreur. Il apprête à rire lorsqu'ayant tant de monstres à combattre , il n'attaque que des chimères. Du moins ce langage n'est ni d'un Ecrivain judicieux , ni d'un habile Controversiste. Traiter tous ceux qu'il appelle *Papistes* , d'Athées , ce n'est pas raisonner , c'est dire des injures. Si on lui répondoit

qu'il y a aujourd'hui plus d'Athées en Angleterre que dans tout le reste de l'Europe , & que c'est peut-être une suite de la Réformation , ce seroit un paradoxe dont il ne seroit pas si difficile de lui fournir la preuve. Si elle n'a pas conduit directement , elle a du moins donné lieu à la licence qui y regne aujourd'hui ; & qui favorise l'irréligion ; & l'irréligion est la source de la dépravation des mœurs. En tout cas , on peut opposer au témoignage du célèbre Tillotson , celui d'un autre Prélat d'Angleterre , qui n'est pas moins illustre. *Toutes les Observations* , dit le Docteur Burnet , *que j'ai faites en ma vie par rapport à la Réformation me font penser qu'elle a beaucoup moins à craindre des dangers du dehors que des divisions du dedans , qui ont presque entièrement éteint le Christianisme parmi nous* *.

En effet , au lieu de chercher à les détruire , le Parlement les favorise

(*) Ces deux Docteurs Tillotson & Burnet ont eux-mêmes été accusés publiquement d'Athéisme. Voyez *Lesley's charge of Socinianism against Tillotson and Burnet. Hicke's Discourse upon Tillotson and Burnet.*

pour contrebalancer le pouvoir du Parti dominant. De tous les Non-Conformistes, les Catholiques sont les seuls qui éprouvent la sévérité des Loix. C'est ce qui a fait dire un jour à un Membre du Parlement : *Il semble , que pour nous délivrer d'une Religion que nous croyons mauvaise , nous soyions résolus à n'en point avoir du tout (*)*.

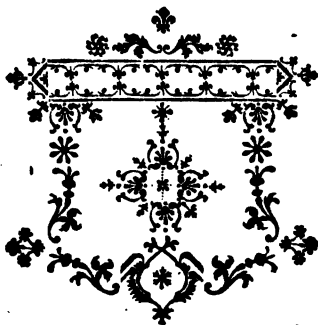
Ainsi , les Réformateurs Anglois ont fait comme ces Médecins ignorants , qui détruisent les bonnes humeurs en même temps que les mauvaises , & tuent les malades au lieu de les guérir. Sous prétexte d'extirper la superstition de leur Pays , ils y ont , contre leurs propres intentions , détruit la Religion même. En voulant éviter un écueil , la raison humaine fait souvent naufrage à un autre plus dangereux. Les hommes ne sont que ténèbres & qu'erreur , & s'égareront toujours sans le flambeau de la Foi. Il n'est que trop

(*) M. Rolle. Débats du Parlement , Tom. X^e page 337.

vrai, Monsieur, pour le malheur de l'Angleterre, que la prétendue Réformation y a plutôt réformé le nombre des Chrétiens, que les mœurs du Christianisme.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



L E T T R E L I X.

A Monsieur DE CRÉBILLON.

*Examen Critique de la Tragédie
d'HAMLET , avec quelques
Remarques sur l'Auteur.*

De Londres , &c.

MONSIEUR ,

SHAKESPEAR , ce Poëte si célèbre parmi les Anglois , n'a fait que suivre son génie dans ses Ouvrages ; & à proprement parler , il ne doit rien à l'imitation des Anciens ; ils ne lui ont pourtant pas été absolument inconnus , comme on le dit communément. On voit par sa Tragédie de *JULES-CESAR* & par celle de *CORIOLAN* , qu'il étoit assez au fait de l'Histoire & des mœurs des Romains , & je doute que la ressemblance qui se trouve entre celle d'*HAMLET* & l'*ELECTRE* du Théâtre Grec , ne

soit que l'effet du hazard, (*) ou plutôt il est aisé de reconnoître dans *Hamlet* le Personnage d'*Oreste* que Shakespear a travesti à sa maniere, ou du moins à celle de son temps. Vous en jugerez vous-même par l'Extrait que je vais vous en faire, & peut-être ne serez-vous pas fâché de voir comment ce grand Poète a manié un sujet que vous avez traité si heureusement sur notre Théâtre.

Dans la Tragédie Angloise, de même que dans votre *ELECTRE*, il est question de venger la mort d'un Roi, qu'un Frere également ambitieux & amoureux, a fait périr pour s'emparer de sa Couronne & de sa Femme; Hamlet, Roi de Danemarck, a été empoisonné par son

(*) M. Pope qui a donné une si belle Edition des Œuvres de Shakespear, in-4°. dit que l'*Histoire d'HAMLET* n'est pas de l'invention de ce Poète, mais qu'il n'a pu découvrir d'où il la prise. Il y a apparence qu'il en a tiré le fond de quelque ancien Auteur Lombard, non-seulement parce qu'on y trouve plusieurs noms Italiens; mais parce qu'en effet il a emprunté des Italiens plusieurs autres Pièces. La Tragédie de *Cimbeline*, est prise en partie du *Décameron* de Bocace. L'intrigue de *Romeo & Juliet* d'une Nouvelle du Bandelle. L'*Histoire d'Othello* ou du *Maure de Venise*, se trouve dans les Nouvelles de Cinthio.

Frere Claudius , qui a épousé sa Veuve. Cette Princeſſe , de même que la coupable Clytemneſtre , eſt complice des crimes de ſon nouvel Epoux.

. A C T E U R S .

CLAUDIUS, Roi de Danemarck.

HAMLET, Neveu de Claudius & Fils du dernier Roi.

GERTRUDE, Reine de Danemarck & Mere d'Hamlet.

POLONIUS. grand Chambellan.

OPHELIE, Fille de Polonius.

LAERTES, Fils de Polonius.

HORATIO, Ami d'Hamlet,

L'OMBRE du Pere d'Hamlet, &c.

La Scene eſt à Elſenor.

Bernardo & Franciſco , deux Soldats qui montent la garde dans la place du Palais , ouvrent la Scene ; on vient les relever de ſentinelle. Après qu'ils ſe ſont demandé le *Qui vive* & l'heure qu'il eſt , un d'eux raconte à Horatio , leur Officier , qu'il a vu la nuit derniere un Eſprit. Minuit ſonne , & le Spectre paroît

aussi-tôt : il a toute la ressemblance du Roi défunt , Pere d'Hamlet. Les Spectateurs ont assez de peine à se défendre de la terreur que les Scenes de cette espece inspirent dans Shakespear. Il donne à ses expressions une force qui étonne toujours. Il anime les Phantômes qu'il fait paroître. C'est à la mauvaise éducation qu'il a reçue à la Campagne où il est né , que nous devons une partie des beautés de ses Ouvrages. Il avoit l'imagination vive & forte , il possédoit au plus haut point le talent de peindre ; c'est par-là qu'il communique au Spectateur toutes les impressions des idées qui l'ont affecté lui-même dans sa jeunesse. Les objets du monde les plus ridicules , trois Sorcieres & leur Chauderon , jouent un très-grand rôle dans sa Tragédie de *Macbeth*. Ce Poëte étoit parfaitement instruit de tout ce qui regarde les Sortileges , & a pris plaisir à exposer sur le Théâtre , avec une sorte de dignité , tout le ridicule des mysteres du Sabat.

Jene puis m'empêcher de remarquer

que ces représentations d'Esprits, d'Apparitions, de Prodiges, &c. qui sont si fréquentes dans les Pièces de Shakespear, & qui ont été si souvent répétées par les Poètes qui l'ont suivi (*), ne peuvent être que dangereuses, parce qu'elles frappent

(*) M. George Smith Green a fait usage de toute cette Artillerie du Théâtre Anglois, dans son CROMWEL, Pièce historique, écrite partie en Vers, partie en Prose, à la manière de Shakespear & imprimée en 1752. Quelque surprenantes que soient les Apparitions dans un pareil sujet, elles y produisent si peu d'effet, qu'on seroit tenté de croire que l'Auteur fait sortir son Spectre de dessous terre, moins pour effrayer Cromwell & les Spectateurs que pour faire sa cour à la Maison d'Hanovre qui occupe le Trône de Charles I. Au premier Acte, Scene III. le *Protecteur* veut savoir si sa postérité jouira longtemps de la dignité qu'il est prêt à leur laisser. Voici la réponse du Phantôme :

„ Ils y succéderont mais ne la posséderont
 „ pas longtemps. Un Rejetton éloigné, sorti d'une
 „ des Sœurs de Charles & que sa sagesse, sa justice & sa Religion rendront fameux, viendra
 „ d'Allemagne, & montera sur le Trône. Ses Fils
 „ vaillants & ses Filles belles & vertueuses, donneront à l'Europe la meilleure moitié de ses
 „ Rois, & gouverneront cette Isle jusqu'à la fin
 „ des siècles. „

L'intention du Poète, sans doute est très-louable : ces sortes de Prophéties sont des compliments usités au Théâtre ; mais il est assez singulier de mettre l'éloge des vertus de la Maison régnante dans la bouche d'un Esprit infernal, car celui-ci est sûrement tel, comme il est aisé de le reconnoître à sa mission.

les imaginations foibles , & qu'elles les entretiennent dans l'habitude d'y croire. Quoique ces moyens , tous petits qu'ils sont , produisent de grands effets sur des esprits ainsi disposés ; on n'a point à reprocher aux Maîtres du Théâtre François, c'est-à-dire, à Corneille , à Racine & à vous d'avoir fait usage de ces vains prestiges. Aujourd'hui , Monsieur , que vous êtes le plus digne soutien de notre Tragédie , vous devez voir à regret que ceux qui prétendent l'enrichir , la dégradent réellement ; je ne dirai pas par les hardiesses , mais par les licences de la Scene Angloise. Ces Apparitions n'offrent qu'un spectacle puérile aux yeux de quiconque n'est pas assez simple pour craindre les Revenants. Est-il besoin qu'un Aëteur ait les bras ensanglantés pour émouvoir des Spectateurs tels que ceux dont le Parterre de Paris est composé ? Ne paroîtra-t-il plus de Tyran dans nos Pieces nouvelles qui ne soit assassiné au V^e. Acte aux yeux des Spectateurs ? Le Public reclame contre ces Scenes de férocité étrangères

Étrangères à notre Théâtre. On répond qu'il s'y fera, & je veux bien le supposer : la question est de savoir, si, pour le plaisir comme pour les mœurs, il n'a pas plus à perdre qu'à gagner à s'accoutumer à de pareils Spectacles. Quelques éloges que l'on donne à la Tragédie Angloise, elle est trop cruelle pour devoir nous servir de modèle. J'avoue qu'il est plus aisé de condamner notre ancienne Poétique que de s'y soumettre, & de frapper les yeux que l'esprit. Il s'en faut cependant beaucoup que le ton & l'appareil lugubre de ces Ombres nous en imposent aussi aisément qu'aux Anglois; il en est quelques-unes qui ont tellement fait rire sur notre Théâtre, qu'elles n'ont osé y reparoître; si elles sont mieux reçues sur celui de Londres, l'effet qu'elles y produisent est moins dû à la force de l'imagination du Poète (les Anglois n'ont qu'un Shakespear) qu'à la foiblesse d'esprit du plus grand nombre des Spectateurs; je veux parler de ceux de la troisième Galerie :

ces Apparitions ne les affectent d'une maniere si puissante , que parce qu'elles trouvent leur fondement dans les préjugés d'une éducation grossiere. Aujourd'hui en Angleterre la classe des honnêtes gens ne croit peut-être pas tout ce qu'elle devrait croire ; celle du peuple au contraire est encore la même qu'elle étoit , il y a deux cents ans. En cela les Anglois sont comme les Chinois dont la moitié sont superstitieux , & les autres incrédules.

Je reviens à la Tragédie de Shakespear. Horatio avertit le jeune Hamlet de l'apparition de l'Ombre de son Pere. Ils se rendent le lendemain à minuit dans la place du Palais. Le Spectre s'y trouve aussitôt qu'eux : le Prince lui parle du ton le plus pathétique , & il faudroit avoir le talent de l'Auteur pour faire passer en notre Langue toute la beauté de cette Scene (*).

(*) Ce morceau est du nombre de ceux dont M. de la Place s'est contenté de parler ; l'immensité du travail qu'il s'étoit proposé ne lui permettoit pas de tout traduire. Aussi, loin de lui rien reprocher à ce sujet, je ne fais cette remarque que pour

Anges & Ministres de Dieu, défendez-nous ! Soit que tu sois un Etre bienfaisant ou le Phantôme d'un malheureux, condamné à des supplices éternels ; soit que tu descendes du Ciel ou que tu sortes de l'Enfer , quelque bonheur ou quelque malheur que tu nous annonces , tu a pris une forme si intéressante pour moi , que je veux te parler. Je t'appelle , Hamlet , mon Roi , mon Pere , ó réponds-moi ! &c.

L'Ombre s'éloigne , & fait signe au Prince de la suivre , le jeune Hamlet obéit. Quand ils sont seuls ; l'Ombre lui adresse ainsi la parole :

me justifier moi-même , de ce qu'aujourd'hui que son *Théâtre Anglois* est entre les mains de tout le monde , je ne supprime pas cette Lettre & quelques autres où je parle de différentes Pièces , qu'il a depuis fait connoître par des traductions ou des extraits. •

En fait d'Ouvrages d'esprit chacun suit son goût : quoique dans le fond je fasse gloire d'être de l'avis de ce judicieux Traducteur , le hazard a voulu que nous ne nous soyions pas rencontrés dans ces détails , & que souvent dans la même Pièce nous nous soyions l'un & l'autre attachés à des Scènes différentes. C'est la seule raison qui m'ait empêché de retrancher de cette Edition des Lettres , qui , soit par la diversité des avis , soit par la variété des Scènes qui s'y trouvent traduites , peuvent du moins concourir au but que M. de la Place s'est proposé , qui est de faire connoître le *Théâtre Anglois*.

Je suis l'ame de ton Pere, condamnée pour un certain temps à errer sur la Terre pendant la nuit, & le jour à être renfermée dans les flammes, jusqu'à ce que j'aie expié les crimes que j'ai commis pendant ma vie. Ah ! s'il m'étoit permis de te révéler les secrets de ma prison, je pourrois te dire des choses dont le moindre mot te glaceroit le sang & rempliroit ton ame de terreur, &c.

Par ce qui lui est révélé dans cet entretien, le jeune Prince apprend de quelle façon son Pere a été empoisonné par son propre Frere, & la part qu'a la Reine à cet horrible attentat. L'Ombre d'Hamlet lui fait jurer de venger sa mort. Le Prince après que le Spectre est disparu, exige de ceux qui ont été témoins de ce qui s'est passé, un serment de n'en rien dire. On entend même l'Ombre, qu'on ne voit plus, leur crier d'un ton terrible, de jurer. Ce qui fait un très-grand effet au Théâtre. C'est dans les Scenes de cette espece que Shakespear prouve bien qu'il étoit un grand Poëte ; plus elles

font contre la Nature , plus il y emploie d'art & de force pour s'y soutenir.

Au II. Acte , Hamlet , avant que de rien entreprendre , se propose de faire exécuter par des Comédiens qu'on lui présente , une piece qu'il a composée exprès sur le meurtre de son Pere & le crime de sa Mere ; il se défie du Spectre ; il craint que ce ne soit une Ame damnée sortie de l'Enfer uniquement pour lui faire commettre une mauvaise action. Il espere , par l'effet que la représentation fera sur le Roi , découvrir s'il est en effet coupable du crime dont le Spectre l'a accusé.

Cette piece se joue au III. Acte ; devant le Roi , la Reine & toute la Cour. Le Roi , troublé par ses remords , ne peut souffrir un spectacle qui lui retrace toute l'horreur de son forfait. Il sort ; la piece n'est point achevée ; ainsi Hamlet reste convaincu du crime du Roi.

La plus grande beauté de cet Acte , & peut-être de toute la Tragédie , est ce Monologue d'Hamlet

si célèbre , où il examine si un homme malheureux doit se tuer ou non. M. de Voltaire en a donné une traduction en Vers où il a rendu toute la force de l'Original ; ainsi vous trouverez bon que je vous y renvoie (*).

Il y a aussi des beautés dans la Scene où le Roi se sent pressé de ses remords.

*Que mon crime est abominable ! Il
soulève le Ciel contre moi. Par le
Meurtre d'un Frere , je me suis attiré
la plus terrible & la plus ancienne de
toutes les malédictions Tous mes
remords sont inutiles. Le temps , qui
affoiblit tout , ne peut en diminuer
l'horreur. De quelle forme de Priere
puis-je me servir ? O Ciel , pardonnez-
moi le Meurtre dont je me suis souillé !
Non , il n'est pas possible qu'il exauce
mes vœux , puisque je suis encore atta-
ché aux objets qui me l'ont fait com-
mettre , à ma Couronne & à ma Reine.
Eh ! comment fléchir la vengeance céleste
tandis qu'on retient le fruit des forfaits
qui allument son courroux ? Parmi*

(*) *Mélanges d'Histoire , de Littérature & de Philosophie.*

les hommes corrompus , l'or peut faire pencher la balance de la Justice ; souvent même on voit le prix odieux du crime acheter le silence de la Loi. Mais il n'en est pas ainsi là-haut , &c.

Au milieu de toute cette agitation , ce Roi malheureux ne laisse pas de demander pardon , au moins du mieux qu'il lui est possible. Il se met à genoux pour se recommander aux Anges ; Hamlet arrive dans le dessein de l'assassiner , mais le trouvant en prières , il n'en veut rien faire , de peur de l'envoyer en Paradis. *Le Scélérat , dit-il , a tué mon Pere , & moi , son Fils unique , j'enverrois son Meurtrier au Ciel ? Ce seroit une récompense & non pas une punition. Il a surpris mon Pere après une débauche de Table , la Conscience chargée de plusieurs offenses , & moi je le ferois périr dans un temps où son ame peut être purifiée & préparée au passage de l'Eternité ! Non , attendons un temps plus horrible ; soit lorsqu'un excès de débauche le livrera au sommeil , soit dans les plaisirs incestueux de son lit , soit lorsqu'il jouera ou qu'il jurera ;*

en un mot , après quelque action qui soit absolument contraire au salut. Alors je le ferai tomber de façon que ses talons se tournent vers le Ciel , & que son ame puisse être aussi damnée & aussi noire que l'Enfer où elle ira.

Je me rappelle que dans une comparaison de la Tragédie d'Electre de Sophocle & de celle d'Hamlet , M. l'Abbé Prévôt a loué le Poète Anglois , de ce que , plus sage que le Poète Grec , il fait défendre au jeune Hamlet , par l'Ombre qui lui apparoît au I. Acte , d'attenter aux jours de sa Mere.

Tu ne peux la punir sans te souiller d'un crime ;

Il n'appartient qu'au Ciel de frapper la Victime.

C'est à peu près ce que le Spectre dit à Hamlet. Mais je suis surpris que ce judicieux Ecrivain n'ait point parlé de la faute que fait Shakespear dans cette Scene du III. Acte , & qui , je pense , est plus grave pour un Poète Chrétien , que celle de Sophocle ne l'étoit pour un Auteur

qui vivoit dans les ténèbres du Paganisme. Hamlet ne veut tuer le meurtrier de son Pere que pour le damner. Je ne fais même s'il n'y a pas dans ce sentiment de vengeance si raffiné, autant de puerilité que d'indécence. Une faute de cette espece n'a pas dû échapper au Critique François : s'il l'a apperçue, pourquoi la passer sous silence ? Les Auteurs Anglois ont leurs défauts comme leurs beautés ; il est vrai qu'en fait de critique il vaut mieux être trop indulgent que trop sévere. Mais pourquoi ne pas éviter tout excès ? En accordant à un Auteur les éloges qu'il mérite, il doit être permis de condamner en lui ce qu'il y a de vraiment condamnable.

Pour vous, Monsieur, qui dans votre Electre n'avez pas voulu démentir un fait connu de toute l'Antiquité, vous avez su l'employer avec tant d'art que cet endroit est une des grandes beautés de votre Piece. Shakespear n'a fait qu'éviter la difficulté que Sophocle n'avoit pu vaincre ; vous, plus adroit que l'un &c

l'autre ; vous en avez triomphé. Oreste , suivant le système Payen , poussé par la fatalité , & aveuglé par les Furies vengeresses , poignarde sa Mere , sans le vouloir , au moment que cette Princesse entreprend de retenir le bras de son Fils , prêt à frapper Egiste. Si dans une Piece où il y a tant de Scenes qui excitent notre admiration , il s'en trouve quelques unes de moins heureuses , quels sont les ouvrages parfaits à tous égards ? Aussi , malgré ces négligences qu'on a pu vous reprocher , votre Electre , Monsieur , est une des plus belles Tragédies qui aient paru sur aucun Théâtre.

Celle de Shakespear , dont il s'agit ici , est bien loin de ce degré de perfection , comme vous vous en convaincrez de plus en plus par l'extrait que je vais continuer. La tristesse d'Hamlet & la singularité affectée de ses discours , le font passer pour fou aux yeux du Roi & de sa Mere. A la fin du III. Acte , ce Prince , dans un entretien qu'il a avec elle , lui reproche le crime qu'elle a commis

en des termes dont la violence épouvante cette Reine coupable : comme il la force de s'asseoir pour entendre ses reproches , & qu'elle est effrayée des transports dont il paroît agité , elle appelle à son aide Polonius , le Grand Chambellan , qui s'étoit caché derrière la tapisserie pour la secourir en cas de besoin. Hamlet le tue. L'Ombre reparoît dans cette Scene , & n'y fait pas grand effet.

Cette mort donne lieu à une sorte de Comédie qui occupe la plus grande partie du IV. Acte. Ophelie , fille de ce Seigneur , devient folle en apprenant sa mort. Elle est aimée d'Hamlet , mais si peu & d'une façon si singulière , que ce n'est pas la peine d'en parler. La malheureuse Ophélie , à qui la tête a tourné , vient , en différentes Scenes , pour faire , dire & chanter mille extravagances. Elle finit par se noyer. Laërtes son Frere n'apprend pas plutôt la mort de Polonius qu'il se révolte contre le Roi qu'il en croit coupable. Claudius détourne le coup dont il se voit menacé , en lui apprenant que c'est

Hamlet qui a assassiné le Grand Chambellan. Le Roi conseille à Laërtes de s'en venger , ce que celui-ci lui promet , & qu'il exécute comme vous le verrez.

Le V. Acte commence par un Dialogue entre deux Fossoyeurs. L'un dit qu'Adam est le premier qui ait été de leur profession ; l'autre veut savoir si Adam étoit Gentilhomme. Le premier demande quel est celui qui bâtit plus solidement qu'aucun Architecte ; le second répond que c'est celui qui fait une potence ou qui creuse une fosse ; après quelques autres propos de même espece , que je crois pouvoir me dispenser de rapporter , on passe à cette Scene si vantée par les Anglois, entre Hamlet & l'un des Fossoyeurs. Elle commence par de misérables plaisanteries de la part du Fossoyeur , & finit du côté d'Hamlet par des lieux communs de morale , sur la vanité des hommes & sur l'égalité que la mort rétablit entr'eux ; le tout à l'occasion d'une tête de mort que le Fossoyeur dit être celle d'un nommé Yorick, un

fou du Roi , qu'Hamlet dans son enfance a beaucoup connu. Shakespear étoit un grand génie ; mais ce n'est pas dans cette Scene que j'en chercherois des preuves.

C'est dans cette fosse que doit être inhumé le corps de l'infortunée Ophélie. Les Prêtres & toute la suite du Convoi arrivent , & avec eux le Roi , la Reine & Hamlet. A peine le corps d'Ophélie est-il mis en terre , que son Frere saute dans la fosse ; Hamlet y saute après lui. On voit ce jeune Prince que l'on vient d'entendre un moment auparavant moraliser avec assez d'emphase , se colleter l'instant après avec Laërtes sur la bierre même qui renferme le corps de sa Maîtresse.

J'aimois Ophélie , dit Hamlet ; tout ce quarante mille Freres peuvent éprouver de tendresse , n'égalerait pas mon amour. Que veux-tu faire pour elle ? Veux-tu pleurer ? Veux-tu te battre ? Veux-tu te déchirer toi-même ? Veux-tu jeûner ? Veux-tu manger un Crocodile ? Je ferai tout ce que tu feras , &c.

Je passe le reste de cet Acte comme inutile , pour venir à la catastrophe. Le moyen de faire périr Hamlet , que le Roi & le Fils de Polonius ont imaginé , c'est de lui proposer un défi , où Laërtes , sous prétexte de montrer son adresse , doit venger sur le Prince la mort de Polonius son Pere. Le Roi feint d'avoir parié six Chevaux de Barbarie contre six Epées de France , qu'Hamlet auroit l'avantage dans un pareil combat. Le jeune Prince l'accepte. Toute la Cour s'assemble dans le lieu où ils doivent se disputer l'honneur des Armes. On y dresse une Table que l'on couvre de vins de différentes especes. Le Roi boit à la santé d'Hamlet. Il y a une Coupe empoisonnée destinée pour ce Prince, dont la Reine boit par mégarde en voulant faire raison au Roi. Les Combattants s'escriment de leur mieux au bruit des Tambours & des Trompettes. Laërtes a une épée empoisonnée dont il blesse Hamlet ; le Prince qui l'ignore , vient à bout de la lui arracher , mais il se trouve

contraint de lui abandonner la sienne. Par cet échange forcé des épées, Hamlet armé du fer empoisonné, en blesse à son tour le Fils de Polonius. Celui-ci sachant qu'il va périr, lui revele son attentat. *Hamlet, je t'ai tué. Aucune Médecine ne peut te sauver. Tu n'as pas une demi-heure à vivre. Le Fer qui est dans ta main est empoisonné. L'artifice criminel dont je me suis servi, est retombé sur moi.... Ta Mere a bu le poison qui t'étoit préparé..... La parole me manque.... C'est le Roi plus que moi que tu dois accuser de ta perte, &c.* Hamlet de cette même épée poignarde le Meurtrier de son Pere. Ils meurent tous les uns après les autres, le Théâtre se trouve jonché de corps morts; & c'est à peu près ainsi que finissent plusieurs autres Tragédies du même Auteur.

Je ne vous dirai pas combien de temps s'écoule pendant cette Piece. Shakespear lui-même n'en auroit pu rendre un compte bien exact. Je ne vous ai pas parlé d'un grand nombre de Scènes allongées ou étrangères au

sujet. Ce Poète a fait peu d'ouvrages dont il n'y ait les trois quarts à trancher (*).

Voilà, Monsieur, quelles sont des Tragédies qui se jouent encore tous les jours sur le Théâtre de Londres

(*) „ Les Comédiens ont toujours cru faire
 „ l'éloge de Shakespear, en disant de lui, que dans
 „ ses Ouvrages, quelque chose qu'il ait écrit, il n'a
 „ jamais effacé une ligne. Lorsque je leur repon-
 „ dois qu'il seroit à souhaiter qu'il en eut effacé
 „ mille, ils me soupçonnoient de malignité. Je ne
 „ me propose en rapportant ce fait, que de faire
 „ voir leur ignorance, qui choissoit pour louer
 „ leur Ami, ce en quoi il étoit le plus répréhensible
 „ & de justifier ma propre candeur; car j'aimois
 „ moi-même cet Auteur, & personne aujourd'hui
 „ n'honore encore sa mémoire plus que moi. A la
 „ vérité, c'étoit un honnête homme, d'un caractère
 „ franc & d'un excellent naturel. Il avoit une belle
 „ imagination, de grandes idées, & une abondance
 „ d'expression à laquelle il se livroit avec tant de faci-
 „ lité, que quelquesfois il eut été nécessaire de l'ar-
 „ rêter. *Sufflaminandus erat*, comme Auguste le
 „ disoit d'Haterius. Son esprit étoit en son pouvoir,
 „ mais il est dommage qu'il n'ait pas su le régler.
 „ Au milieu des endroits les plus sérieux il est
 „ tombé plusieurs fois dans des choses qui ne pou-
 „ voient manquer de faire rire. C'est ainsi qu'après
 „ avoir fait dire à César par un de ses Personnages :
 „ *César, tu me fais tort*, il fait répondre à celui-ci :
 „ *César n'a jamais fait tort sans une juste cause.*
 „ Combien lui est-il échappé d'autres traits aussi
 „ ridicules ! Mais il a racheté ses vices par ses
 „ vertus. Il y avoit toujours en lui plus à louer
 „ qu'à pardonner. „ *Explorata, or, Discoveries.*
 BENJOHNSON. vol. IV.

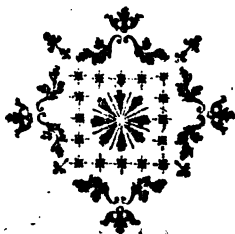
& qui en font l'honneur ; il est vrai qu'à cet égard les Anglois nous ont précédés , & que Shakespear a travaillé dans un temps où nous n'avions pas même de Théâtre ; mais celui de nos Voisins n'a fait depuis que de foibles progrès. Si les Pièces de leurs Auteurs modernes sont plus régulières , elles n'ont pas à beaucoup près , les mêmes beautés que celles de Shakespear. Il a su peindre toutes les passions , excepté celle de l'amour. S'il revolte par les petiteffes qui lui sont familières , il étonne encore davantage par la sublimité de son génie. Avec tous ses défauts , c'est le plus grand Poète que les Anglois aient eu dans la Tragédie. Mais est-il bien vrai qu'en cette partie nous devions aujourd'hui même les regarder comme nos Maîtres ? Est-il bien vrai qu'en quelque genre que ce soit nous ne puissions les égaler ?

Du moins il est certain que sur notre Théâtre , la Tragédie est ce qu'Aristote veut qu'elle soit , un Poème pour les Rois , & je ne crains

pas d'avancer que , le plus souvent,
la Tragédie Angloise n'est un Poème
que pour le Peuple.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E L X.

A Monsieur DE BUFFON.

*Des plaintes que l'on fait en Angleterre
contre le Luxe ; comment & en quoi
il peut être avantageux ou nuisible
à un Etat.*

De Londres, &c.

MONSIEUR ,

L'ANGLETERRE est le Pays où l'on
déclame le plus contre le Luxe,
& cela dans les lieux même que le
Luxe , c'est-à-dire , le goût des choses
superflues , a établis ; je veux parler
de ces Caffés où tant de gens oisifs
passent leur vie , & l'on parle beau-
coup plus qu'on ne pense. Cependant
la plupart de ceux qui le condamnent
par leurs discours , prouvent du
moins , par leur conduite , qu'ils en
aiment les effets.

Le Luxe aigrit la bile des mécon-
tents , & les Auteurs de toute espèce

D d ij

& de tout rang , depuis les plus illustres jusqu'aux plus mercenaires , depuis M. Pope jusqu'aux Ecrivains du *Craft's-man* (*), tous se plaignent avec amertume de celui qui regne aujourd'hui à Londres.

Les uns embarrassés à se procurer le nécessaire, peut-être faute d'industrie, ou par la crainte du travail, voient à regret des gens plus heureux jouir de tous les avantages qui sont la suite des richesses. Ils condamnent par envie ceux qu'ils n'ont pas le courage d'imiter. Les autres, dont l'orgueil veut tout assujettir à leur façon de penser, traitent de superflu tout ce qui l'est pour eux, & tous couvrent leur chagrin du prétexte précieux de l'amour de la Patrie.

Sans être accoutumé au luxe de Paris, on peut être étonné de ces déclamations ; on cherche inutilement

(*) Milord Bolingbrooke, que le Docteur Swift appelle *le plus grand génie de l'Europe*, & M. Pulteney, le plus puissant adversaire qu'ait M. Walpole à la Chambre des Communes, ont souvent travaillé à ce Journal politique ; des Auteurs qui n'étoient pas faits pour leur succéder, s'en sont mêlés depuis, & l'ont fait tomber dans le mépris.

sur quoi elles peuvent être fondées , on ne s'apperçoit pas que les Anglois se piquent de briller soit dans leurs habits , soit dans leurs équipages ; on trouve leurs meubles aussi simples que des loix somptuaires pourroient le prescrire. Les Dorures , les Glaces , les Bronzes , sont des ornements qu'on ne trouve ici qu'en fort peu de Maisons. Si les tables des Anglois ne sont pas remarquables par la frugalité , elles le sont du moins par la simplicité. En un mot , ce qu'en France nous appellons luxe , ne paroît pas être le vice ou la vertu de ce Pays-ci. Peut-être cependant ai-je tort de taxer de simplicité des tables où l'intempérance & la débauche sont si communes. Je ferois mieux de dire que , sans qu'il y regne la même délicatesse qu'en France , elles sont le principal objet du luxe de ce Pays-ci. Le petit nombre de Troupes que la Nation entretient , avec tant de regret , ne lui content si cher , que parce que l'Officier Anglois n'est pas , à beaucoup près , aussi sobre & aussi tempérant qu'on

l'est en France , soit dans le Militaire ; soit dans les autres Etats.

Ainsi tout est relatif ; & si le faste de Paris ne regne pas à Londres , on y donne dans d'autres especes de superflu. Il est même impossible que cela soit autrement. Les hommes par une émulation naturelle , dépensent plus , à proportion qu'ils habitent des endroits plus peuplés. Seuls ils se négligent , ils s'abandonnent à une vie plus souvent grossiere que simple , parce qu'ils n'ont devant les yeux aucun objet qui aiguillonne leur amour propre. Il faut trop de vertu pour reponcer aux avantages que les richesses donnent sur les autres. On ne les possède point indifféremment. Les uns les accumulent par une folle cupidité , les autres les prodiguent par une vanité ridicule. A voir les hommes toujours donner dans les excès , il semble qu'ils n'aient que le choix des vices.

Est-ce aux Anglois , à ce Peuple si philosophe & si peu soumis aux préjugés à déclamer contre le luxe ? En

plus d'un endroit il paroît le pere du travail & de l'industrie. Chez eux on peut le regarder comme le soutien de leur Commerce. Vous, Monsieur, qui connoissez les fondemens de nos vertus & de nos vices, vous savez que les hommes affranchis des besoins, ne travaillent que pour satisfaire les différentes cupidités de leur amour-propre. Bornez-les au nécessaire, vous découragez l'industrie, vous faites tomber les Arts, vous changez les mœurs, en un mot, vous réduisez presque les hommes à la condition des Sauvages. Alors ce n'est pas la peine de s'unir en société & de bâtir des Villes. Nous n'avons qu'à aller vivre dans les Forêts. Le luxe a ses inconvénients, sans doute; les richesses tournent la tête à la plupart des hommes. L'un veut habiter des Palais somptueux, l'autre veut briller par ses équipages, mais les différents Ouvriers que leur vanité emploie, profitent de leur folie. Les vices des uns tournent à l'avantage des autres. Quelques particuliers imprudens qui se ruinent,

en enrichissent beaucoup d'autres plus sages & plus utiles à l'Etat , puisqu'ils travaillent.

Le chagrin des Déclamateurs Anglois ne leur permet pas de faire attention à la liaison intime qu'il y a entre le commerce , qui leur est si avantageux ; & le luxe , qu'ils condamnent avec tant de sévérité. Que vont chercher leurs nombreux vaisseaux aux deux extrémités de la Terre , que les objets du luxe ? Vouloir que les Anglois se contentent de les communiquer aux autres Nations , sans jouir eux-mêmes des fruits de leur commerce , c'est exiger tout à la fois une chose injuste & impossible. Je fais que l'on pourroit m'alléguer l'exemple de quelques-uns de nos voisins , mais on auroit tort d'en rien conclure ; ce qui est praticable pour une Nation , ne l'est pas pour une autre. La nature du Gouvernement opere ces différences. D'ailleurs ce n'est pas toujours par tempérance que les hommes se retiennent , l'on auroit tort de louer en eux comme sagesse ce qui souvent

n'est que l'effet de leur attachement au plus fordide intérêt.

Le luxe incontestablement est dangereux pour un petit Etat privé des avantages du Commerce, & qui n'a de ressources que son économie. Geneve ne pourroit subsister sans les Loix somptuaires qui y sont en vigueur. Mais il peut rendre plus riche une Nation aussi puissante & aussi peuplée que la nôtre, parce qu'il la rendra plus industrieuse & plus commerçante. Elle a été longtemps à ne produire que des Soldats : depuis qu'avec les autres Nations de l'Europe elle a partagé les richesses du Nouveau Monde, elle a cultivé les Sciences & les Arts, elle a produit de grands hommes dans tous les genres.

Non-seulement le luxe favorise le Commerce, il contribue encore, ainsi que les Anglois l'éprouvent eux-mêmes, à faire fleurir les Arts & les manufactures, source de richesses plus abondante que les mines d'or. Les Peuples qui les possèdent ne sont pas les plus puissants ;

ils sont obligés de le livrer eux-mêmes à ceux des Pays où la Terre n'enferme que des mines de fer. Les Peuples de l'Europe, que ce métal, pour qui l'on fait tout, & par qui l'on fait tout, enrichit le plus, sont ceux qui savent le mieux lui donner les différentes formes auxquelles la vanité des hommes l'a destiné. Un marc d'or fait souvent plus que doubler de valeur, en passant par les mains de Germain. Quel prix n'acquiescent pas aux Gobelins & à Beauvais les laines que nous achetons de l'Angleterre & de l'Espagne ?

Dans un Pays où les terres sont cultivées, plus il y aura de Manufactures, plus il aura d'avantage dans le commerce avec ses Voisins. Tous les hommes aiment le superflu, parce que tous les hommes sont vains. Combien la France ne retire-t-elle pas de ses Etoffes de Soie, de ses Galons, de ses Modes & de toutes les nouveautés que le luxe y produit tous les ans ? Il semble que nous ne les adoptions que pour faire donner nos Voisins dans le piège. *C'est*, dit un

Auteur qui a écrit depuis peu sur le Commerce d'Angleterre , *un trait de politique dans les François , que de tenir les Anglois dans leur dépendance pour les Modes. Quelque peu d'attention que certaines gens fassent à cet abus , il nous en coute tous les ans plusieurs millions , & il diminue sensiblement notre Commerce avec les Nations étrangères (*)*. Autant nous serions blâmables de trop estimer notre supériorité dans un genre si frivole , autant aurions-nous tort de la négliger. Quelques efforts que fassent les Anglois pour en prévenir l'effet , tant que nous encouragerons les Arts , ils nous paieront le même tribut. La folie des particuliers est toujours plus forte que la politique des Chefs.

On déclame en Angleterre contre le luxe , & l'on prêche la sédition ! Quelle inconséquence dans un Peuple si raisonnable ! Un Etat est plus ruiné dans un jour par les horreurs des Guerres Civiles , qu'il ne peut l'être

(*) JOSHUA GEE. Traité du Commerce & de la Navigation de la Grande - Bretagne.

en tout un siècle par les excès du luxe. C'est un mal que les richesses & l'abondance entraînent à leur fuite, & dont l'absence en feroit peut-être encore un plus grand.

Les Auteurs de ces plaintes continues, devroient songer que toutes les choses qui ne sont pas absolument nécessaires, peuvent être regardées comme luxe, sur-tout lorsqu'elles sont consommées dans un Etat qui ne les produit pas. Sur ce pied-là, ils devroient interdire le vin à leurs Compatriotes, c'est une conséquence de leurs principes. En tout cas, il est sûr que les Anglois seroient moins sujets à cette sorte de luxe, s'ils étoient plus adonnés à celui que ces Déclamateurs leur reprochent avec tant de véhémence. Mais tel croit qu'il est contraire au bien de son Pays d'y porter des habits brodés, qui ne se doute pas que la consommation de l'Eau des Barbades qui s'y fait, est d'une conséquence sûrement plus dangereuse. Le vice qui nous plaît, ne nous paroît qu'un goût permis ; le

goût qui n'est pas le nôtre, nous le nommons vice.

La différence des conditions, des tempéraments & des affections des hommes, fait qu'il est impossible de décider ce qui est véritablement luxe ou frugalité dans les particuliers, & de prescrire les limites exactes de l'un & de l'autre. La raison veut qu'il soit permis aux uns de dépenser plus qu'aux autres : tout ce que l'on peut dire sur ce sujet, c'est que cette liberté ne doit pas s'étendre au point de faire passer à l'Etranger le fonds du Trésor public de la Nation. Il se peut que trop de goût pour le superflu & les nécessités imaginaires l'entraînent dans tous les inconvénients qui suivent un luxe sans bornes ; mais ce seroit une frugalité mal entendue, que celle qui arrêteroit tout commerce qui se peut faire par un échange de *Marchandises*. Si les Anglois ne prennent pas des nôtres, peuvent-ils raisonnablement espérer que nous en recevrons des leurs ? N'est-il pas des Pays où ils ne peuvent absolument trafiquer qu'en

échangeant ce que leur Île & leurs Colonies leur fournissent , contre les productions du climat de leurs Voisins ?

Il n'est point toujours vrai que la sobriété produise l'abondance. Je suppose que dans un grand Etat le Gouvernement parvint tout-à-coup à forcer chaque Citoyen de dépenser moitié moins pour sa table , pour ses habits , &c. Cette épargne pourroit demeurer en pure perte à la Société. On ne la pourroit porter à l'Etranger , qui n'auroit aucun besoin de cette augmentation. Le Commerce ne se fait que par des échanges. Il y faut donner & recevoir.

Il faut avouer que sur le chapitre du luxe , il se trouve une espèce de contradiction entre la Morale & la Politique. (Et combien est-il difficile de les accorder sur tant d'autres articles !) Autant l'une , en de certains cas , paroît intéressée à l'encourager , autant l'autre l'est en effet toujours à le proscrire. On ne peut nier qu'il ne contribue à la corruption des

mœurs. Mais dans un Etat où les richesses abondent , si ce n'est pas un mal nécessaire , c'en est du moins un presque inévitable. Les Loix somptuaires en changent plutôt l'espece , qu'elles n'en corrigent les excès. Que doivent faire à cet égard ceux qui sont à la tête d'un Gouvernement ? Imiter la sagesse de l'Auteur de la Nature , qui fait tirer le bien général du mal particulier.

Ce n'est point justifier les vices des particuliers , que de les faire contribuer , autant qu'il est possible , à l'avantage public. Les Avarès sont plus de tort à la Société en tenant leur or renfermé dans leurs coffres , que les Dissipateurs qui sacrifient tout à leurs caprices ; cependant ceux-ci ne sont pas moins répréhensibles : car l'un & l'autre défaut , en ne les considérant que dans leurs principes , & point dans leurs effets , sont également vicieux. Si les enfants de ceux qui ont fait des fortunes considérables , se ruinent aussi ridiculement que leurs Peres se sont enrichis honteusement , ce n'est un

malheur que pour eux, ou plutôt c'est une espèce de restitution qu'ils font à la Société. Lorsque la Morale fait des efforts inutiles pour rendre les hommes plus sages, la Politique doit du moins s'appliquer à tirer parti de leur folie.

Nous avons, nous autres François, une très-grande obligation au luxe : un de nos Auteurs (*) a très-bien remarqué que parmi nous il a banni des Villes & de l'Armée l'ivrognerie, autrefois si commune, & qu'elle semble s'être retirée dans les Campagnes, ou il n'est pas encore arrivé.

Ici tout justifie ses observations : comme le luxe n'a pas fait les mêmes progrès à Londres qu'à Paris, l'ivrognerie y regne encore en toutes sortes d'états : dans les Villes de Province d'Angleterre, elle est presque générale. N'est-ce pas à la honte des deux Universités, qu'on y apprend autant à fumer & à boire, qu'à entendre le Grec & le Latin ? On ne fait encore laquelle des deux forme

(*) M. Melon. Essai sur le Commerce.

de meilleurs humanistes , ou de plus grands buveurs.

Cependant tous les Auteurs Anglois parlent contre le luxe , la bonne chere & la Cuiſine Françoisé ; & preſque aucun contre le Cabaret , les vins de France & la débauche. Celui qui a un bon Cuifinier , eſt en butte aux traits de la Satyre ; mais on ne fait pas le moindre reproche à celui qui fait profeſſion de s'enivrer tous les jours de ſa vie. Le premier néanmoins n'eſt peut-être reſponſable que d'un ridicule ; celui-ci eſt coupable d'un vice réel. Du moins pourquoi ne pas traiter l'un comme l'autre ? Pourquoi des acceptions de vices ? On doit condamner également tout ce qui eſt également contraire à l'honnêteté des mœurs. Si en Eſpagne on ne boit pas , c'eſt que le deshonneur , qui accompagne l'ivreſſe en ce Pays-là , eſt un motif ſuffiſant pour réfréner l'amour du vin. En Angleterre on ſe livre publiquement à une paſſion , dont ceux qui ſont faits pour donner l'exemple ne rougiſſent pas eux-mêmes.

M. Addisson dit dans une des feuilles de son Spectateur, qu'il voudroit que le Parlement donnât un Acte, pour empêcher l'entrée des rubans de France en Angleterre ; peut-être qu'en interdisant absolument celle de nos vins de Bordeaux, on rendroit un service plus essentiel à la Nation. Nos modes & toutes nos bagatelles font sortir beaucoup moins d'argent de ce Royaume, & ne lui portent pas autant de préjudice que nos vins & nos eaux-de-vie.

Un homme de condition, ce me semble, a meilleure grace à fréquenter le Spectacle que le Cabaret. On remarque ici, que ceux à qui l'on reproche le plus le luxe, sont les plus sobres. Nos Officiers François, que l'on voit au premier signal quitter avec tant d'ardeur l'oïveté & les délices de Paris pour s'exposer aux fatigues & affronter les périls de la guerre, ont jusqu'ici assez bien prouvé que le luxe n'amollit pas. Mais personne ne peut douter que le vin n'abrutisse, en ce Pays-ci surtout où souvent un Anglois est usé

à trente ans , & tout-à-fait abruti à quarante.

La plûpart des François sacrifient tout au plaisir, excepté leur honneur : il semble que les conjonctures changent leur caractère : voluptueux & paresseux dans la paix , on les retrouve actifs & infatigables à la guerre. Cette Jeunesse qui à Paris révolte si souvent par ses ridicules , sous la tente n'est occupée que de ses devoirs. Peut-être est-il vrai qu'un Peuple guerrier aime l'oïfiveté , & qu'il préfère le danger au travail. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a vu le luxe , qui semble n'inspirer que la mollesse , s'accorder avec la bravoure. César avoit coutume de dire que ses Soldats se battoient , même lorsqu'ils étoient parfumés. Les François d'aujourd'hui ressemblent encore aux Gaulois de ce temps-là. Les hommes ne sont qu'un amas de contradictions. On en a vu allier les petitesse du Sexe le plus foible , aux vertus les plus éminentes de l'autre Sexe. Au rapport de Plutarque , Suréna , Général des

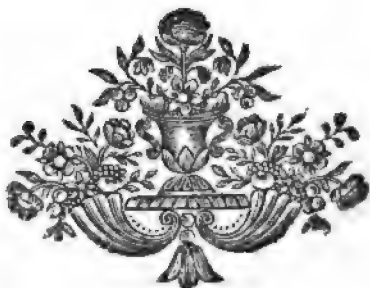
Parthes , & le plus vaillant homme de leur Nation , se fardoit le visage. On ne peut pourtant nier qu'en général le luxe ne soit très-dangereux dans une Armée : il donne aux Ennemis des avantages , dont les nôtres n'ont que trop souvent profité. C'est à la sagesse des Chefs à en réprimer les excès , & à maintenir à cet égard toute la sévérité de la discipline militaire.

Je finirai cette Lettre , Monsieur , par vous conter ce qui m'est arrivé ce matin. Un Anglois que j'ai connu en France , m'est venu voir ; c'est un esprit aussi chagrin que bien intentionné pour sa Patrie. Il m'a longtemps entretenu des malheurs de sa Nation ; & comme je le reconduisois , il a aperçu une Caisse dans l'Anti-Chambre ; il a voulu savoir ce que c'étoit. On lui a répondu que c'étoient des Confitures nouvellement arrivées de France. Il est aussi-tôt entré en fureur. Quelle honte , m'a-t-il dit , & pourquoi , faut-il que Milord * * * ait des Confitures de France sur sa table , tandis que son

Pere , qui étoit auffi grand Seigneur
que lui , mangeoit du bœuf falé
& des choux ! Des Confitures de
France ! Ah , Monsieur , quel luxe !
L'Angleterre est perdue !

• J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR ;

•
Votre très-humble , &c.



LETTRE LXI.**A Monsieur DU CLOS.**

*De la trop grande liberté avec laquelle les
femmes vivent aujourd'hui en France,
& de leur influence sur les mœurs
des hommes.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

AU lieu de vous communiquer quelques Remarques sur les mœurs de ce Pays-ci , je vous envoie la copie d'une Lettre sur les nôtres , que le Duc de R** a reçue depuis peu de Paris. Celui qui en est l'Auteur , y fait assez sentir les inconvénients qu'entraînent ceux de nos usages qu'il condamne , mais il ne dit pas un mot des avantages qui en résultent , & cela seul doit le rendre suspect. Un esprit judicieux & équitable pèse le pour & le contre. En tout il y a des compensations à faire. Nos mœurs sont moins simples qu'elles n'étoient celles de nos Peres ,

mais elles sont plus douces. Les femmes en France ne sont pas aussi réservées qu'en Angleterre, mais elles sont plus amusantes. Les unes par leur mal-adresse ont le défaut de rendre la vertu même rebutante ; les autres plus attrayantes, ont l'art, souvent pernicieux, de faire paroître le vice aimable. D'ailleurs j'en appelle à vous, Monsieur, qui avez si bien peint les Coquettes ; il s'en faut beaucoup que toutes les Françaises le soient, comme cet Anglois l'insinue. Les traits heureux qui caractérisent Madame de Selves n'ont si fort réussi, que parce que vous les avez pris dans la Nature ; ceux qui ne l'y ont pas reconnue connoissent mal les femmes, j'ajoute qu'ils connoissent mal les hommes ; il en est peu, de ceux qui paroissent donner tout au caprice, qui ne se laissent subjuguier par la raison, quand elle se présente à eux revêtue de tous les charmes dont vous avez su l'habiller. Auprès des libertins même, le vice n'est jamais si dangereux que lorsque pour les séduire il prend le masque de la vertu.

Est-il étonnant que nous autres François , nous regardions comme l'ame de la Société, celui des deux Sexes qui par les graces dont le Ciel l'a doué, contribue le plus à la rendre agréable ? C'est à la maniere dont nous vivons avec les femmes que nous devons cette politesse que nos voisins font gloire d'imiter , & qui n'est condamnée que par ceux qui font des efforts inutiles pour y atteindre.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E

*De M. P** à M. le Duc de R**.*

MILORD,

IL me paroît singulier que la Nation la plus galante de l'Europe ; soit celle dont les Loix sont les plus injurieuses au Sexe , & que le Pays qui a refusé aux femmes le droit de régner , soit cependant celui où elles exercent le plus d'empire sur les hommes : depuis long-temps, elles en ont un , en France, si puissant , que je ne comprends pas qu'elles y aient laissé subsister la Loi Salique. Il s'en faut beaucoup que nous soyions en Angleterre aussi attentifs à maintenir nos privilèges , que les femmes le sont ici à étendre les leurs. Elles y sont parvenues à réduire les hommes à la dépendance la plus soumise à leur égard. Le mariage , chez les François , n'est qu'une cérémonie qui affranchit le Sexe du joug des bien-séances , & donne le privilege de

tout faire à celles qui ont les inclinations assez corrompues pour tout oser.

Ce n'est pas que les Loix aient changé ; les droits des Maris sont encore à peu près les mêmes à Paris qu'à Londres , mais on ne peut ici les faire valoir sans se couvrir d'un ridicule , qui fait plus de tort que le déshonneur ; les prérogatives du Sexe établies par la coutume parlent plus haut que de vieilles Ordonnances du Royaume & d'anciens Arrêts des Parlements , qui ne sont plus connus que de quelques Jurisconsultes. Les femmes dans tous les Pays se plaignent de ce que les hommes ont fait les Loix , mais ce n'est qu'en France qu'elles font les mœurs, auxquelles les Loix même sont obligées de céder. Celles qui ont du penchant à la Galanterie ne se marient, que pour avoir le droit de tenir une maison ouverte, où ceux qu'elles épousent sont moins bien reçus que les Etrangers. L'unique moyen d'entretenir la paix dans le ménage est de se laisser , de part & d'autre , une liberté entière , &

de n'avoir aucun commerce ensemble. Madame , qui passe la nuit à jouer , se couche trop tard pour pouvoir dîner avec Monsieur. D'un autre côté , les affaires obligent Monsieur de se lever trop matin , pour qu'il puisse être du souper de Madame ; ainsi , chacun a ses sociétés & ses allures différentes. Vingt jeunes gens du bel air , qui viennent régulièrement tous les soirs faire leur cour à la Maîtresse de la maison , ne savent souvent pas comment est fait le Maître. Le rôle , de celui qui veut en être connu , est encore plus embarrassant : à ces tables , où on le trouve toujours de trop , on lui fait avaler quelquefois de fâcheuses pillules ; il en est quitte à bon marché , lorsque ceux qui content des douceurs à sa chère moitié veulent bien le laisser tranquille.

» *Et qu'alors* sous le nom de Mari de
 ,, Madame

», Monsieur est comme un Saint , que pas
 » un ne réclame.

Les femmes , dans le monde , jouent le premier rôle ; sans être galant de

profession , il est vrai qu'on ne cherche qu'elles , quelque part où l'on aille ; & que l'on ne voit qu'elles , quelque part où l'on soit. Elles sont en France le centre unique , & le premier mobile de toutes les Sociétés. }

Je fus souper hier chez Madame De** ; si une de ses amies ne fût arrivée à l'heure où l'on alloit servir , elle auroit tenu seule une table où nous nous trouvâmes dix hommes. Je demandai des nouvelles du Mari ; j'appris que pendant ce temps-là , il en tenoit une autre dans un réduit hors de Paris , où sans rassembler autant de monde , il dépensoit beaucoup davantage.

Ce qui m'a paru si extraordinaire , est ici une chose toute commune. Une Française est moins embarrassée au milieu de douze hommes qu'elle ne connoît pas , qu'une Angloise à recevoir la visite d'un voisin ou d'un ami de la maison. Vous sentez combien il est impossible qu'avec tant de liberté les femmes conservent la modestie , la première vertu de leur Sexe ; aussi est-elle de toutes la plus

ignorée en France , & c'est le moindre mal que puisse opérer un pareil renversement de mœurs.

J'avois à côté de moi un jeune homme poudré , frisé , ambré , que je reconnus pour être de robe , autant à la fadeur de ses propos , qu'à l'air empesé de toute sa personne. On n'est pas huit jours ici sans apprendre à distinguer ceux de cet état à ces deux traits caractéristiques. Quoique celui-ci me parût se bien porter, il ne but pas une goutte de vin dans tout le repas , & prétendit que sa santé l'avoit obligé de se mettre à l'eau. C'est ici l'usage des jeunes gens du bel air. Autant les nôtres se livrent aux débauches les plus excessives , autant ceux-ci affectent le régime le plus régulier. Telle est la force de l'exemple sur une Nation à qui l'on reproche depuis long-temps d'être un peu moutonniere. C'est par raison que les gens sensés se soumettent aux extravagances de l'usage , c'est par folie que les jeunes gens paroissent raisonnables. Ainsi , par imitation pure & contre leur propre goût ,

les uns affectent un vice qui plaît ;
les autres imitent du moins une vertu
qui est en crédit.

Il y a trente ans qu'à Paris une
femme , le verre de Champagne à la
main , n'en paroissoit que plus aimable ;
aujourd'hui les gens , même à
plumet, font gloire d'être des buveurs
d'eau. Le cabaret, où l'on alloit alors
& que les beaux Esprits du temps ont
si souvent & si agréablement chanté ,
n'est plus fréquenté que par le peuple :
on s'en apperçoit au ton des Chan-
sonniers modernes , ils ne paroissent
inspirés que par l'Apollon de la Halle.

Les femmes, pour détacher les hommes
de l'habitude du cabaret , leur
en ont fait retrouver dans la Société
presque toute la liberté , elles ne se
sont pas bornées à les affranchir d'un
tas de cérémonies inutiles , elles les
ont dispensés de beaucoup d'articles
que l'on a regardés en tout temps
comme essentiels à l'honnêteté publi-
que. On porte aujourd'hui en Fran-
ce la maniere de vivre avec le Sexe
à un point d'indécence dont ailleurs
on n'a pas même d'idée. La Langue

se corrompt , & commence à participer à la licence des mœurs , le Dictionnaire de la galanterie a changé : on ne dit plus *aimer* , on dit *avoir* une femme ; expression qui , toute singulière qu'elle est , annonce du moins le peu de cas que l'on fait de toutes celles dont on peut parler ainsi. En effet , on n'aime point cette femme , célèbre par sa beauté & par ses talents , avec laquelle on vit : on ne l'a que parce qu'on est riche , & que le bon air est d'en *avoir* une qui ne soit pas la sienne , mais que l'on n'est pas plus obligé d'aimer que si elle l'étoit. Ce n'est même pas toujours ni la plus belle , ni la plus aimable que l'on choisit , c'est celle qui fait le plus de bruit ; de son côté dans les dépenses qu'on fait pour elle , on cherche moins à se l'attacher qu'à faire aussi parler de soi. Le cœur n'entre pour rien dans un grand nombre de ces habitudes déréglées. Il faut pourtant qu'on y trouve du plaisir , sans quoi , tant de gens qui ne sont pas totalement dépourvus de raison , ne feroient pas un si mauvais

usage de leur loisir & de leurs richesses. Quelle est donc cette sorte de plaisir : celui qu'un François préfère à tout autre : un plaisir de vanité. On veut avoir quelqu'un à qui l'on puisse tous les jours parler de soi, de ses bonnes qualités, de son esprit, de son mérite, & si l'on n'en a pas d'autre, du moins de ses richesses ou de sa naissance. On veut avoir quelqu'un avec qui l'on ne soit pas obligé de gêner son humeur ou son caractère, c'est-à-dire, avec qui l'on ne risque rien à être haut, dur, grossier ou brutal. Dans une Nation où la politesse est aussi essentielle que chez les François, il faut renoncer au monde, ou s'y contraindre. C'est ici le Pays des égards ; on n'y manque pas impunément. L'homme fier, qui se persuade aisément & que tout lui est dû & qu'il ne doit rien aux autres, se trouve réduit à chercher une Compagnie où l'on soit obligé de supporter sa morgue & son orgueil. C'est pour cela que parmi ceux qui ont tant de hauteur, il s'en trouve qui, même avec de l'esprit, ne se plaisent

plaisent qu'au milieu de leurs valets, ou de ces bas complaisants, dont l'espece est encore plus méprisable.

Parmi les gens du monde il en est encore qui ont cette manie des talents, aujourd'hui si contagieuse en France, & qui n'ont pas toujours de quoi justifier leurs prétentions. Ceux-ci sont bien-àise de s'assurer, au moins, une maison où ils puissent réciter ces petits Vers sans esprit, ou ces longs Ouvrages sans imagination & sans style, qui amusent leur oisiveté & entretiennent leur amour-propre, ils ne peuvent espérer ces complaisances journalieres que d'une personne qu'ils paient ou par l'argent qu'ils lui donnent, ou par l'honneur qu'ils lui font pour entendre continuellement le récit & les éloges qu'ils font eux-mêmes de leurs propres productions.

Combien de gens d'un certain âge passent pour libertins, qui n'ont que le regret inutile de ne pouvoir plus l'être, & qui ne sont réellement que vains & désœuvrés? Quelque argent qu'ils dépensent dans ces petits

ménages où ils scandalisent tout un quartier, ils ne peuvent se flatter de se faire aimer de la beauté qu'ils y tiennent renfermée, mais ils y sont obéis, servis, écoutés & loués du matin jusqu'au soir. A force d'argent ils parviennent à faire respecter leurs ridicules & encenser leurs caprices, de semblables commerces, soutenus d'un côté par la vanité & de l'autre par l'intérêt, n'ont que l'extérieur de la galanterie. Qu'ils paroissent tristes & humiliants à qui oseroit en pénétrer l'intérieur. D'une part, à quelles complaisances, à quelles bassesses ne faut-il pas avoir recours pour flatter la vanité de ceux dont on ne peut toucher le cœur ? De l'autre, quel tort ne fait-on pas à sa réputation & à sa fortune ? Et pourquoi ? Pour avoir le privilège d'ennuyer journellement un objet pour qui l'on ne ressent & à qui l'on ne peut inspirer ni amour ni estime. Je n'ai garde d'achever l'esquisse d'un tableau dont les détails ne révoltent pas moins la raison qu'ils blessent l'honnêteté. On n'est que trop fondé

à murmurer contre la prospérité du vice, mais si l'on connoissoit mieux toutes les sortes de peines qui y sont attachées, dans ceux même qui paroissent le plus heureux, on le trouveroit plus souvent puni que récompensé.

Qu'il me soit permis de remarquer, à l'avantage de notre Nation, que ces commerces scandaleux sont infiniment plus rares à Londres qu'à Paris, qu'ils sont même totalement ignorés dans nos Provinces. Je ne dirai pas pour cela que nos mœurs soient plus pures, mais j'ose assurer qu'elles sont plus raisonnables. On ne trouve que trop d'exemples parmi nous, des passions les plus violentes; mais on n'y connut jamais cette fausse galanterie, dont on ne contracte le ridicule que par air. De pareils travers sont plus de tort à la raison que des foiblesses auxquelles l'humanité est naturellement sujette. Un Anglois, à moins qu'une femme ne lui ait inspiré une véritable passion, ne fera sûrement pas la folie de se ruiner avec elle. A supposer que la hauteur

qu'on nous reproche , ne le cède en rien à la vanité dont nous accusons les François , toujours est - il vrai qu'elle est moins exigeante , & par conséquent moins incommode à la Société. Notre amour-propre n'a pas besoin qu'on le flatte ; il se suffit à lui-même , & peut-être est-ce sans y rien perdre. Dans cette admiration tranquille & réfléchie d'un mérite qu'on se suppose , ou qu'on exagere , on se donne plus qu'on ne recevrait des autres. Il est des hommes qui portent la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes , à un point où la flatterie la plus outrée auroit peine d'arriver. Je dois ajouter , que l'Anglois , qui de sa nature parle beaucoup moins que le François , n'attache pas le même plaisir à se faire écouter , & conséquemment n'a pas les mêmes raisons pour le payer aussi cher qu'en ce pays - ci. Parmi nos Comtes & nos Barons vous en connoissez , ainsi que moi , qui sans beaucoup de talent ne laissent pas d'avoir la démangeaison du bel esprit , mais du moins ce n'est qu'au cabaret qu'ils produisent

les fruits de leurs veilles , & le *Claret* a la vertu de rendre plus supportable l'ennui qu'on peut éprouver à de pareilles lectures. Enfin dans nos goûts comme dans nos plaisirs , nous consultons davantage la Nature , & nous ne sommes pas aussi soumis que nos Voisins à l'empire extravagant de la Mode.

A Paris , où le caprice décide de tout , on quitte la Ville pour habiter les Fauxbourgs , on boit , on mange , on est sobre ou intempérant ; on va même jusqu'à se porter bien ou mal suivant que l'usage le prescrit. Il n'est plus du bon air d'avoir une santé vigoureuse , un tempérament robuste : on paroîtroit trop Bourgeois. Depuis plusieurs années , les estomacs délabrés sont à la mode. S'en vanter , est une façon modeste d'apprendre aux autres qu'on s'est distingué dans la carrière de la galanterie ; celui même qui n'y est jamais entré , a la sotte vanité d'aspirer à cette réputation.

Il faut avouer que la chère qui se sert aux tables de ceux qui donnent le ton , est faite pour des estomacs

mal constitués. Les viandes solides en sont prosrites ; on n'y veut que des mets qui puissent flatter des appétits malades , & qui soient d'une digestion facile. Lorsque j'ai voulu parler du cas que l'on fait parmi nous d'un aloyau , on a ri de la grossièreté de notre goût. J'ai appris que le rôti n'est plus guere d'usage que chez le Bourgeois , & qu'on ne sert plus d'éclanches que dans la Province. On ne veut aujourd'hui , aux tables délicates de Paris , que des entrées fines & des entremets légers. Les mets que l'on y sert , ressemblent aux propos qui s'y tiennent. Le solide en est banni. Ce ne sont que des superficies agréables.

Les François vantent beaucoup leur cuisine moderne ; elle a fait même quelques Profélytes en Angleterre , mais ce n'est que sur les lieux que l'on en peut bien connoître toute la délicatesse ; je suis moi-même encore trop accoutumé à la simplicité de la nôtre , pour estimer celle des François autant qu'elle mérite peut-être qu'on l'estime. Je n'ai pour cela

ni le goût assez fin , ni les lumieres assez étendues.

Je dois l'avouer à ma honte , j'ai mal profité & de la lecture des Ouvrages les plus estimés sur cette matiere, & des soins que quelques gens, dont la supériorité en ce genre est reconnue , ont pris pour me former le goût. J'en ai vu quelques-uns présider à des examens de Cuifiniers en réputation ; c'est un spectacle digne de la curiosité d'un Etranger. Les François apportent à ces sortes d'actes une attention qu'ils ne donnent pas toujours aux choses les plus importants. (*) L'Essai d'un Cuifinier est pour eux une affaire capitale. Il est à Paris des especes de Jurés Experts en bonne-chere , que l'on a soin d'y appeller , & sur la décision desquels se reglent tous ceux qui veulent passer pour faire une chere délicate.

Ces Arbitres des élégances de la

(*) Ils sont prêts à dire leur sentiment avec autant de franchise que les amis Commensaux disent le leur sur un Cuifinier que le Maître essaie ; ce n'est pas le moins équitable des jugemens de notre Pays.
L'Abbé du Bos.

table sont difficiles ; pour obtenir leur approbation , ce n'est pas assez de satisfaire le goût , il faut , de plus , posséder le talent de charmer , de surprendre , & même de tromper les yeux. La Cuisine moderne est une sorte de Chymie dont le grand art consiste dans une transmutation ingénieuse qui rende méconnoissables les objets les plus familiers. L'Auteur d'une Piece que j'ai vu jouer la semaine passée en a fait la remarque ; à ces repas élégants

Il faut être forcier pour savoir ce qu'on mange.

J'aurois soupçonné de l'économie dans la réforme qui s'est faite depuis peu aux tables de Paris , si quelques-uns de ces Docteurs ne m'avoient assuré que le plat , qui me paroissoit le plus simple & que j'aimois le moins , coûtoit souvent plus aujourd'hui qu'un repas entier il y a cinquante ans. Les François ont emprunté des anciens Romains ce faste nouveau , dont l'art consiste à dépenser beaucoup sans qu'il y paroisse. J'avoue qu'à cet égard les Cuisiniers

François sont les premiers hommes du monde. Cette frugalité élégante, comparée à l'abondance simple qui regne à nos tables, n'offre à mes yeux qu'un air d'épargne, qui m'étonne toujours. J'ai besoin & de réflexions & de confiance en ce qu'on me dit, pour être bien convaincu que cette parcimonie apparente est une profusion cachée. Il est vrai qu'on y sert grand nombre de plats; mais communément il n'y a rien dedans.

Ce sont les femmes, Milord, qui ont introduit ici ces raffinements dans la cuisine, & ces changements dans les usages. Ce sont elles qui, pour leur intérêt, sont parvenues à substituer à ces agréables débauchés dont la mémoire est encore récente, les Petits-Mâîtres modernes; qui, malgré la suffisance de leurs airs, ne sont pas moins insipides que l'eau à laquelle la plupart se sont voués. Les femmes, en France, ont trop d'influence sur les mœurs; les réformant à quelques égards, elles les ont peut-être corrompues à d'autres. Il est à

craindre qu'en rendant les jeunes gens plus sobres, elles ne les aient aussi rendu plus effeminés. Un vice, sans qu'on s'en apperçoive, prend la place d'un autre. Telle est la nature de l'homme; on la change, on ne la corrige pas.

Je suis, MILORD, &c.



LETTRE LXII.

A Monsieur FRERET.

De ce qu'en France on néglige trop aujourd'hui l'étude du Grec & du Latin , & de ce qu'en conséquence il y a moins de vrais Savants qu'en Angleterre. De l'influence de la mode sur les Sciences mêmes. De l'Anglois qui est mis à présent en France au rang des Langues savantes.

De Londres , &c.

MONSIEUR,

JE vous ai envoyé à l'adresse que vous m'avez indiquée , *l'Histoire d'Arménie de Moyse de Chorene* , traduite par WHISTON , & les *Oeuvres de Tatien* , de l'Edition d'Oxford de 1700 , que vous m'avez demandées. Le Neveu du Docteur Bentley qui est ici de retour depuis quelque temps , a annoncé aux Savants Anglois l'Ouvrage où vous vous proposez de constater la certitude de l'ancienne Histoire Chinoise & d'éclaircir la

Chronologie de cette Nation. On l'attend avec impatience pour le traduire , on est sûr d'avance que vous y porterez toutes les lumieres dont le sujet peut être susceptible. Vous avez cet esprit Philosophique , si rare parmi les Savants même , qui soumet tout au raisonnement. Comme il n'est point de Sciences qui vous soient étrangères , vous pouvez profiter sur toutes sortes de matieres du secours mutuel qu'elles se prêtent les unes aux autres. La plupart de ceux qui s'adonnent à l'érudition , ne sont pas assez Philosophes ; d'un autre côté, nos Philosophes modernes ne sont pas assez savants ; vous êtes , vous, Monsieur , bien différent des uns & des autres : ni les Noms, ni les Sciences même ne vous en imposent ; & en effet , le premier fruit que l'on doit retirer des connoissances humaines , est de savoir les apprécier.

Tout surchargés que sont les Livres du vieux Docteur Bentley d'une érudition pesante & quelquefois hasardée , ils sont pourtant encore d'un meilleur commerce que lui. Vous

avez connu notre célèbre Abbé de Longuerue ; le Savant Anglois dont vous me demandez des nouvelles , lui ressemble beaucoup. C'est un homme tout hérissé de Grec & de Latin , & plus fait pour inspirer du dégoût pour le savoir en général , que de l'estime pour celui qu'il possède , & je n'en suis pas surpris : tout homme qui ne voit pas le monde , & qui vieillit dans le commerce des Livres, contracte une dureté qui rend sa société aussi incommode , que sa science pourroit la rendre désirable.

Tel est le caractère de la plupart des Savants Anglois, parce qu'ils sont communément confinés dans la poussière des Colleges : mais si les Pédants sont plus communs parmi eux, peut-être aussi que les nôtres sont trop superficiels. La Littérature Grecque & Latine est aujourd'hui beaucoup moins cultivée en France qu'en Angleterre. Les Universités d'Oxford & de Cambridge, sont remplies d'hommes de la plus grande érudition. En France , le goût de la Philosophie a presque entièrement détruit celui des Belles-Lettres.

Je l'avoue, & je l'avoue à regret ; l'inconstance qui nous est naturelle , s'étend à tous les objets. Les Sciences , comme les mœurs , sont parmi nous soumises à l'empire de la mode. Selon l'esprit ou le caprice de ceux qui occupent les premiers rangs dans la République des Lettres , nous cultivons les différentes Sciences qui sont de son domaine. Leurs exemples nous tiennent lieu de Loix. Nous faisons des Romans ou des Contes de Fées , nous sommes Poètes ou Géometres. Chacun , au lieu de suivre son goût , ne consulte que celui qui regne : on se livre au genre pour lequel on a le moins de talent , parce que c'est celui qui est le plus en vogue. Tel n'étoit fait que pour enfler des chalumeaux , qui ne craint pas de chauffer le Cothurne. A peine un Ouvrage fait-il du bruit dans le monde , que ceux qui sont le plus éloignés du génie qui l'a produit , font des efforts inutiles pour l'imiter. Tout original qu'est dans son genre le *Paysan parvenu* ; un Auteur n'a-t-il pas cru nous avoir enrichis d'un

Roman du même goût , pour avoir donné au sien à peu près le même titre ? Les Copistes du Pont Notre-Dame qui estropient les figures qu'ils prennent çà & là dans les desseins de M. Boucher , ne laissent pas de se regarder aussi comme Peintres. Les Fables de la Fontaine ne sont pas faites uniquement pour les enfants. La cinquieme du quatrieme Livre contient , sur les aveuglements de l'amour-propre , une leçon dont plusieurs de nos Ecrivains auroient grand besoin.

On peut dire que les Savants Anglois rendent encore un véritable culte aux Anciens. Cette Nation si Philosophe ne l'est pas à tous égards, & l'amour de la liberté ne l'empêche pas d'être sur plusieurs points l'esclave de ses préjugés. Nous donnons peut-être aujourd'hui en France dans l'extrémité opposée. Ceux qui , parmi nous , ont les premiers levé l'étendard contre les Anciens , ne vouloient qu'abolir une superstition qui pouvoit arrêter l'émulation , & donner des entraves au génie. Leur hardiesse

a été auffi fatale aux Lettres , qu'elle devoit naturellement leur être avantageufe. Leurs Sectateurs ont abusé de leurs principes. Quelques-uns ont osé substituer à une estime, peut-être outrée , pour les grands Hommes de l'antiquité, un mépris sûrement beaucoup plus injuste & plus pernicieux. Les uns avoient eu tort de vouloir que les Ouvrages des Anciens fussent l'unique regle des Modernes ; les autres en ont eu un plus grand, c'est de ne pas convenir que s'ils ont des défauts que nous devons éviter, à beaucoup d'autres égards, nous ne pouvons mieux faire que de les prendre pour nos modeles.

En France on n'étudie plus assez la Langue d'Homere & de Platon. Le savoir y est trop négligé, pour ne rien dire de plus. Il est aisé de s'appercevoir dans nos Auteurs modernes , du peu de commerce qu'ils ont avec ces grands Génies. En quittant les sentiers qu'ils nous ont frayés, & que tant d'Ecrivains du siecle de Louis XIV. ont suivi si heureusement , nous nous sommes écartés des

des sources du goût & de la vérité.

Cette négligence où nous sommes tombés à l'égard des Anciens, nous est plus dommageable que ne l'eût jamais été l'aveugle prévention que nous avons autrefois pour eux. Celle que bien des gens ont aujourd'hui en faveur des Anglois, n'est peut-être pas moins outrée; je souhaite qu'elle ne nous devienne pas plus nuisible. La Philosophie a mis leurs Ouvrages à la mode. La Géometrie est aujourd'hui la Science qui est le plus en honneur. Comme les Anglois sont les premiers Géomètres, on veut aussi que nous les regardions dans les autres genres comme nos maîtres. Nous avons mis depuis peu leur Langue au rang des Langues savantes; les femmes même l'apprennent, & ont renoncé à l'Italien pour étudier celle de ce Peuple Philosophe. Il n'est point, dans la Province, d'Armande & de Belise qui ne veuille savoir l'Anglois. Vous sentez, vous, Monsieur, qui connoissez cette Langue, quel avantage le Sexe peut en retirer. Quelle source d'amuse-

ment , & quelle Ecole de mœurs pour les femmes que le Théâtre Anglois ! Sur-tout que n'ont-elle pas à acquérir du côté de l'agrément & des graces de l'esprit , par la connoissance de leurs Brochures politiques !

Si les Critiques étoient plus sages , de quelle utilité ne feroient-ils pas à la République des Lettres ; ils en pourroient être le soutien , mais ils dégradent eux-mêmes leur autorité par le mauvais usage qu'ils en font. Ils sont plus animés par une basse jalousie contre ceux qui s'y distinguent , que par un vrai zele contre les abus qui s'y glissent. (*) Aujourd-

(*) , Il est vrai que le plaisir malin que donne
 „ une Critique qui déchire de mauvais Ecrivains ,
 „ & qui en rabaisse d'excellents , est un sel qui la
 „ rend d'un goût exquis pour les mal-honnêtes
 „ gens ; mais ce n'est pas un bon moyen pour être
 „ estimé , que de plaire par de pareilles voies : tout
 „ l'avantage en revient au Libraire , & l'Auteur
 „ n'en retire pour l'ordinaire qu'une réputation
 „ ambiguë & l'indignation des gens de bien. *Traité*
de la Critique.

Après une réflexion aussi juste , il est étonnant que M. l'Abbé de S. Réal soit tombé lui-même dans le défaut qu'il condamne. On peut lui reprocher & la malignité & la passion qu'il reprend dans les autres ; il imite l'Auteur qu'il réfute : ainsi il se trouve en contradiction avec ses propres maximes qui ne permettent de critiquer que les morts , en

d'hui parmi ceux qui se donnent eux-mêmes le nom de Gens de Lettres , les uns ne font pas assez de cas du savoir , les autres n'estiment pas l'esprit autant qu'on doit l'estimer ; & communément les uns & les autres ont leurs raisons pour penser ainsi.

- L'esprit n'est que l'instrument , & le savoir n'est que la matiere où on doit l'appliquer ; d'ailleurs ce que l'on appelle en France du nom d'esprit , en a souvent un tout différent dans les autres Pays : celui qui est à la mode , aujourd'hui n'est qu'un outil foible qui ne peut servir à construire rien de solide. L'homme d'esprit qui n'est pas savant , est semblable aux enfans qui emploient beaucoup de soin & quelquefois d'art pour bâtir des châteaux de cartes. Le Savant qui n'est pas homme d'esprit , n'est qu'un Manœuvre qui tire les matériaux de la carriere , &

quoi elles ne sont pas justes. Il est certain que la Critique , pourvu qu'elle soit polie , est non-seulement utile , mais nécessaire même à l'égard des Auteurs vivants , soit pour les tenir en garde contre les écueils où la paresse & la presumption les font si souvent échouer , soit pour éclairer les Contemporains & empêcher le mauvais goût de s'établir.

ne fait tout au plus que les entasser. Celui qui est l'un & l'autre, est le véritable Architecte. Tels étoient les Bayles, les La Monnoies. Nous en avons bien encore quelques-uns à qui, comme à vous, on peut rendre cette justice, de l'aveu de toute l'Europe. M. le Président Bouhier, M. le Président de Montesquieu, M. l'Abbé Gedoy, & quelques autres de vos Confreres font de ce nombre. Mais en récompense combien avons-nous de Maçons, dans tous les genres, qui se mêlent de l'Architecture !

L'apprentissage de tous les Auteurs en Angleterre, sont les Brochures politiques ; en France ce sont les Critiques & les Romans. La manie des jeunes gens de notre siècle est de juger. Ils veulent décider de tout avant que de rien connoître ; ils veulent enseigner les autres avant que d'avoir pris la peine de s'instruire eux-mêmes. En un mot, ils se font Auteurs en sortant du College. Et que font-ils ? Des Critiques. C'est-à-dire, des Ouvrages qui demandent le plus d'expérience. Notre siècle est

dit-on, plus éclairé que ceux qui l'ont précédé, mais à qui en avons-nous l'obligation ? Ce n'est point à toutes ces foibles lueurs aujourd'hui si communes, c'est aux grandes lumieres qui ont paru dans le siecle dernier. Si les connoissances sont plus généralement répandues, les gens riches en savoir n'en sont devenus que plus rares. Tout le monde a de l'esprit : tout le monde écrit bien : mais il est aujourd'hui peu d'hommes de génie & de véritables Savants. Ne nous en laissons pas imposer par les productions de nos esprits précoces. On prend aujourd'hui un effor plus prompt, mais on ne s'élève pas si haut. Le siecle de Louis XIV. sera celui des merveilles pour les Lettres aux yeux de la postérité, le nôtre ne lui paroîtra peut-être que celui des petits prodiges.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

L E T T R E L X I I I .

AM. le Marquis DE LOMELLINI,
Envoyé de Gènes à la Cour de
France.

Des moyens que le Czar Pierre a employés pour civiliser & enrichir ses sujets. Que le Commerce, les Armes & les Sciences concourent également à l'agrandissement d'un Etat. Que le Commerce qui contribue beaucoup aujourd'hui à la grandeur de la France n'y est pas assez honoré.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS recevrez plutôt que vous ne vous y attendiez, l'Histoire de l'Empire Ottoman (*) que vous m'avez demandée : Le Courier de M. l'Ambassadeur d'Angleterre a bien voulu s'en charger. M. le Prince de Cantemir a dû être content de l'accueil que les Anglois ont fait à l'Ouvrage

(*) Par DEMETRIUS CANTEMIR, Prince de Moldavie.

de son Pere , traduit en leur Langue (*) ; il seroit lui-même plus capable , que-qui que ce soit , de nous en donner un qui ne nous intéresseroit pas moins.

Je veux parler d'une Histoire de Russie , qui manque & à sa Nation & à l'Europe , à qui il importe aujourd'hui si fort de la connoître. Il a tenté inutilement d'engager quelques Anglois à y travailler : Depuis ayant su que M. l'Abbé Hubert , que vous connoissez , en avoit formé le projet , il l'a encouragé autant qu'il l'a pu à l'exécuter. Je fais que par les relations qu'a M. l'Abbé Hubert avec les Pays étrangers , il a déjà rassemblé des Mémoires fort curieux sur le Regne de Pierre le Grand ; mais tout homme qui n'ira pas à Petersbourg apprendre la Langue Russe , & consulter les Originaux , ne peut nous donner qu'une Histoire fort imparfaite de cette puissante Monarchie.

(*) A Londres , chez Knapton 1734. Cette Histoire a aussi paru depuis traduite en François , à Paris , chez Barrois 1743.

Le CZAR PIERRE a choisi, pour arriver à la véritable gloire, le chemin le plus sûr & le moins fréquenté. Il a fondé sa grandeur sur le bonheur de ses Sujets; & n'a cherché à rendre son Empire plus puissant qu'en les rendant plus riche. Aucun Prince n'a mieux connu que lui tous les avantages du Commerce, & n'a pris des mesures plus sages pour les procurer à sa Nation. Il est venu lui-même dans les Pays policés de l'Europe chercher la connoissance des Arts qui manquoient au sien. Des milliers d'hommes qui vivent dans un Etat sans travailler, doivent l'épuiser nécessairement; dans celui, au contraire où les Pauvres trouvent de l'emploi, les richesses se répandent sur toute la Nation. Le Czar avoit coutume de dire qu'il seroit bientôt le plus riche Prince de l'Europe, parce qu'il comptoit employer tous ses Sujets. Plus grand par un abaissement volontaire, que sur le Trône même dont il se plaçoit à descendre, pour leur donner l'exemple du travail, on l'a vu s'appliquer à différents

métiers. Il a envoyé plusieurs jeunes gens en Angleterre & en Hollande pour y apprendre à construire des Vaisseaux, à fabriquer des Draps, à faire des Montres, &c. Convaincu que les Arts ne peuvent se perfectionner sans les Sciences, il a fait venir des Savants des différentes parties de l'Europe pour fonder son Académie de Petersbourg. Je le vois toujours occupé du bien de sa Nation, ne négliger aucune des voies qui peuvent l'enrichir, la policer & la rendre plus heureuse : Dans le Réformateur de ce puissant Empire, je vois le Fondateur & le Pere d'un nouveau Peuple. Le bruit que Charles XII. a fait dans l'Europe a coûté cher à la Suede. Le Czar Pierre est un Héros d'un ordre supérieur : Des générations d'hommes qui sont encore à naître, béniront sa mémoire. Il a mérité le nom de Grand, du consentement de toute l'Europe, & le conservera de l'aveu de toute la postérité.

Dans le système Politique, comme dans celui de l'Univers, toutes les

parties se tiennent. Le Commerce, les Armes, les Lettres, quoique d'une nature opposée, ont cependant ensemble une relation que les Génies, faits pour gouverner, ne peuvent manquer d'appercevoir. Les Anglois, qui approfondissent tout, ont vu comme un trait de la politique du Cardinal de Richelieu l'établissement de l'Académie Française, qui parut ici dans le commencement si suspect aux uns & si indifférent aux autres. Il est des voies insensibles, & qui n'en conduisent pas moins sûrement à l'aggrandissement des Monarchies. Tandis que d'un côté le Commerce assure les conquêtes par les richesses qu'il apporte à un État, de l'autre les Lettres qui polissent les mœurs, & rendent une Nation plus douce & plus florissante, font aimer sa domination. Il est aisé de contenir le Peuple dans l'obéissance, quand le nouveau joug qu'on lui impose est plus doux que celui auquel il étoit accoutumé.

Avant que la France songeât à s'aggrandir par le Commerce, elle

faisoit de nouvelles conquêtes sans devenir plus puissante. Comme elle avoit des hommes , & qu'il sortoit plus d'argent du Royaume par ces dépenses extraordinaires , qu'il n'y en pouvoit rentrer , après avoir mis de grandes Armées sur pié , elle gaignoit peu de terrain , ou perdoit bientôt celui qu'elle avoit gagné. Les Espagnols & les Anglois lui faisoient la loi. Le Commerce est une des sources de l'état florissant où depuis elle est parvenue , & auquel les Turennes, les Richelieux & les Colberts, ont également contribué. C'est ce dernier qui a la gloire d'avoir créé notre Marine. Louis XIV. en guerre avec toute l'Europe , étoit encore assez puissant pour disputer l'Empire de la Mer aux Anglois & aux Hollandois réunis.

Le Commerce est aussi nécessaire pour subvenir aux frais de la guerre , que pour entretenir l'abondance dans la paix. C'est avec de l'argent que l'on prend des Villes , que l'on gagne des Alliés , & que l'on achete des Troupes auxiliaires. Ce sont les

richesses des Anglois qui ont fuscité de si puissants Ennemis à la France. Quelles guerres la République de Venise n'a-t-elle pas soutenues contre le redoutable Empire des Turcs ! Et qui fait mieux que vous comment la vôtre est parvenue aujourd'hui à soumettre les Rebelles de Corse ?

En temps de paix, la consommation, qui est le soutien de la culture des terres, devient plus forte dans les Villes à proportion que le Commerce fleurit davantage. Plus les commodités y abondent, plus elles augmentent d'Habitants. Mais il seroit à souhaiter qu'on ne permît de s'y établir qu'à ceux qui, d'une manière ou d'autre, contribuent à l'avantage commun, & que les Villes ne fussent pas l'asyle de la fainéantise. On devroit sur-tout en bannir ce nombre prodigieux de domestiques oisifs, que le faste des Grands & la vanité des gens riches qui les imitent, y entretiennent au préjudice des Manufactures & de la culture des terres. Autant le luxe, qui fait travailler des Ouvriers, peut être avantageux à la

Société , autant celui qui fait vivre tant d'hommes inutiles, du travail des autres , est véritablement pernicieux en quelque Etat que ce soit. Cet abus est aujourd'hui porté parmi nous à un tel excès , qu'il mérite toute l'attention du Gouvernement.

Dans le siècle où nous vivons , l'Europe est trop éclairée pour ne pas regarder le Commerce comme la partie la plus essentielle de la Politique , qui , en effet , a entièrement changé de face, depuis que toutes les Nations policées sont devenues plus ou moins commerçantes. Personne ne fait mieux que vous combien il est difficile, à cet égard , d'accorder les intérêts des différens Potentats.

Lorsque les Anglois paroissent si alarmés pour les libertés de l'Europe, ils n'étoient réellement occupés que de leur intérêt particulier. Un Prince du Sang de France ne leur faisoit ombrage sur le Trône d'Espagne, que par rapport à leur Commerce : On doit le regarder toujours comme le véritable motif qui les porte à faire la guerre , & comme l'unique objet qu'ils cherchent dans la paix.

En toute sorte d'Etats , le fondement du Commerce est la Liberté : On l'a ruiné quelquefois en voulant le protéger. L'Industrie des Négociants va souvent plus loin que la prudence de ceux qui les veulent diriger. La sage pratique des Gouvernements Républicains devroit sur ce sujet servir de règle aux autres. On ne doit autoriser les Compagnies exclusives que dans le cas de nécessité absolue ; ce n'est que pour l'avantage général qu'il est à propos de préjudicier à celui des particuliers.

Les richesses qui sont le fruit du Commerce , ne sont peut-être pas assez pour lui donner tout l'encouragement dont il a besoin, sur-tout dans une Nation comme la Françoisie qui se pique d'une certaine sensibilité à la gloire , qui lui est particuliere. En France nous ne faisons pas assez de cas du Négociant ; la plupart ont l'injustice de le confondre avec le Marchand qui vend en détail. Il arrive de là que le fils préfère au Commerce qui a enrichi son pere l'exercice d'une Charge qui absorbe le bien qu'il lui a

laissé ; ce qui cause un très-grand dommage à la Société. Plus les fonds que l'on porte dans le Commerce sont considérables , plus on est en état de le faire avantageux & pour soi & pour sa Nation , dont on accroît les richesses en augmentant les siennes.

Nos Voisins, plus sages à cet égard, honorent un Etat qui contribue au soutien de tous les autres. La Profession de Négociant , en Angleterre, n'a rien que de respectable , parce que c'est celle d'un Citoyen utile à sa Patrie : elle n'est point incompatible avec la qualité de Membre du Parlement , c'est-à-dire , de Législateur. Et à quelle plus grande gloire des particuliers peuvent-ils arriver , qu'à celle de veiller , à ce titre , au bonheur de leurs Concitoyens !

Un des grands Hommes que la France ait eu , le Duc de Sully , dit qu'il n'y peut avoir qu'un préjugé des plus aveugles , qui fasse regarder les Finances par les Gens de qualité comme au-dessous de leur naissance. *Le vrai grand Homme ne sait que chercher à être utile à sa Patrie dans tous les*

*temps de quelque maniere que ce soit ?
& où est la bassesse , sinon à laisser flétrir
par une vie délicieuse & efféminée , telle
que les personnes de qualité la menerent
en France pendant la paix , toute la
gloire dont on a pu se couvrir pendant
la Guerre (*) ?*

Si on veut faire fleurir le Commerce en France , il faut y attacher des honneurs ; & la justice ne l'exige-t-elle pas du moins autant que la politique ? (†) On peut être utile à son Pays de plus d'une maniere. De riches Négociants contribuent en tout temps à l'avantage , & souvent au salut de leur Nation. Une de leurs Lettres de change va tout - à - coup faire cesser la famine dans leur Patrie, ou délivrer leurs Concitoyens de l'invasion de l'Ennemi.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.

(*) Mémoires de Sully.

(†) Voyez la Préface des *Discours Politiques* de M. HUME , de l'Edition de Dresde.

LETTRE LXIV.

A M. le Président de MONTESQUIEU.

*Que les Ecrits du Parti opposé au
Ministère respirent plus l'esprit d'in-
dépendance que l'amour de la Liberté.
De l'Etat Républicain & des Incon-
véniens qui y sont presque nécessai-
rement attachés.*

De Londres , &c.

MONSIEUR ,

IL est impossible que les avanta-
ges & les défauts du Gouverne-
ment Anglois aient échappé à celui
qui a si bien démêlé les causes de
la grandeur & de la décadence de
la République Romaine : aucun Ecri-
vain n'a mieux fait sentir que vous
l'influence de la Morale sur la Poli-
tique ; & en effet , les abus qui se
glissent quelque part que ce soit dans
l'administration des Loix , sont les

Tome II.

H h

germes de ces mêmes désordres qui ont opéré tant de fois la révolution des Empires. Combien de Gouvernements en Europe n'ont conservé de leur première institution que la forme extérieure ! On ne s'apperçoit pas , ou l'on ne veut pas s'appercevoir de ces altérations : des Peuples entiers sont tellement gouvernés par l'opinion , que les uns se vantent de jouir des avantages qu'ils n'ont pas , & que les autres les possèdent souvent sans les connoître.

C'est vous-même , Monsieur , qui nous avez fait observer la folie des Grecs , qui se livrerent à une joie stupide & se crurent libres en effet, lorsque les Romains ordonnerent que chaque Ville Grecque, qui avoit été à Philippe ou à quelqu'autre Prince , se gouverneroit désormais par ses propres Loix ; comme s'il étoit possible que ces petites Républiques ne fussent pas dans une entière dépendance de leurs prétendus Libérateurs.

On ne peut jeter les yeux sur ces Ecrits politiques , que l'on imprime

ici journellement contre le Ministère, sans être surpris d'une espece de contradiction où tombent les Auteurs qui se piquent de raisonner juste. D'un côté ils louent avec excès la Constitution de leur Gouvernement; de l'autre ils se plaignent avec amertume de la violation continuelle de leurs Loix & de leurs Privileges : c'est, ce me semble, ou vanter un Gouvernement qui n'existe que dans leur idée, ou déplorer des malheurs qui n'ont point de réalité. De façon ou d'autre on peut les soupçonner de pécher contre la bonne foi, sans laquelle un Ecrivain de Parti n'est qu'un déclamateur.

Un Auteur Anglois parlant des plaintes continuelles qui se font & dans la Chambre Haute & dans la Chambre Basse de ce que la Cour y dispose toujours de la pluralité des Suffrages, compare le Parlement aux deux Sôfies, dont l'un se plaint des coups qu'il avoue s'être donnés.

Il n'est pas difficile de reconnoître par l'esprit Républicain qui regne dans tous ces écrits, que souvent

on n'en veut pas moins au Roi , qu'au Ministre dépositaire de son autorité. Autant on y fait d'efforts pour peindre avec violence les inconvénients où les Monarchies peuvent être sujettes , autant on emploie d'art pour en pallier d'aussi grands peut-être qui sont inséparables des Républiques.

Rien n'est plus aisé que de présenter le Gouvernement Républicain sous la forme la plus propre pour en imposer aux hommes. Il promet la liberté & l'abondance ; quelquefois même il annonce l'égalité des rangs, moyen si sûr de charmer la Populace. Mais le Sage ne juge pas sur les seules apparences ; il regarde l'égalité des rangs comme véritablement contraire au bien d'une Nation ; il est convaincu que celle des richesses est absolument impossible. Le plus grand & le plus petit , celui qui est dans l'opulence & celui qui gagne sa vie à la sueur de son front , tout est dans l'ordre , qui est le bien général. L'égalité où tous les hommes aspirent , est un état de guerre

continuelle. Il faut qu'il y ait des forts & des foibles, & peut-être des biens & des maux : c'est de ces discordances particulieres que résulte l'harmonie du tout.

Le Peuple prend plus garde aux noms qu'aux choses ; il croit posséder la liberté quand il l'a pour devise ; ceux qui se trouvent saisis de l'autorité , en le repaissant d'idées chimériques , trouvent le moyen de l'enchaîner réellement. Lorsque Cromwel relevoit *la Majesté du Peuple Anglois*, il le tenoit dans les fers. Mais vous, Monsieur, à qui rien n'en impose, vous savez qu'on peut être libre sous un Roi (*) & esclave dans une République.

On nous fait de grands éloges de la constitution politique des Athéniens ; cependant si l'on songe aux Factions qui ont troublé cette République ; où souvent les hommes les plus illustres & les plus vertueux ont été persécutés , exilés , punis.

(*) *Nunquam Libertas gratior extat
Quam sub Rege pio.*

Claud. de laud. Stil. Lib. 3.

de mort au gré d'un Orateur plus emporté par la passion que par le zèle du bien public, on est tenté de croire que ce Peuple qui se piquoit tant de liberté, étoit dans le fond l'esclave d'un petit nombre de Factieux, qui se rendoient redoutables à tout le reste.

Vous avez judicieusement remarqué que parmi nous les Républiques d'Italie, qui se vantent de la perpétuité de leur Gouvernement, ne doivent se vanter que de la perpétuité de leurs abus, & qu'elles n'ont pas plus de liberté, ni même de puissance, que Rome n'en eut du temps des Décemvirs. (*)

Tandis que Milton, dont la plume étoit vendue à Cromwel, tâchoit d'inspirer aux Anglois la haine des Rois & l'amour du Gouvernement Républicain, Hobbes, un des plus grands Philosophes d'Angleterre, fit une Traduction de Thucydide, pour détruire les fausses idées que le Fanatisme commençoit à répandre dans

(*) De la Grandeur des Romains & de leur Décadence. Chap. VIII.

la Nation. L'Histoire des Macédoniens , qui obéissoient à des Rois , offre moins d'exemples de l'abus de l'autorité , que celle des Athéniens qui étoient gouvernés par un Sénat.

Qu'un Peuple soit réduit sous le joug par une ou plusieurs mains , la servitude est toujours servitude : peut-être même est-elle moins dangereuse , imposée par l'ambition d'un seul Maître , que par la prévarication de tout un Corps. Le Peuple est plus allarmé des injustes entreprises d'un Prince , que des atteintes plus spécieuses de ceux à qui il confie le dépôt de sa liberté. Quelque altération qu'elle reçoive entre leurs mains , ils trouveront toujours l'art de couvrir les mesures les plus suspectes du voile de l'intérêt public. C'est ainsi qu'aujourd'hui dans les deux Chambres du Parlement , ceux qui ont des places à la Cour ou qui en reçoivent des pensions , appellent une *dépendance nécessaire* la corruption & la vénalité des suffrages que toute la Nation leur reproche , comme si le nouveau nom qu'ils ont imaginé

pouvoit changer la nature de ce que du temps de Charles II. leurs ancêtres ont regardé comme un crime envers la Patrie. Ce n'est pas le seul exemple où les hommes se permettent les actions les plus basses, pourvu qu'ils puissent y donner des noms honnêtes. Autant cette dépendance paroît nécessaire à ceux que le Ministre intéresse à la trouver telle, autant elle est déshonorante pour le Parlement & préjudiciable au bien de la Nation. Conformement à ces principes, & par des voies de corruption à peu près pareilles, les Empereurs de Rome gouvernoient aussi arbitrairement avec le consentement & l'approbation du Sénat, que s'il n'y en eût point eu du tout. Les Anglois conservent encore la forme de leur ancienne constitution, mais il se pourroit que les abus en eussent altéré le fond. La marque distinctive de leurs libertés, consiste en ce qu'ils choisissent eux-mêmes leurs propres Représentants, qui font une branche de la Législation, qui ont seuls le pouvoir de donner

de l'argent , sans le consentement desquels rien ne peut passer en Loi , & qui sont autorisés à rechercher la conduite & punir les malversations des personnes chargées par le Roi de l'administration du Gouvernement. Vous savez cependant, Monsieur , que si la vénalité des suffrages n'a pas totalement anéanti cet article si essentiel des libertés du Peuple , elle l'a rendu presque entièrement inutile. Vous voyez que les principes ont tellement changé , qu'on prétend aujourd'hui que la branche de la législation , qui est faite pour contenir le Ministre , doit être dans sa dépendance. Plusieurs petits Bourgs qui étoient autrefois peuplés & florissans , & qui ne sont presque plus habités , ont le droit d'envoyer des Députés au Parlement. Quelle facilité ne donne pas au Gouvernement la pauvreté de ceux qui les choisissent pour faire tomber leurs suffrages sur ceux qu'il plaît à la Cour de nommer ? C'est ce qui fait que la Chambre des Communes est remplie de tant de personnes pourvues

d'Offices Civils ou Militaires , & par conséquent sous la férule du Ministre.

Ainsi les Administrations politiques , les plus différentes par leur nature , ne laissent pas , à beaucoup d'égards , de revenir au même pour les effets. Si dans un état Monarchique le Roi donne à ses favoris , dans un Etat Républicain les Chefs donnent à leurs partisans. Mais en ce dernier tous ceux qui n'ont aucune part au Gouvernement , sont plus opprimés que ceux qui vivent sous un Prince. Y eut-il jamais de Monarchie aussi absolue dans le monde , que l'empire avec lequel le Sénat de Venise gouverne cette République ? Est-il un Pays en Europe où le Peuple soit plus esclave qu'en celle de Pologne ? Les Monarchies Chrétiennes sont toutes limitées par la Loi. Mais lorsque la puissance exécutive est dans les mains de ceux qui ne sont grands que par l'abaissement du Peuple , quel peut être son secours ? Il doit souffrir sans remède , puisqu'il est opprimé par ceux même

qui le représentent. Il résulte de l'Histoire des Grecs & des Romains, c'est-à-dire, des Peuples qui ont pensé le plus juste en matière de Gouvernement, que la Liberté n'appartient pas plus nécessairement aux Etats Démocratiques ou Aristocratiques, qu'au Monarchique, ou à quelque autre Constitution politique que ce soit ; qu'elle ne consiste pas même à être gouverné par les Loix, mais à n'être pas obligé d'obéir à un pouvoir arbitraire ou à des Loix qui ne dispensent pas également la justice & l'équité ; qui ne veillent pas de même au salut des Grands & des Petits, & n'assurent pas les privilèges du Peuple aussi solidement que les prérogatives de celui ou de ceux qui gouvernent.

Il est, vous le savez, plus d'une République où le Corps de la Nation, à la vérité, est libre, mais où chaque particulier est ; pour ainsi dire, esclave par la forme de Gouvernement auquel il s'est soumis. Il ne peut guère y avoir qu'un Fanatisme mal entendu, qui soutienne la liberté

d'un Etat , lorsque celle de tous les Membres qui le composent lui est immolée. N'est-ce pas là un de ces cas où les hommes préfèrent une gloire imaginaire à leurs véritables intérêts , & le nom de Liberté , aux avantages qui seuls doivent la rendre désirable ?

Dans bien des Etats Républicains, un homme libre ne veut dire autre chose, que celui qui n'obéit pas à un Roi. N'en avons-nous pas à nos portes , où le soin de la Liberté fait porter à chaque particulier les entraves les plus pesantes ? Si nos Maisons Religieuses sont des especes de petites Républiques qui se choisissent leurs Chefs, les petites Républiques ne sont que de grandes Communautés , où la sévérité de la Regle est un joug pour tous ceux qui les composent. Quel est le Citoyen de Londres qui voudroit acheter la liberté à ce prix , & s'accomoder de la vie contrainte d'un Bourgeois de Bâle ou de Geneve ? C'est en vain qu'en Angleterre le Magistrat entreprend de reformer des abus , on y brave son autorité parce

qu'il n'a pas la force en main pour se faire obéir. Dans un Pays où les Loix ne sont pas respectées, on a moins d'amour pour la liberté que de goût pour l'indépendance. Et en effet, les Maximes de la plupart de ceux qui écrivent contre le Ministère, conduisent plutôt à l'Anarchie, qu'à aucune espèce de Gouvernement.

Indépendamment de ces inconvénients qui ne regardent que les particuliers, il en est plusieurs autres qui concernent le Corps même de la République. C'en est un très-grand que la longueur des délibérations, dans les circonstances où il est question d'agir promptement. Le sort des Etats Républicains est de vivre dans des alarmes continuelles : leurs Voisins ne sauroient se remuer sans leur donner d'ombrage ; s'ils en ont d'ambitieux, leur Ennemi a eu le temps d'agir, avant qu'ils aient eu celui de délibérer. C'est-là ce qui dans les grands périls a obligé la République Romaine à se créer un Dictateur. Qu'en est-il arrivé ? Que les Citoyens à qui elle a confié ce

pouvoir absolu, s'en sont enfin servi pour la subjuguer. Ceux qui, dans les mêmes circonstances, oseront courir les mêmes risques, peuvent-ils se flatter de prévenir ce que les Romains n'ont pû empêcher ? Il arrive encore que les factions, les séditions & les révoltes auxquelles cette forme de Gouvernement est plus sujette à mesure que le Peuple y est plus puissant, expose continuellement la Nation à devenir la proie de ses Voisins.

Quoiqu'il en puisse être, laissons le vulgaire se repaître d'un bonheur, d'une gloire, & quelquefois même d'une liberté chimérique. Celui qui n'écoute aucun préjugé, aimera peut-être mieux vivre dans la tranquille sécurité d'un Etat Monarchique, que dans les agitations continuelles d'une Démocratie turbulente, & obéir à un seul que d'être mis sous le joug par ceux qui sont nés ses égaux.

La Liberté est sans doute le bien le plus précieux de l'homme ; mais le Sage est toujours libre. La justice

& la droiture sont les regles de sa volonté contre laquelle il ne fait jamais rien. On doit se trouver heureux de vivre sous un Gouvernement qui peut nous rendre meilleurs & nous empêcher de nous égarer. Le frein de notre raison est trop foible : la sévérité des Loix est l'unique moyen de contenir la multitude. Celui qui peut faire plus qu'il n'est convenable , risque de faire plus qu'il n'est légitime. Le vice va toujours en progression.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.

Fin du second Volume.

T A B L E

*Des LETTRES contenues dans le
second Volume.*

Lettre XXXIII. A Monsieur l'Abbé
d'Olivet.

*Sur le peu de progrès que l'Eloquence
a fait en Angleterre , sur les person-
nalités & le manque de décence qui
regnent dans les contestations des
deux Chambres du Parlement. p. 1*

Lettre XXXIV. A Monsieur de
Buffon.

*La raison pourquoi il y a si peu de
belles Maisons à Londres. La Magni-
ficence de la Noblesse Angloise à la
Campagne. De quelle maniere les
hommes & les femmes y passent leur
temps. 29*

Lettre XXXV. A Monsieur Freret.

*La Pierre de touche pour distinguer les
Torys des Whigs. 38*

Lettre

TABLE DES LETTRES.

Lettre XXXVI. A Monsieur le
Comte de Caylus.

*Sur l'Architecture en Angleterre , le
mauvais goût des Anglois dans leurs
Bâtiments , & le goût ridicule qui
commence à regner en France dans
les ornemens de toute espece. 57*

Lettre XXXVII. A Monsieur l'Abbé
d'Olivet.

*Sur la chicane autorisée par la Juris-
prudence Angloise , soit dans les
causes civiles , soit dans les causes
criminelles. 72*

Lettre XXXVIII. A Monsieur de
Buffon.

*Sur l'aisance où vivent les Paysans
d'Angleterre & la différence qu'il y
a entr'eux & ceux de France. 85*

Lettre XXXIX. A Monsieur Duclos.

Sur les Tragédies de Shakespear. 93

Lettre XL. A Monsieur le Duc de
Nivernois.

*Sur M. Waller. Les Auteurs Anglois
aussi sujets à la flatterie que les
François. 145*

Tome II.

Ii

TABLE DES LETTRES.

Lettre XLI. A Monsieur de Buffon.

*Du goût des Anglois pour le Jardinage
& les Plantations, du grand nombre
de Livres estimés qu'ils ont sur cette
matiere, & des grands progrès que
la Société Royale de Londres a fait
dans la Philosophie naturelle & ex-
périmentale.* 155

Lettre XLII. A Monsieur le Marquis du Terrail.

*Des plaisirs de la Table chez les Anglois;
de leurs Toistes, &c.* 167

Lettre XLIII. A Monsieur l'Abbé L** C**.

*Sur l'Eloquence de la Chaire & la
décadence de la véritable Eloquence
en France.* 178

Lettre XLIV. A Monsieur de la Chaussée.

*Sur son Ecole des Amis, & sur une
Comédie de M. Steele, intitulée,
The conscious Lovers, tirée de
l'Andrienne de Terence.* 188

Lettre XLV. A Monsieur le Duc de Nivernois.

Sur la diversité des opinions en Angle-

TABLE DES LETTRES.

*terre, touchant les affaires publiques.
Débats dans la Chambre des Com-
munes en 1737, au sujet de la
continuation des seize mille hommes
de Troupes de terre demandée par le
Roi & qui lui fut accordée.* 209

**Lettre XLVI. A Monsieur le Che-
valier de Blane.**

*Sur la passion violente qu'ont les An-
glois pour la Chasse.* 231

Lettre XLVII. A Monsieur de Buffon.

*Du manque de goût dans les Jardins
d'Angleterre & de France.* 244

**Lettre XLVIII. A Monsieur l'Abbé
L** C***.**

*De l'animosité qui est en Angleterre
entre les Non-Conformistes & ceux
de l'Eglise dominante. Histoire d'une
dispute, dans un Cabaret, sur la
Prédestination.* 254

Lettre XLIX. A Monsieur Helvetius.

*Ce que c'est que la vraie Philosophie,
& combien l'étude en est avantageuse
à la Société. Des opinions pernicieu-
ses d'Hobbes, de Vanini, &c. &*

TABLE DES LETTRES.

*du danger de nous fier trop à nos
lumières.* 264

Lettre L. A Monsieur le Chevalier
de Blane.

*Description singulière du Fox-Hunter.
Que les hommes sont à peu près par-
tout les mêmes.* 275

Lettre LI. A Monsieur le Président
Bouhier.

*Remarques sur le Tamerlan de M.
Rowe, & sur quelques Auteurs Tra-
giques du Théâtre François.* 284

Lettre LII. A Monsieur de Buffon.

*Nouvelles Observations sur les défauts
les plus remarquables des Jardins ,
soit d'Angleterre , soit de France ;
sur le goût qui devroit y regner.* 293

Lettre LIII. A Monsieur de Crébillon.

*De la supériorité des Anglois sur les
François dans la Satyre, de la liberté
de la Presse , des Libelles & de leurs
Auteurs.* 306

Lettre LIV. A Monsieur l'Abbé
Hubert.

Sur l'utilité des Manufactures , & le

TABLE DES LETTRES.

sort que les Réfugiés ont fait à la France en portant une partie des nôtres aux Anglois. De l'habileté & de la fripponnerie des Marchands de vin Anglois. De quelques abus dans le Gouvernement Civil d'Angleterre.

332

Lettre LV. A Monsieur de la Chaussée.

Des Comédiens Anglois & François. 340

Lettre LVI. A Monsieur l'Abbé Gedoyn.

Quelques remarques sur la Tragédie d'OROONOKO.

347

Lettre LVII. A Monsieur de Buffon.

De l'Agriculture & des Plantations ; de la Religion des Gûebres.

368

Lettre LVIII. A Monsieur le Président Bouhier.

Sur la Réformation en Angleterre , ses influences sur les mœurs & le dangereux abus de la Presse.

375

Lettre LIX. A Monsieur de Crébillon.

Examen Critique de la Tragédie d'HAMLET , avec quelques Remarques sur l'Auteur.

395

TABLE DES LETTRES.

Lettre LX. A Monsieur de Buffon.

*Des plaintes que l'on fait en Angleterre
contre le Luxe ; comment & en quoi
il peut être avantageux ou nuisible
à un Etat.* 419

Lettre LXI. A Monsieur Du Clos.

*De la trop grande liberté avec laquelle
les femmes vivent aujourd'hui en
France , & de leur influence sur les
mœurs des hommes.* 438

Lettre de Monsieur P, à Monsieur
le Duc de R**.** 441

Lettre LXII. à Monsieur Freret.

*De ce qu'en France on néglige trop
aujourd'hui l'étude du Grec & du
Latin , & de ce qu'en conséquence
il y a moins de vrais Savants qu'en
Angleterre. De l'influence de la mode
sur les Sciences même. De l'Anglois
qui est mis à présent en France au
rang des Langues savantes.* 459

**Lettre LXIII. A Monsieur le Marquis
de Lomellini.**

*Des moyens que le Czar PIERRE a
employés pour civiliser & enrichir ses*

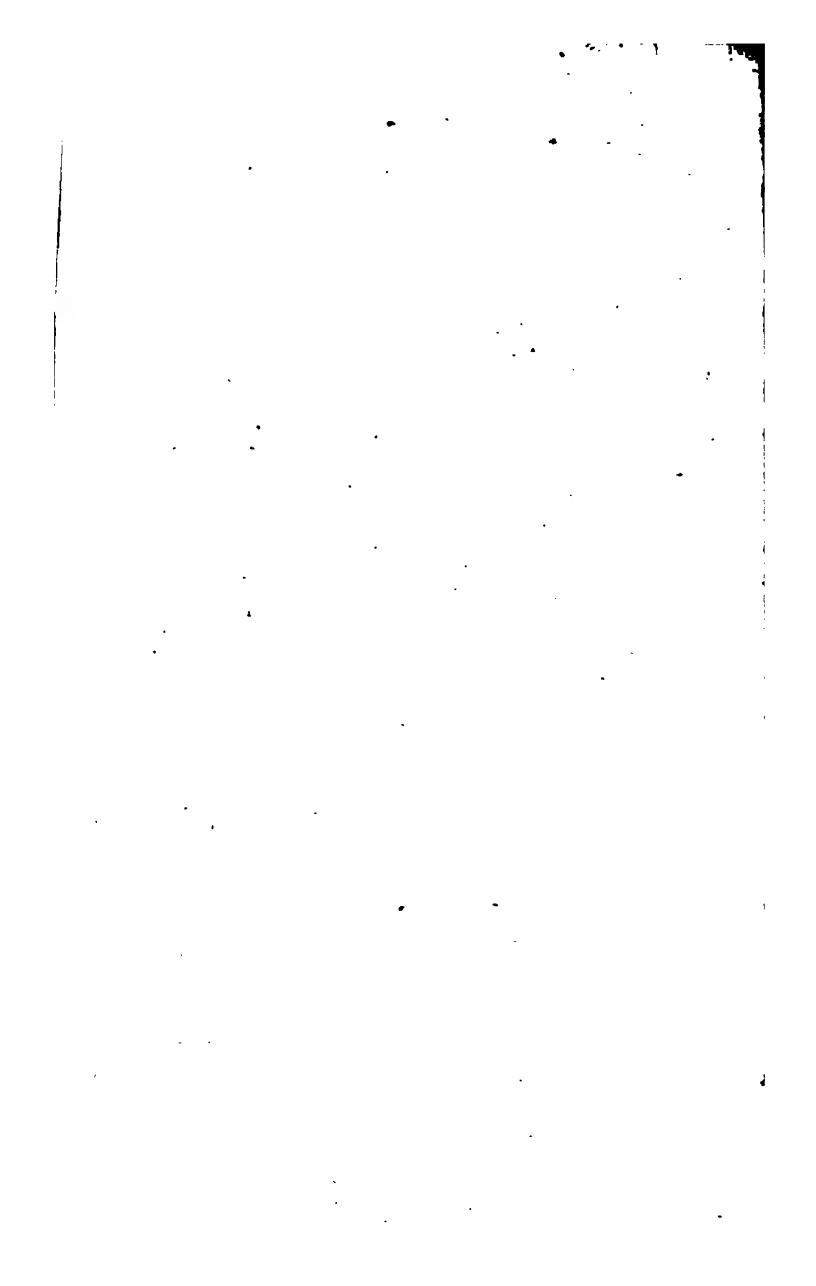
TABLE DES LETTRES.

*Sujets. Que le Commerce , les Armes
& les Sciences concourent également
à l'agrandissement d'un Etat. Que
le Commerce , qui contribue beaucoup
aujourd'hui à la grandeur de la Fran-
ce , n'y est pas assez honoré.* 470

Lettre LXIV. A Monsieur le Prési-
dent de Montesquieu.

*Que les Ecrits du Parti opposé au
Ministre respirent plus l'esprit d'indé-
pendance que l'amour de la Liberté.
De l'Etat Républicain & des incon-
véniens qui y sont presque nécessaire-
ment attachés.* 481

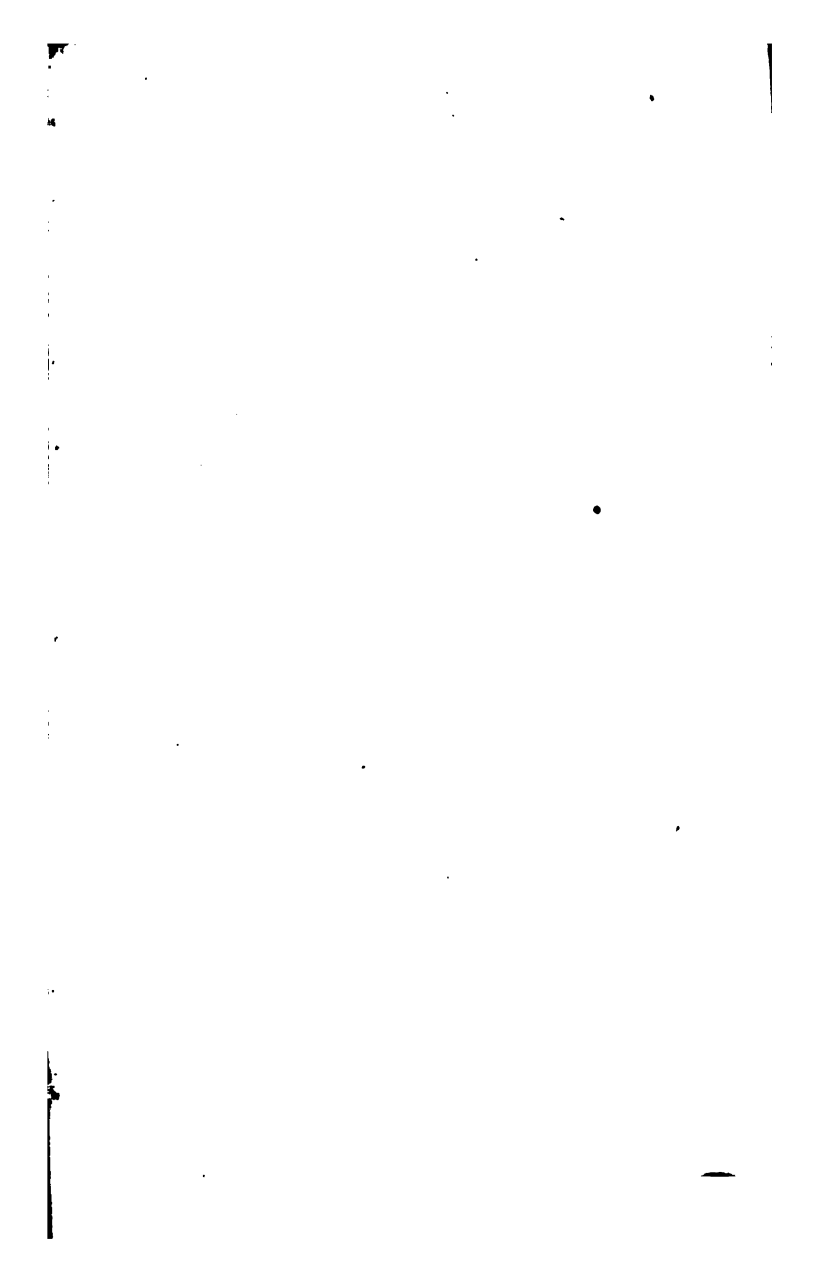
Fin de la Table.





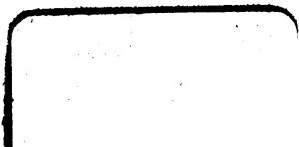
6.13

7.13





B'D JAN 22 1915



B'D JAN 22 1915

